

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°
485

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Docteur Moïse ESKENAZY

Né le 15 Avril 1911 à Tchorlou (Turquie)

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Président : M. LOUIS TANON, Professeur d'hygiène

PARIS

IMPRIMERIE H. MENANT

5, Rue des Minimes et 5, Impasse de Béarn

584

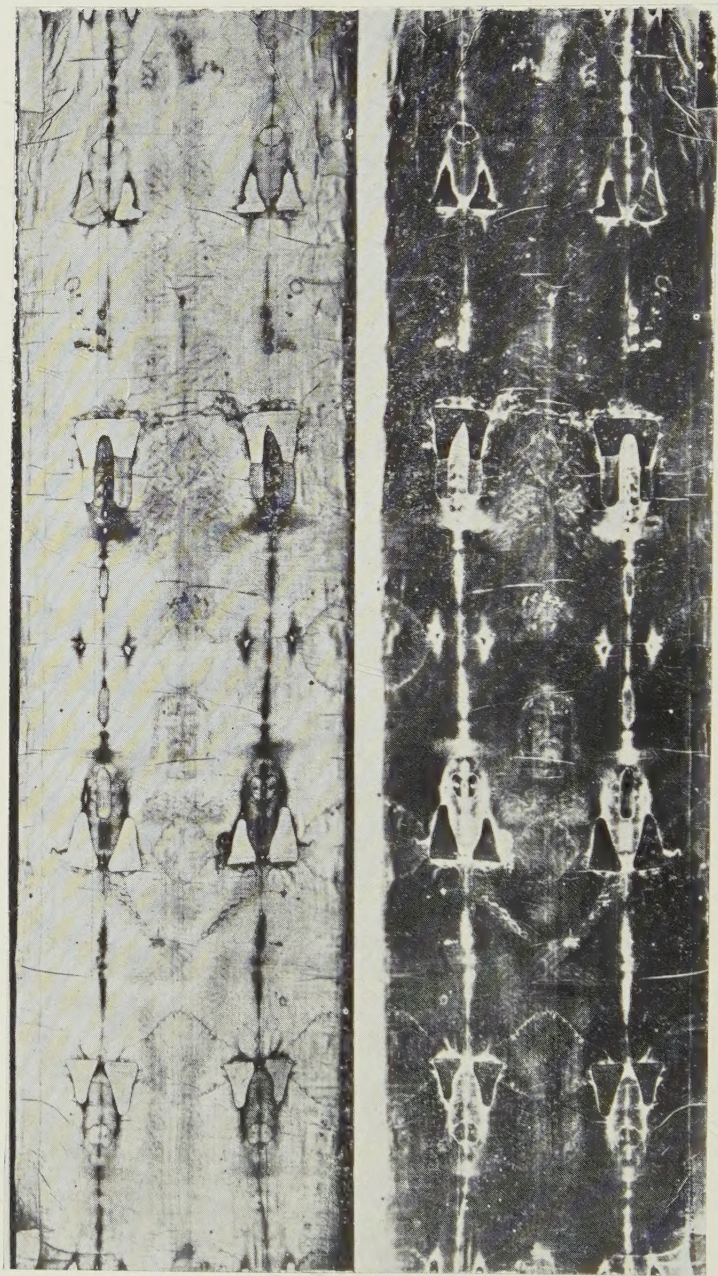




LE SUAIRE DE TURIN : TÊTE

Cliché Entie (Reprod. interdite)

*Prêté gracieusement par le Centre de France,
85, rue des S.-Pères, Paris.*



LE SUAIRE DE TURIN

A gauche : Le Suaire « tel qu'il est »
 A droite : Le Suaire sur le cliché Enrie

(Reprod. interdite)

Le Saint Suaire de Turin
devant l'Histoire
La Science et la Médecine





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547125_0007

LE DOYEN. TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	Laignel-Lavastin
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	{ LOEPER.
	{ CARNOT.
	{ CLERC.
	{ Marcel LABBE.
	{ LEREBoullet
	{ NOBECOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	CUNEO.
Clinique des maladies infectieuses	{ GOSSET.
Clinique chirurgicale	{ GREGOIRE.
	{ LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	{ TERRIEN.
Clinique urologique	{ MARION.
	{ COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	{ JEANNIN.
	{ LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	{ MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	{ OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	{ RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	{ LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	{ Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	{ M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	{ BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	{ MATHIEU.
Clinique cardiologie	{ LAUBRY.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	{ CROUZON.
	{ HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	{ MULON.
	{ OLIVIER.
	{ VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE	Pathologie chirurgicale.
BARIETY	Pathologie médicale.
BENARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgicale.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN.	Oto-rhino-laryngologie.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
JOANNON.	Hygiène.
LACOMME.	Obstétrique.
LANTUEJOUL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LAVIER.	Parasitologie.
LELONG.	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurologie et Psychiâtrie.
MENEGAUX.	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES.	Obstétrique.
RENARD.	Ophthalmologie.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale.
TROISIER	Pathologie expérimentale.
TURPIN.	Pathologie médicale.
VIGNES.	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS EN EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET.	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.
HEITZ-BOYER.	Pathologie chirurgicale.
LARDENNOIS.	Pathologie chirurgicale.
LE LORIER	Obstétrique.
SCHWARTZ.	Pathologie chirurgicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE.	}	Clinique médicale.
AUBERTIN.		
BRULE.		
CHABROL		
DONZELOT		
DUVOIR		
LIAN		
Pasteur-Vallery- RADOT		
SEZARY		

MM.

BASSET	}	Clinique chirurgicale.
BROCQ		
CADENAT.		
GATELLIER		
MOURE		
QUENU		
VELTER.		

MM.

ECALLE	}	Clinique obstétricale
METZGER.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

ERRATA

- Page 3, 5^e alinéa, ligne 4, lire : *ce fol orgueil de croire que...*
Page 7, 3^e alinéa, ligne 10 : lire *Hillel* au lieu de *Millel*.
Photographie 3, légende : $a_1, a_2, a_3, a_4, a_5, a_6$; b_1, b_2 .
Page 12, ligne 4 : discussions ; — les 4^e et 5^e alinéas constituent une citation.
Page 13, note 2, ligne 5 : *synthétisaient*.
Page 15, note 2, lignes 2 et 6 : suppression de (6) et (7).
Page 17, note 1, ligne 4, lire : *alio*.
Page 19, 2^e alinéa, ligne 14 : (*la fraude étant éliminée*)... ; même page, note 2, lire : *Boukovinez* ; *Halberstadt* ; *Johana-vank* ; *San Salvador*.
Page 20, 2^e alinéa, ligne 12, lire : *que le Christ ait une noblesse...* ; même page, note 3, lire la 3^e ligne avant la 2^e.
Page 22, 1^{er} alinéa, ligne 4, lire : *pour une fin...*
Page 23, 2^e alinéa, ligne 6 : *Sigillographie*.
Page 28, note 3, ligne 1 : *Il est, de plus, étonnant...* ; — même note ligne 2 : *toute l'épigraphie...*
Page 30, 2^e alinéa, ligne 5 : *le peuple refuse*) :
Page 33, 3^e alinéa, ligne 5 : *Révolution Française*.
Page 37, 4^e alinéa, ligne 5 : *femmes*.
Page 38, 4^e alinéa, ligne 8 : *la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint Esprit triomphe*.
Page 39, 3^e alinéa, ligne 1, lire : *sa subtilité*.
Page 40, note 3, ligne 13 : *halamah par parthénos*.
Page 41, Suite de la note 3, ligne 13 : *Fais-le connaître entre deux animaux (Habakuk, 3, 2)*.
Page 46, Suite de la note 3, ligne 13 : *dit de Moïse ?*).
Page 52, 3^e alinéa, ligne 3 : *le Maître des Armées*).
Page 53, Suite de la note 2, ligne 10 : *Fils de Dieu*.
Page 58, 2^e alinéa, ligne 8, lire (2) au lieu de (3).
Page 74, 2^e alinéa, ligne 4, lire : *le clergé*.
Page 79, note 1, lire : *se référer à la note 4*.
Page 81, 1^{er} alinéa, ligne 11 : *ressuscite*.
Page 86, 2^e alinéa, ligne 2 : *reliques sacrées*.
Page 88, 1^{er} alinéa, ligne 7, lire : *des venres*.
Page 91, 3^e alinéa, ligne 10 : *que nous avons mise* ; — même page, note 2, 2^e alinéa, ligne 7 : *où la foire de Troyes...*

AVANT-PROPOS

Le sujet que nous nous proposons comme thèse semble, au premier abord, mal venu dans une faculté de Médecine. De nos jours, le mur qui s'est dressé entre la théologie et la médecine est devenu, par une espèce de contrat tacite, presque infranchissable, et cela volontairement. Contrat tacite, compromis heureux, écartant toute incursion du médecin dans la théologie et du théologien dans la médecine ; il s'est établi, pour employer un mot à la mode, un *gentlemen's agreement* entre la Religion, domaine de la foi, et la Médecine qui, abandonnant son empirisme, tend à devenir rationnelle et à entrer dans le domaine des sciences positives, c'est-à-dire de l'expérimentation : finis les clystères, les saignées du *Malade*, du génial Molière... quoique nous continuions à parler encore de précipitines, d'agglutinines, de phénoménines, vocables qui font l'aveu de notre impuissance *actuelle*, termes qui, certainement, facilitent le langage entre médecins, mais qui ont aiguisé la mordante ironie de Le Dantec qui avait l'habitude de dire : « Demandez à un médecin pourquoi le sapin croît en hauteur, il vous répondra, parce que cet arbre possède une *verticaline* ».

Pourtant il est si simple d'établir la grande parenté de la théologie et de la médecine. Un regard, même rapide dans l'histoire nous montrera que l'art d'Hippocrate est le plus légitime et le plus bel enfant de la Religion.

Dans les Sociétés primitives, le Chef d'un clan a été, certainement, en même temps que le Chef, le Défenseur des idoles et des totems, le Guérisseur de sa tribu... Hier encore nous possédions quelques vestiges de ce triple pouvoir du Chef : tous les rois de France n'avaient-ils pas le pouvoir, le jour de leur sacre, de guérir les écrouelles en touchant les malades atteints de cette affection ? Les sultans n'étaient-ils pas Schéik-ul-Islam, et de ce fait, Chefs de tous les imams ? Ceux-ci ne

pratiquaient-ils pas une médecine à base psychothérapique en dehors de la médecine officielle que nombre d'entr'eux connaissaient ? Cette médecine n'est-elle pas pratiquée encore dans les pays baignés par le Nil, le Tigre, l'Euphrate, l'Indus (dans ce « Pays des Cinq Rivières » appelé le Pendjab) ? En Afrique Equatoriale n'en était-il pas de même, à la seule différence que le sorcier remplaçait l'imam ? En Europe, longtemps le prêtre pratiqua la médecine, l'exorcisme en particulier était sa spécialité.

Plus tard, séparation des pouvoirs : le chef défend les intérêts économiques et politiques de la tribu ; mais il dépend en partie du sorcier, du magicien, du prêtre. Au gardien des totems, et à lui seul, incombe le pouvoir de chasser le démon, les esprits, le pouvoir d'exorciser ; le sorcier peut exercer son pouvoir à distance, il peut jeter *le sort* sur la tribu voisine ; au prêtre de décider si une conquête doit ou ne doit pas avoir lieu... Le prêtre guérisseur, le prêtre médecin occupe une situation prépondérante auprès du *Prince* ; il a, avec le temps, un rôle social utile, devient souvent un hygiéniste sensé et pratique une prophylaxie rationnelle : « L'hygiène, disait notre très érudit maître, le professeur Tanon, dans sa Leçon d'ouverture du cours d'Hygiène, est née quand les fondateurs de religion, les conducteurs de peuples et les législateurs ont eu conscience de leur responsabilité d'une meilleure existence et d'un plus grand développement de leur peuple. La preuve en est que tous, sans distinction, ont accordé dans leurs lois une importance particulière à ce genre de prescriptions. Et comme celles-ci ne pouvaient être issues que de la réflexion, de l'observation et de l'expérience, qu'elles pouvaient ne pas être comprises immédiatement par ceux à qui elles s'adressaient, ils leur donnèrent un caractère religieux, laissant entendre que ces soins étaient agréables aux divinités. »

« Lorsqu'un homme aura sur la peau de son corps, une tumeur, une dartre, ou une tache blanche qui ressemblera à une plaie de lèpre... on l'amènera au sacrificateur d'Aaron... le sacrificateur examinera la plaie... » suivant le résultat de l'examen, le malade sera déclaré pur ou impur (Lévitique XIII, 9 et 399). Ce *clergé médical* institue une hygiène plus élevée encore : le repos hebdomadaire du travailleur, la liberté de l'esclave après un certain nombre d'années de travail, le repos de la terre même. Il montra sa connaissance des lois de l'héré-

dité, de la consanguinité en condamnant l'inceste avec une grande rigueur, même chez ceux qui sembleraient n'avoir aucune tare : L'observation, sans doute, leur avait fait entrevoir ce que nous appelons aujourd'hui les *caractères récissifs* et les *caractères dominants* (à moins que la complexité législative qui aurait fatalement résulté des mariages consanguins (héritage, propriété des enfants, etc...), n'ait obligé le législateur à trancher brutalement, une question si délicate, si essentielle pour l'équilibre psychique de l'homme, comme Freud l'a si magistralement démontré.

Le sacerdoce exerce son contrôle sur l'alimentation, comme nos hygiénistes actuels, et déclare pur ou impur tel ou tel animal (cependant dans la prohibition de la consommation de la viande de porc chez les Hébreux et dans l'Islam, il faut voir, non une connaissance, dans ces temps bibliques, des parasites transmis par cet animal ou plus exactement des maladies qu'il communique lorsque l'homme le consomme insuffisamment cuit, mais, comme le pense Salomon Reinach, le caractère sacré du porc, animal tabou).

Le sacerdoce crée même la responsabilité médicale : sur la magnifique stèle qui se trouve au Louvre et représentant le roi Hammourabi recevant son code du dieu Schamach (chemech = soleil ?) on lit : « celui qui opérera dans l'œil (on suppose qu'il s'agit de la cataracte) d'un compatriote avec un stylet et qui lui fera perdre cet œil, aura les deux mains coupées »... le nombre de nos chirurgiens diminuerait au moins de moitié si un législateur s'amusait à faire revivre une loi semblable. N'est-il pas admirable de constater que l'opération de la cataracte mise au point par Daviel, en France, vers 1750, était déjà connue à Babylone XX siècles av. J-C.

Le prêtre médecin exerça ainsi son pouvoir dans toutes les agglomérations humaines, sauf peut-être en Chine, et cela pour deux causes :

1° Le Chinois vit près de la nature et des animaux ; il ne se croit nullement supérieur à ces derniers (il dit même que les animaux lui apprennent beaucoup de choses) ; il n'a jamais eu ce fol orgueil que *l'Univers a été créé pour lui* ; sa religion est plutôt un code terre à terre, peut-être, mais de morale pratique et souvent très élevée, *permettant de vivre*

en paix avec soi-même et avec ses voisins : cette morale est l'œuvre de magistrats qui se sont dits fils de leur père et de leur mère ;

2° La médecine chinoise, établie sur un empirisme initial à base intuitive, n'a rien qui rappelle la magie et les mystères; elle a une logique qui étonne ceux qui font l'histoire de la médecine. Par l'intuition, la médecine chinoise est arrivée, et cela depuis fort longtemps, à nos connaissances actuelles du sympathique et du parasymphatique.

De ces *prêtres médecins*, il reste encore des vestiges : une autorité scientifique s'affirme aujourd'hui officiellement, par des toges et des épitoges (l'habit a toujours fait le moine, l'habit a toujours impressionné la foule ; il nous est difficile de concevoir la puissance des magiciens de l'antiquité, ceux-ci étant habillés comme tout le monde). Qui de nous n'a assisté à une réouverture de l'Université sans penser (et cela sans effort d'imagination), à la vue de ces longues robes éclatantes et multicolores portées par nos maîtres, être dans un temple !

Et d'ailleurs, l'erreur n'est pas grande, un dieu préside à cette solennité, le dieu de la *Raison*, le dieu des *Sciences* : l'homme, animal essentiellement religieux, ne peut pas vivre sans religion ; malgré l'intuition qu'il a d'être un naufragé dans un immense Océan (sinon sans bornes) craignant la solitude dans laquelle il est plongé, redoutant que ses forces ne l'abandonnent un jour, il cherche l'espoir, l'illusion qui l'aidera à supporter le fardeau de la vie, il cherche la planche à laquelle il pourra s'accrocher, s'attacher, se *lier*, il cherche une *religion*. Ainsi l'homme se crée des *protecteurs* ayant une grande puissance et capables de le sauver un jour : *les hommes de tous les siècles se créèrent des dieux*. De plus, dans ses besoins d'affection, ne voulant pas admettre sa finalité, la fin misérable des êtres qui lui sont ou furent chers, il s'est cru possesseur d'une *chose* immortelle, il s'est créé *l'âme*, qui le *tranquillise* et le berce d'une douce illusion. Broussais refutait l'existence de l'âme en disant ne l'avoir jamais rencontrée sous son scalpel ; raisonnement trop simpliste dirait M. Bergson, le grand défenseur des vestiges de l'ancienne magie, le spiritualisme, peut être, mais il est souvent plus difficile d'être simpliste et plus facile d'être compliqué.

La nature a des lois inéluctables, ou qui paraissent telles : l'enfant devenu grand réclame sa liberté. La religion, mère

de toutes les activités intellectuelles, a donné avec le temps « naissance à des branches spéciales de connaissances humaines, aux sciences, à la morale, au droit qui se sont naturellement développées à ses dépens... Nous devons reconnaître en eux [les prêtres], les artisans d'une émancipation relative qui s'est poursuivie plus tard *malgré le sacerdoce*, et a souvent ouvert la voie d'une émancipation plus complète. « L'histoire de l'humanité est celle d'une laïcisation progressive qui est loin d'être accomplie (1). » L'astrologue donna l'astronome, l'alchimiste, le chimiste et le physicien, l'exorciseur, le magicien donnèrent le médecin qui, avec la Grèce, donna la médecine moderne.

Aujourd'hui, la médecine devient une science, et, comme telle, n'a pas de morale, la nature ne prêtant aucune attention à cet ensemble de réflexes conditionnels que les groupements humains sont obligés d'adopter pour pouvoir vivre en paix, cette morale étant elle-même relative dans le temps et dans l'espace.

Peut-être considèrera-t-on comme impudique la curiosité de l'enfant pour le passé de sa mère, la curiosité de la médecine pour l'origine des religions, mais, nous le répétons, la médecine actuelle, essentiellement scientifique, ne peut pas avoir de morale, si toutefois elle veut rester science, elle est *amoral* : glaive à deux tranchants, elle coupe de ses deux bords ; à l'homme de choisir entre Ormuzd et Ahriman, à l'homme incombe le devoir d'enchaîner le mal et de glorifier le bien. La Science, donc la médecine, a le droit d'étudier tout, quand elle fait appel à un lointain passé, sans aucun respect des conventions et des préjugés.

La médecine a, quant à nous, plus que les autres branches de l'activité humaine le droit et le devoir d'étudier *froidement* les religions et surtout les promoteurs de religions. Car, de toutes les spécialisations intellectuelles, seule la médecine est capable de donner quelques explications sur tout ce qui se passe dans un être humain.

Lorsque nous étudions nos malades dans les hôpitaux, simples ou psychiâtriques, lorsque nous assistons dans ces

(1) Salomon Reinach : Orpheus.

mêmes hôpitaux à l'éclosion et à l'évolution entière d'une paranoïa, d'un syndrome extérieur de Claude, avec hallucinations de toutes sortes : lorsque nous sommes les spectateurs de manifestations mystiques, religieuses chez de pauvres malades ; lorsqu'encore nous constatons la banalité de la *danse* dite de Saint-Guy, du *feu* de Saint-Antoine, nous sommes en droit, et nous avons même le devoir (à moins que *volontairement* nous repoussions ces comparaisons) de nous demander : « Tel Saint, tel promoteur de religion n'était-il pas affecté du même syndrome que tel ou tel malade ? » Question douloureuse pour un être sensible et élevé dans le respect d'une divinité : question déchirante, souvent, parce que capable à elle seule de briser à jamais, l'idéal qu'on s'est forgé pendant toute une vie (et pour cette cause, nombreux sont ceux qui éludent la question *par principe*). Mais, nous le répétons, la Science ne peut pas avoir de morale, elle n'est pas immorale non plus ; elle est en terrain neutre, elle est amoral. Et si nous voulons essayer d'être scientifiques, il faut que nous ayons le courage de fouiller dans le passé de l'humanité. Ces fouilles sont d'autant plus nécessaires qu'elles peuvent nous expliquer de nombreux problèmes de la psychologie des foules, des peuples, comme aussi les qualités, les imperfections, voire même les tares de tel meneur de foules, de tel conducteur de peuple, d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Nous ne voulons, en aucune manière, blesser la conscience chrétienne. Entre la foi et la raison, il y a, quant à nous, un précipice qui ne pourra *jamais* être comblé. La vérité est une pour *une* même personne, et doit correspondre à son *Je*. Or, *l'homme de science et croyant* se trouve, surtout dans le Christianisme, dans une impasse, dans un dilemme, souvent tragique lorsque cet homme est sincère avec ses croyances ; il est obligé, d'admettre *deux vérités*. Nous prendrons quelques exemples dans une conférence faite à l'Union Rationaliste par M. Albert Bayet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes : « Historien, il (le rationaliste religieux), constate que Luc déclare Saint-Joseph fils d'Héli tandis que Mathieu le déclare fils de Jacob ; croyant, il lui faut admettre que ces deux déclarations sont également vraies ».

« Historien, il voit dans Mathieu et Luc que Jésus descend de David par Joseph ; croyant, il lui faut admettre que Jésus n'est pas fils de Joseph, mais est pourtant fils de David ».

« Historien, il lit dans les évangiles que Jésus avait des frères ; croyant, il lui faut admettre que ces frères étaient des cousins »..., etc...

Nous comprenons trop la tragédie qui se passe chez le rationaliste religieux, aussi nous nous faisons un devoir de le respecter, *tout en réclamant notre droit à la critique*, dans l'étude du Christ, critique que le rationaliste religieux a la facilité de supprimer d'un trait de plume en faisant appel à sa foi : *C'est son droit le plus légitime*.

Il est impossible, même à l'athée le plus endurci, de ne pas avoir une profonde reconnaissance envers celui qui aiguïsa le cerveau de l'homme jusqu'à le porter au génie et cela de nombreuses fois. Le Christ fut pendant deux mille ans, le *primum movens* de toute manifestation artistique : la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la littérature lui doivent une reconnaissance sans bornes. C'est Christ qui dirige le ciseau du sculpteur, l'équerre du maçon, le pinceau du peintre, la plume du poète, de l'écrivain. C'est le Christianisme qui fit connaître la morale de Shakkia-Muni et celle de Millel.

Notre reconnaissance doit être grande envers celui qui réveilla, qui inspira le cerveau de l'homme. Le Christ fut l'étincelle qui ranima, le catalyseur qui déclencha les réactions obscures qui se manifestent chez certains êtres que nous déclarons géniaux. Que le génie soit lui-même pathologique comme certains le soutiennent, qu'importe pourvu qu'il produise ce qui plaît à nos sens.

Que le Christ mérite l'amour du croyant, cela est plus que probable : toute chose ne possède une valeur que lorsque nous voulons bien lui en accorder une. Mais nous pouvons affirmer que le Christ a le droit à la reconnaissance des athées les plus invétérés, de ceux qui ont foi dans le génie humain et qui savent ce que le cerveau humain a produit lorsqu'il avait atteint son maximum d'excitation. Ce maximum d'excitation, le Christ l'a déclenché maintes et maintes fois à travers les siècles et sous toutes les latitudes. Le Christ a fait naître chez certains êtres cette émotion qui, dit Vigny, les plonge « dans les extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination les possède « par dessus tout » (1).

(1) Vigny : Chatterton.

Il n'y a pas seulement l'imagination qui prend son élan dans le Christ, les sciences lui doivent aussi du respect : l'immortel Pasteur aurait-il pu avoir sa victoire complète sur ses détracteurs sans la force qu'il puisait dans sa grande âme de chrétien ?

Le professeur Laignel-Lavastine, dans un très savant article qu'il fit pour la revue *Aesculape*, nous décrivait le *signe de l'éventail des orteils* observé chez les nouveau-nés par l'admirable école italienne de la Renaissance. Bien plus tard, le maître actuel de la physiologie française, M. Louis Lapique, ainsi que Mme Louis Lapique et M. Bourguignon, nous expliquèrent le phénomène par la chronaxie, comme Babinski nous décrivit ce signe pathologique chez l'adulte.

Au croyant qui sera offusqué des conclusions de notre thèse, nous nous permettons de rappeler qu'il a en sa possession l'arme la plus merveilleuse, la plus belle peut-être, que l'homme ait jamais possédée ; *cette arme c'est la foi*. Qu'il fasse appel à elle, et toutes nos critiques s'évanouiront à ses yeux. Dans une conférence, faite à la *Procure du Carmel de l'Action de Grâce*, M. Gérard Cordonnier, ex-membre de la Commission Française du Saint-Suaire, faisait dire à la Sainte-Face : « Science pourquoi me persécutes-tu ? ». Que le croyant voie donc là un symbole ; qu'il n'oublie pas le mot du poète : « Plus un cœur saigne, plus il vaut » (1).

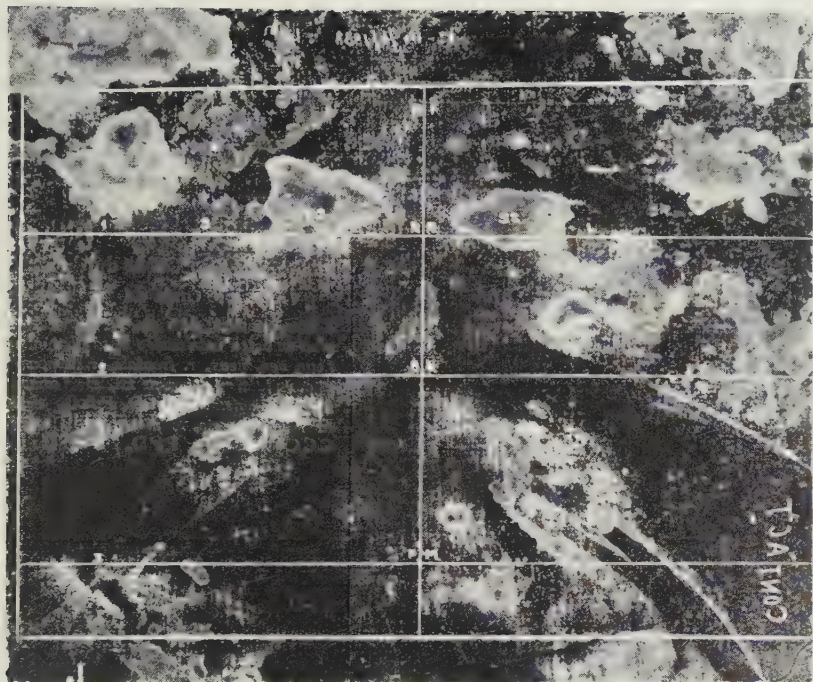
On nous dira, sans doute, qu'il était plus utile d'apporter, à l'immense édifice de la médecine, un grain de sable plus positif (ce grain fut-il très modeste). Mais la médecine actuelle n'est plus un *sacerdoce*, elle a perdu son caractère *sacré* ; elle est devenue une compétition sportive mêlée à un horrible

sadisme. De ce fait, qu'il nous soit permis de douter de l'utilité de l'œuvre de nos maîtres mêmes.

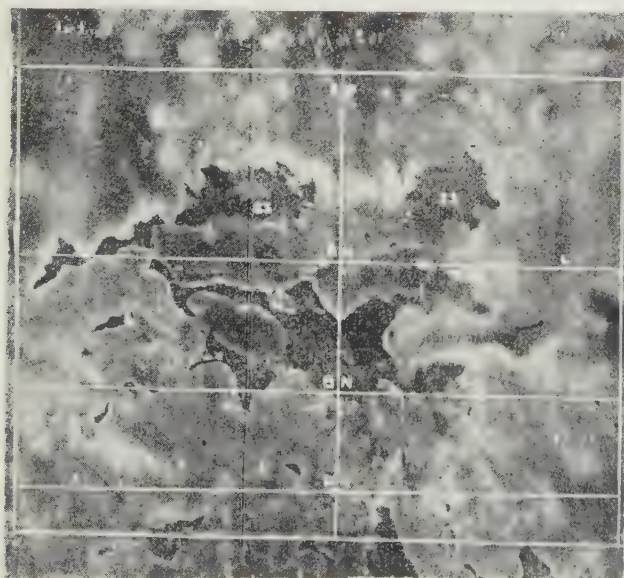
Depuis que les armées spécialisées tendent à disparaître, depuis que la guerre tend à devenir partout *totale* (2) (pour employer un mot cher à un grand soldat qui vient de disparaître) ; depuis que des peuples entiers se jettent les uns sur les autres, quel est le rôle du médecin ?

(1) Vigny : Chatterton.

(2) Maréchal Ludendorff : la guerre totale.



Photogr. 1. — *Cliché du drap aloétique qui enveloppa la tête de notre 1^{er} cadavre (50-52 ans) : à RF, SS, RN, BN, PM, auraient dû correspondre successivement : la région frontale, les espaces sus-sourcilières, la racine du nez, le bout du nez, le point mentonnier.*

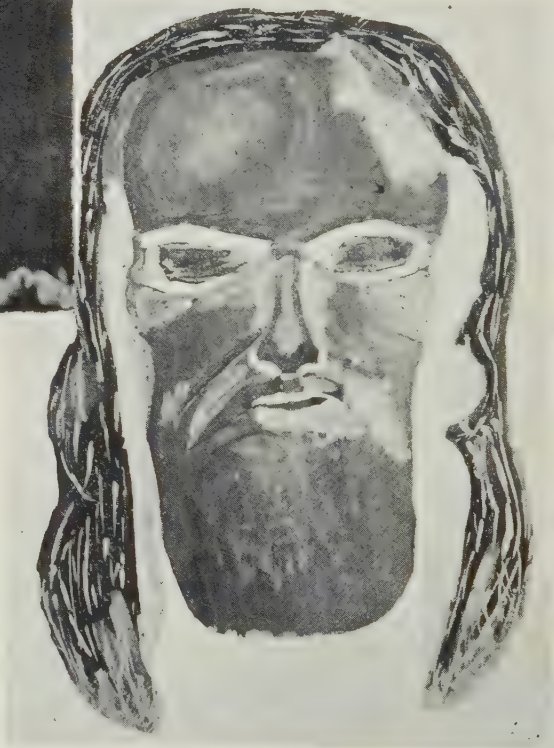


Photogr. 2. — *Cliché du drap aloétique qui enveloppa la tête de notre 2^{me} cadavre (16 ans) : à RF, SS, RN, BN, PM, auraient dû correspondre successivement : la région frontale, les espaces sus-sourcilières, la racine du nez, le bout du nez, le point mentonnier.*



Photogr. 3. — Cliché du drap aloétique qui enveloppa le corps de Julius (face ventrale).

L'aire comprise dans A₁, A₂, A₃, A₄, A₅, A₆, recouvrait la boîte crânienne : bord libre du maxillaire supérieur, nez, yeux, r. frontale, r. temporales, r. pariétales et occipitale. — La zone B₁, B₂ (comprise entre les deux pattes antérieures, PAD, PAG, devait nous montrer la bouche ouverte, le maxillaire inférieur et les joues — CCC : le corps — PPD, PPG : les pattes postérieures.



Photogr. 4. — « Négatif » obtenu par nous : le cliché de cette tête donne un « positif ».

Un premier rôle : Le médecin actuel prépare une jeunesse robuste, jeunesse vite prise et envoyée à l'hécatombe. Un deuxième rôle est celui qui consiste à soigner les *déchets humains* qui reviennent de la tourmente.

Le médecin, à juste raison d'ailleurs, veut imposer le certificat médical de mariage obligatoire. Notre maître, le professeur Piedelièvre, dans un cours sur le mariage, nous citait la phrase suivante : « Alors qu'on choisit des hommes vigoureux pour les conduire à la mort, on ne le fait pas pour ceux qui sont chargés de la reproduction ». Aucune critique possible à cette logique.

Dans leur livre « *Service de Santé Militaire* », le colonel Jacquemart et le commandant Clavelin écrivent au chapitre *Récupération des effectifs* :

« En 1916 — 50.000 récupérés par mois passaient en gare « régulatrice remontant au front. En 1918, ce chiffre est monté à 60.000. En 1916-17 (2^e semestre 1916 - 1^{er} semestre 1917) « sur 100 blessés et malades entrant dans les formations « sanitaires, 88 redevenaient aptes pour le front, 62 d'entr'eux « étant récupérés dans la zone des armées, en un mois en « moyenne ; 26 dans la zone de l'intérieur et après une « moyenne de cinq mois d'indisponibilité.

« Le rôle du service de santé a donc, au point de vue « militaire pur, une action considérable et, par la conservation des effectifs, soit en les préservant, soit en les récupérant, il est à l'heure actuelle, un des éléments indispensables « du succès ».

Pages d'une logique horrible, qui fait mal au cœur.

Quel triste rôle que celui que les gouvernements imposent aux médecins de leur pays respectif : prendre le nouveau-né (parfois même par une voie non naturelle), l'élever, le rendre robuste, faire de lui un homme, et juste au moment où le médecin pourra enfin être content (sa seule joie), au moment même où ce jeune homme, cette jeune fille (qu'il a vu tout enfant, qu'il a sauvé plusieurs fois) allait peut-être fonder un foyer, ou éprouver d'autres joies semblables.... On le lui prend pour l'envoyer au feu... s'il revient ce n'est plus que l'ombre

de lui-même. Au médecin *encore*, incombe le rôle de « *restaurateur* », il doit faire de cette « *chose* » qu'on lui envoie un être humain... Doit-il s'estimer heureux d'avoir eu Isis comme déesse !

Quand donc le médecin aura-t-il sa vraie place dans le peuple dont il émane, ce rôle essentiellement prophylactique, un rôle d'avenir ; est-ce par ce travail de « *restaurateur* » qu'on lui impose, qu'il pourra accomplir son devoir, c'est-à-dire faire des êtres qui l'entourent des sujets sains, respirant la joie de vivre ? Devoir difficile, même pour nos maîtres, seraient-ils de la valeur d'un Laënnec, d'un Claude Bernard, d'un Pasteur.

INTRODUCTION

En vérité, je ne croirais pas au vrai Evangile si l'autorité de l'Eglise Catholique ne m'y poussait. J'ai donc obéi à ceux qui disent : « Crois à l'Evangile ».

Saint-Augustin, contre l'épître des Manichéens intitulée « du Fondement » livre premier chapitre cinquième.

Il a été crucifié le Fils de Dieu : il n'en rougit pas parce que cela fait rougir et il est mort Fils de Dieu : cela est absolument croyable, parce que c'est stupide ; et enseveli il ressuscita : cela est certain, parce que impossible.

Tertullien, De Carne Christi § 5. — D. — p. 361.

« L'historien ne sait ni ne croit rien d'avance sinon qu'il ne doit rien croire et qu'il ne sait rien. Il cherche. Et quand il a examiné tous les textes, il conclut sur eux et non sur ses propres convictions préalables et pour elles » (1). Cette ligne de conduite aurait dû être suivie par tout chercheur qui, par ses travaux, veut contribuer au triomphe de la vérité.

Jésus-Homme a été étudié un peu par tout le monde : combien d'ouvrages sur ce sujet depuis celui qui qualifiait Jésus d'*Infâme* (2) jusqu'à l'école rationaliste en passant par Renan ? Le nombre de ces ouvrages est immense, si grand que l'un des meilleurs exégètes modernes, Alfred Loisy, disait : « Il faut renoncer maintenant à écrire la Vie de Jésus... »

Jésus-Homme a eu sa littérature médicale. On a fait des diagnostics rétrospectifs sur *ses* qualités, *ses* tares mentales, sur *ses* maladies organiques. On a essayé d'expliquer par la médecine certains versets des évangiles, en particulier, le 34°

(1) Charles Guignebert : Jésus (p. 501).

(2) Voltaire.

du Chapitre XIX de l'Evangile dit de Saint-Jean l'apôtre sur lequel nous insisterons « *Sed unus militum lancea latus ejus aperuit, & continuo excivit sanguis, & aqua* » (1).

Pour cet innocent verset que de discussion soulevées !

Quelle était la forme de la croix ? — « Le mot — *crux* — (2) dont la signification première (*de crucio*) n'est autre qu'un instrument de supplice, n'a pas été d'abord un nom réservé exclusivement à la croix formée de deux bois, l'un vertical et l'autre transversal, semblable à celle qui est devenue le symbole de la foi chrétienne. Il s'est appliqué, dans l'antiquité, au gibet, quelle qu'en fut la forme, auquel un condamné était attaché pour subir sa peine... »

Σταυρός et σκόλοψ en grec signifient à proprement parler un poteau, un pieu pointu, tel qu'on en plante pour faire une palissade : *palus* a la même acception en latin. Quand il s'agit d'une peine infligée, ces mots doivent donc s'entendre d'un poteau semblable auquel le condamné est attaché, *soit avec des cordes, soit avec des clous* (3), et c'est, semble-t-il, ainsi que l'on doit se figurer chez les Grecs, au moins pour les temps anciens, la mise en croix, qui au surplus est nommée par les auteurs moins comme un supplice usité en Grèce, que comme une imitation de ce qui se pratiquait en Asie dès une haute antiquité.

Chez les Romains ce supplice fut connu de bonne heure et constamment employé. Les criminels, surtout les esclaves, étaient attachés à un poteau pour y être fustigés, exposés et mis à mort, et ce poteau (*palus-stipes*) quelquefois un arbre (*arbor infelix*) est désigné sous le nom de *crux*. Cette manière de faire subir leur peine aux condamnés s'est conservée jusqu'à la fin de l'antiquité... Mais Sénèque comprend parmi les tourments qu'il appelle tous également *cruces*, le pieu aiguisé sur lequel des malheureux sont empalés ; d'autres, ajoute-t-il, sont suspendus la tête en bas, d'autres ont les bras étendus sur le gibet (*patibulo*). Le mot — *patibulum* — signifie propre-

(1) « Mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau », Dom. Calmet, op. cit.

(2) Daremberg et Saglio. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.

(3) Phrase soulignée par nous.

ment une barre, et plus précisément celle qui assujettit une porte et qu'il faut retirer quand on veut l'ouvrir. Une barre semblable a été placée derrière le cou du condamné, et ses mains étaient attachées aux deux extrémités ; souvent aussi c'étaient deux barres ou deux fourchons réunis par un de leurs bouts, entre lesquels sa tête était enserrée, ses mains étaient fixées aux deux autres bouts, c'est ce qu'on appelait *furca* ; mais les mots *patibulum* et *furca* étaient pris communément l'un pour l'autre. Le patient dans cette attitude était promené et fouetté dans les rues. Ce n'était là, s'il devait mourir sur la croix, que la première partie de sa peine. Dans ce cas il portait jusqu'au lieu de l'exécution le *patibulum* qui posé horizontalement au haut du poteau (*palus stipes*) déjà planté en terre complétait l'instrument de supplice.

« La poutre transversale pouvait s'appuyer de deux autres verticales... *Mais la croix ordinairement employée était celle dont l'image nous était familière, formée par l'entrecroisement de deux bois et que les auteurs tant profanes que chrétiens comparent à la lettre T* (1)... On sait que l'image de Jésus-Christ sur la Croix, et on aurait pu chercher des exemples, apparait à peine dans l'iconographie chrétienne au VI^e siècle. Une seule fois un crucifié a été tracé au III^e siècle par une main profane ; nous voulons parler de la célèbre caricature (2) découverte par le père Garrucci dans les ruines du Palais de César, au palatin et qui représente un crucifié avec une tête d'âne ou de cheval, et près de lui un personnage qui fait le geste de l'adoration avec cette inscription : Αλεξάμενος σέθετες (pour σέθετες ται) Θεόν Alexamène adore son dieu. La croix a la forme d'un T ; une cheville implantée dans la traverse soutient l'écriteau (titulus τίτλος) qui faisait ordinairement connaître les motifs de l'exécution ; un trait sous les pieds du supplicié représente peut-être la tablette (*suppeda-*

(1) Phrase soulignée par nous.

(2) « Si pour Garrucci, qui fut un des premiers à en parler, c'était là l'insulte d'un païen à la religion nouvelle, M. Haupt, au contraire, tout de suite, crut y voir la tête d'âne du dieu égyptien Seth-Typhon placé sur le corps du Christ crucifié, par de nouveaux chrétiens, qui encore à peine dépouillés de leurs anciennes croyances, syntonisaient ainsi la représentation de la divinité qu'ils allaient adorer et celle du dieu qu'ils abandonnaient. Cette thèse a été reprise en 1898 par M. Wunch. Pour certains gnostiques, dit-il, le Christ et Typhon-Seth se sont confondus, et de cette union est née l'idée d'un dieu qui devait avoir la figure de l'ancien dieu sur la croix du Rédempteur ». F. de Mély dans « le Saint-Suaire de Turin est-il authentique ? » Nous sommes de l'avis de M. Haupt et de M. Wunch.

neum) qui devait d'après les archéologues servir au patient de soutien. »

« Il est aussi question, dans divers passages des Pères d'un chevalet (equuleus) sur lequel il aurait été assis, de telle sorte que son corps ne pût s'affaisser quand les bourreaux l'attachaient sur la croix... » (1).

On comprend donc la difficulté que nous avons à fixer une forme définie à la croix employée pour le supplice du Christ (2) (admettant évidemment l'historicité des Evangiles).

Le Dr Barbet (3) pour démontrer que c'est *le carpe* (espace de Destot) qui a été traversé par les clous employés pour perforer les mains (4) du Christ *a choisi* (?) la croix classique, la croix en T. Malgré le calcul des probabilités, nous avouons ne pas comprendre *cette précision de choix* (nous aurions aimé connaître ses sources historiques, qui, certainement, doivent être très instructives). Mais, malgré l'éponge rapide que le Dr Barbet passe sur l'histoire, nous *acceptons* la croix en question, *pour pouvoir discuter l'authenticité du Saint-Suaire de Turin*.

La hauteur de la Croix (5) a aussi son importance : le

(1) Ch. Darenberg et Edm. Saglio, op. cit.

(2) « Moi le premier, je donnerai un talent à celui qui me montrera comment était la croix » disait Mostellar.

(3) Les cinq plaies du Christ.

(4) Le Dr. Bartholin dans *De Cruce Christi* (Chap. I § 9) écrivait déjà au XVII^e siècle : « On ne peut pas admettre, en effet que les mains aient pu soutenir le corps si le métacarpe avait été transpercé par les clous : le poids du corps n'aurait jamais pu être supporté par des mains dont les paumes étaient déchirées... Une antique coutume veut en effet que l'on donne la main au vainqueur en joignant les mains carpe contre carpe... Nonnus dans sa paraphrase de Jean, au chapitre XX appelle les mains $\pi\alpha\lambda\alpha\mu\alpha\varsigma$ ou bien paumes, c'est parce qu'elles devaient être ainsi tournées que Nonnus appelle ainsi la partie perforée, au sujet de laquelle nous discutons, discussion qui est rendue plus difficile par suite de l'abondant concours des veines, des artères et des tendons ce qui rendait encore plus périlleux la perforation des mains. »

(5) Le Dr. Bartholin dans *De latere Christi aperto* écrit : « Nous sommes ignorants de la hauteur, de la forme, de la largeur de la Croix, d'autant plus qu'il n'y a aucun indice dans les lieux saints. *Mais trop ingénieux serait celui qui oserait affirmer quelque chose* » (phrase soulignée par nous).

Dr Vérut (1) discutant les œuvres du Dr Binet-Sanglé (2) s'accroche à un détail de la question pour réfuter les hypothèses de cet auteur. Le Dr Vérut trouve qu'il est impossible de ponctionner la plèvre par une lance « dardée de bas en haut et glissant entre les côtes » : « ainsi dirigée », dit-il, « la lance ou bien glisserait au devant des côtes ou bien s'enfoncerait dans l'une d'elles. Un trocart même ainsi « dardé » ne pénétrerait pas dans la poitrine, et l'on a toujours grand soin, quand on ponctionne une pleurésie, d'enfoncer l'instrument bien perpendiculairement à la paroi thoracique » (3).

La réponse au Dr Vérut nous a été donnée par le Professeur Binet-Sanglé (4) :

« 1° La croix était peu élevée, sans quoi les condamnés « n'eussent pu la porter et elle eût manqué de stabilité une « fois en place. L'obliquité du coup de lance fut donc faible.

« 2° Le soldat visait au cœur, puisqu'il s'agissait de pro-
« voquer la mort. Le coup fut donc porté à la face antérieure
« du thorax du côté gauche, sur la ligne mamelonnaire, où les
« côtes sont plus écartées qu'au lieu d'élection de la thora-
« centèse (pointe de l'omoplate). Une lame peut pénétrer entre
« elles aussi aisément qu'une épée. A noter que la lance romai-
« ne était large et *plate*.

« 3° Les soldats romains avaient l'habitude du coup au
« cœur, qui servait à achever les blessés.

« 4° Dans la pleurésie gauche, le cœur étant déjeté sous le
« sternum ou à sa droite, on comprend que le soldat n'ait pas
« rencontré le cœur, mais l'épanchement. »

(1) Dr. Vérut : Voilà vos bergers... Jésus devant la Science.

(2) Qui, à la suite des vieux auteurs et en particulier du Dr. Bartholin (6) admet les hypothèses suivantes : si le mot $\pi\lambda\epsilon\upsilon\rho\alpha$ veut dire *côté*, l'eau (St-Jean XIX ; 34) ne pouvait provenir que d'un épanchement pleurétique et, dans le cas où $\pi\lambda\epsilon\upsilon\rho\alpha$ signifiait *flanc*, l'eau n'eût pu provenir que d'un épanchement péritonéal, d'une ascite apparente et qu'on n'eût pas manqué de nous signaler (7) (l'auteur s'arrêtant à l'hypothèse d'une pleurésie, parce que dit-il, on donne au mot $\pi\lambda\epsilon\upsilon\rho\alpha$ le sens de partie latérale du thorax occupée par les côtes.

(3) Dr. Vérut : Voilà vos bergers (p. 160).

(4) Nous remercions M. le Professeur Binet-Sanglé, d'avoir bien voulu nous donner ce complément de renseignements, qui, jugeons-nous, est suffisant pour réduire à néant les objections du Docteur E. Vérut.

L'emplacement de la plaie lui-même a eu sa discussion :

« On est fort partagé pour savoir s'il (le soldat romain) lui perça le côté droit ou le côté gauche. Les Peintres aussi ne sont point d'accord entre eux. Si l'on compte les voix, il y en aura un plus grand nombre pour le côté droit. Mais ceux qui sont pour le côté gauche, se défendent sur ce que le cœur et le péricarde sont plus vers la gauche, qu'à la droite ; et que, puisqu'il sortit du sang, et de l'eau de la playe du Sauveur, il est croyable que la lance atteignit le cœur, et perça le péricarde. Mais cette raison n'est pas décisive, puisque le cœur est constamment au milieu de la poitrine et que le péricarde l'enveloppe de toutes parts, comme une poche. On ne peut donc rien assurer de bien certain sur cette matière. Les suaires de Bezançon et de Turin marquent l'ouverture du côté à droite. Saint François d'Asise reçut les stigmates aux pieds, aux mains, et au côté droit. Prudence, en plus d'un endroit, dit que la lance perça la poitrine de Jésus-Christ de part en part. Ainsi les deux côtés auroient été ouvert... Il croit que l'eau sortit d'un côté, et le sang de l'autre : *Hinc cruoris fluxit unda, lymphæ parte ex altera* » (1).

Evidemment, l'organe atteint par la lance a eu sa part de critique : Nous citerons encore Dom Calmet (2) : « ... La plus commune opinion est que le sang sortit du cœur, et l'eau du péricarde, qui enveloppe cette partie, qui renferme toujours une certaine quantité d'eau, qui est toujours plus abondante après la mort, que pendant la vie (3). Bartholin défend l'opinion de Gaspar son père, qui la fait sortir de la capacité thoracique (4). »

Rostochiensis, « homme illustre du Collège d'Anatomie », écrit : « Si l'humeur sanguinolente qui a occupé le thorax a été si abondante c'est qu'il y avait un vice de la nature et c'est

(1) R. P. D. Augustin Calmet, dans : « Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et Nouveau Testament ». — Tome VII — St-Jean Chap. XIX, 34 page 787.

(2) Op. cit.

(3) Telle est l'opinion du Docteur Barbet (Les cinq plaies du Christ) opinion qui sera critiquée dans notre thèse.

(4) « Cette liqueur on l'appelle non sans raison *serum* qui est vulgairement le véhicule décanté du sang chargé d'aller à toutes les parties vides ; il se collecte dans la capacité du thorax... » Bartholin dans : *De latere Christi aperto*, op. cit.

à cause de la mauvaise santé des membranes internes que le très beau corps de Christ a été tout autre (1). »

Il y eut même quelques fantaisies médicales : Georgius Bertinus, cité par Thomas Bartholin, écrit : « ... que, normalement, il y a une humeur aqueuse dans le péricarde et que la sortie provoque la mort... Cette humeur aqueuse est secrétée par le cœur », fantaisie qui contraste avec l'esprit expérimental de Bartholin (pas assez, hélas ! il n'a jamais essayé de crucifier un cadavre) lorsqu'il soutient, se basant sur les autopsies, que le liquide ne vient pas du cœur.

D'autres auteurs croient que le *sanguis et aqua* sont les produits des blessures des téguments, des muscles, d'abcès, soit des veines caves, des azygos... Comme on le voit, toutes les hypothèses ont été soulevées.

Le miracle expliqua de bonne heure cette sortie de sang et d'eau :

« Certains affirment se souvenir que du côté du Christ est sorti du sang en ébullition et veulent y voir un mélange d'eau et de sang. Ainsi chez Barnabé, dans son *Epistola Catholica*, Isaacus Vossius explique ainsi le lieu de la crucifixion du Christ en disant que, du bois du Christ, le sang a coulé goutte à goutte. Grégoire de Nyssée est du même avis et donne la même explication au sujet du bois. » (2).

Expliquant le trente-cinquième verset (3) du chap. XIX de saint Jean, Dom Calmet écrit dans son *Commentaire* : « ... Plusieurs croient que cette eau n'était nullement naturelle, mais miraculeuse, et que c'est pour cela que saint Jean assure si positivement qu'il l'a vue et qu'il en est témoin. Le mystère de l'eau et du sang en différentes manières. Les uns trouvent dans le sang l'Eucharistie, et dans l'eau le Baptême ;

(1) Cité par Bartholin dans *De latere...* Chap. XIII. L'étiologie du liquide est précisée par Bartholin lui-même au chapitre XV du même livre : «... liquoris nostri copiam in ultimo extramae vite discrimine augeri potuisse et generari, non a Deo sine medio slio, sed per causas nativas ibi assignatas dubium existit nullum... »

(2) Bartholin (*De latere Christi* cap. XI).

(3) « Celui qui l'a vu en rend témoignage et son témoignage est véritable ».

d'autres, le baptême d'eau et le baptême de sang ou le martyre ; d'autres, l'ancienne et la nouvelle alliance. C'est de là que l'Eglise a pris l'usage de mêler l'eau avec le vin dans la célébration des sacrez mystères. »

Le sens symbolique du trente-quatrième verset du chapitre XIX de l'évangile dit de saint Jean l'Apôtre gagne aujourd'hui de plus en plus de terrain ; l'étude des religions comparées en fournit les preuves. Aujourd'hui avec les Loisy, les Guignebert, les Couchoud, les Alfarc, les Bayet, et bien d'autres auteurs, nous penchons vers le symbole non seulement de ce simple verset mais de tout saint Jean (1) et même des évangiles dits Synoptiques (2). M. Guignebert écrit (3) : « Il (Jean) a fait mourir Jésus à l'heure marquée par la coutume juive pour l'immolation de l'agneau pascal, entre les deux soirs (Ex. 12, 6) ; c'est-à-dire, entre le coucher du soleil et le crépuscule, vers 18 heures, ou entre le déclin de l'astre (15 heures) et son coucher. Or, pour *Jn.*, Jésus c'est l'agneau pascal de la nouvelle alliance, et l'*Exode* 12, 46 recommande bien de ne briser aucun os à l'agneau. Mais ce que l'Evangéliste ne dit pas, c'est que cette eau et ce sang qui coulent du flanc ouvert de Jésus, ne sont que symboliques, qu'ils figurent l'eau du Baptême et le sang de l'Eucharistie : c'est donc la source de la vie éternelle qui découle du corps de l'agneau divin. Nous sommes hors de l'histoire. »

L'homme comme l'enfant aime les images : pour le grand bien de l'art, il a tendance à concrétiser sa pensée, ses désirs, ses aspirations. De bonne heure, le Christ eut son iconographie. La Passion, synthétisant à elle seule la mission messianique du Christ, occupa souvent l'esprit de l'artiste. Pourrait-on un jour compter le nombre de *Christ devant Pilate*, *Christ portant sa croix*, *Christ en croix*, *Christ au tombeau* (4), *Résurrection du Christ*, *saint Thomas touchant les plaies du Christ*, etc., etc... ? La faille qui aurait pu exister entre la *Mise au tombeau* et la *Résurrection* a été comblée par ce qu'on a appelé les *Saints-Linceuls*, les *Saints-Suaires*, etc... Il y eut des *Saints-Linceuls acheiropoïètes*, c'est-à-dire *non faits de mains*

(1) Loisy, Guignebert, Couchoud, Alfarc, Bayet.

(2) Couchoud, Alfarc, Bayet.

(3) Charles Guignebert « Jésus » page 597-599.

(4) ... Quoique logiquement, comme le fait remarquer Salomon Reinach (Orphéus page 331). Jésus condamné pour rébellion « s'il a été livré au supplice, a dû être jeté par les soldats romains dans la fosse commune ».

d'homme, d'origine miraculeuse, des *Véroniques* (1) dans le sens étymologique du mot, et les autres, d'origine humaine et représentant l'idéal de l'artiste.

On admettait que *tous* les Saints-Linceuls (2) étaient le résultat « de pieuses supercheries ou d'édifiantes illusions » (3). Lorsque le Saint-Linceul de Turin, après une photographie faite par M. Pia en 1898, fut déclaré *scientifiquement authentique*, des hommes de science ont essayé d'expliquer l'empreinte du corps visible sur le Saint-Suaire de Turin. Le Dr. Battandier le premier (4) avait émis l'hypothèse que MM. R. Colson, de l'Ecole Polytechnique, et P. Vignon, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, développèrent et lui donnèrent une autorité telle que les hommes de science eux-mêmes pour *n'avoir pas étudié la question à fond, n'ayant pas refait les expériences de M. Vignon*, qui d'ailleurs d'après nous *sont plus qu'insuffisantes*, étaient obligé de choisir une des deux voies suivantes (la fraude) étant éliminée, voies rationnelles et logiques :

1° L'hypothèse Battandier-Vignon-Colson était fausse et le Saint-Suaire entraînait dans le groupe des autres Saints-Linceuls : des peintures, de « pieuses supercheries ».

2° L'hypothèse Battandier-Vignon-Colson était exacte et, dans ce cas, sur le Saint-Suaire il y avait l'empreinte d'un homme mort (un condamné de droit commun ? un innocent crucifié de force dans le but *d'imiter la nature*, de rendre les choses plus véridiques ? ou un mystique quelconque ayant accepté de subir la passion du Sauveur ?).

(1) *Vera*, vraie, *eikon*, image, cf. F. de Mély.

(2) Ils sont au nombre de quarante deux et tous authentiques... jusqu'au jour où M. Vignon essaya de les faire dériver du *vrai* Saint-Linceul, celui de Turin (P. Vignon — Le Saint-Suaire de Turin). Voici les noms des villes qui possédaient leur Saint-Suaire... authentique (nous les prenons à M. de Mély : Le Saint-Suaire de Turin est-il authentique ? — p. 21) — « Aix-en-Provence, Aix-la-Chapelle, Albi, Annecy, Arles, Besançon, Bouhoviez en Alsace, Paris, Port d'Oursois, Cahors, Campillo (Espagne), Carcassonne, Chartres, Clermont, Compiègne, Constantinople, Corbeil Corbie, Euxobregas (Portugal), Holberstadt (Allemagne), Jérusalem, Johanavann (Arménie), Karlstein (Allemagne), Le Mans, Lirey, Mayence, Milan, Mont-Dieu en Champagne, Pairs en Alsace, Paris, Port d'Oursois, Reims Rome à St-Jean de Latran, à Ste-Marie Majeure, à St-Pierre, Saint Yvec de Braines, San Salvados (Espagne), Silos (Espagne), Soissons, Turin, Utrecht, Vézelay, Vincennes, Zantes. Mais quelques-uns font double emploi, comme on peut le voir.

(3) Charles Guignebert : Jésus, page 192.

(4) *Revue Cosmes*, Nlle Sie T. XXXIX, 1898, p. 10.

Cette deuxième hypothèse étant admise, il est *impossible* de certifier que ce drap fût celui qui enveloppa le Christ, il est scientifiquement *impossible* de dire : Au Christ et au Christ seulement a appartenu ce linceul. Sur quelle base pourrait reposer une assertion pareille ? A la *foi*, mais à elle seule il est permis d'accepter le Saint-Linceul de Turin comme étant celui que Joseph d'Arimathie acheta pour ensevelir le corps du Crucifié.

M. Yves Delage, professeur en Sorbonne, « membre de l'Institut et libre-penseur (1) », a dit : « C'est le Christ qui s'est imprimé lui-même sur le Saint-Suaire. Et si ce n'est pas le Christ, qui serait-ce ? Un condamné de droit commun martyrisé comme le Christ ? Mais alors, comment expliquer l'expression de noblesse qui se lit sur cette figure ? » Nous sommes très étonnés d'un raisonnement pareil. Que M. Yves Delage, *croyant malgré sa libre pensée*, conclue comme il le fait, nous voulons bien l'admettre, nous inclinant une fois de plus devant la foi ; mais que M. Yves Delage, *libre-penseur, malgré sa croyance*, raisonne comme il le fait, c'est une chose inadmissible : pourquoi veut-il que le Christ ait une noble sur son visage ? Dieu s'est incarné non pour mourir en beauté, mais pour finir « comme un rejeton » (Esaïe 53, 1) ; son physique n'aurait dû avoir aucun attrait (2). Le professeur Delage oublie-t-il la mission du Christ ? croit-il qu'en s'incarnant Jésus n'a pas pris aussi les misères de la chair ? Le Christ a eu souvent soif et faim, et pas toujours de justice (3), comme un simple mortel il a eu peur, il a quitté telle ou telle ville pour échapper à ses persécuteurs, comme un homme, il a eu des moments de défaillance, de faiblesse, de désespoir : Eli, Eli, lama sabachtani !

Admettre que seul le Christ, le Christ-Homme, ait pu mourir avec une « expression de noblesse », c'est aller contre la raison et peut-être mal comprendre la mission de ce Dieu qui a dû prendre la *forme* la plus abjecte afin de sauver l'humanité.

(1) Noguier de Malijay : le St-Suaire de Turin, p. 83.

(2) Si on accepte Esaïe, estimons-nous, il faut l'accepter en entier. Or voici le portrait que le *Prince des Prophètes* trace du Messie (chap. 53,2) : « Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'avait rien pour nous plaire ».

(3) Marc XI, 12 13 : « Le lendemain, après qu'ils furent sortis de il alla voir s'il y trouverait quelque chose... »
Béthanie, Jésus eut faim. Apercevant de loin un figuier qui avait des feuilles,

Le Dr Barbet (1), étudiant le Saint-Suaire, arrive à des conclusions qui ne nous semblent pas exactes. Les critiques que nous lui faisons seront exposées dans le sujet même de notre thèse.

Tous ceux qui ont parlé du Saint-Linceul de Turin, entraînés par la foi, consciente ou subconsciente, par l'enthousiasme, ont oublié complètement les données actuelles de l'histoire. Ils semblent totalement ignorer qu'aujourd'hui l'existence même du Christ est sérieusement compromise. Sous prétexte qu'ils sont devant un fait biologique quelconque, fait qui d'ailleurs n'a aucune base solide (la critique de ce fait est le but de notre étude), ils font table rase de toute l'histoire. Nous comprenons d'autant moins cette manière d'agir, que raisonnant inversement, nous trouvons un peu... puéril de s'attacher à un rameau (le Saint-Suaire) lorsque le tronc (Jésus) lui-même est sapé à la base. Et pourtant si la biologie bien comprise est une science, l'histoire n'en est pas moins une autre.

Nous lisons dans la Grande Encyclopédie : « ... Quiconque veut faire œuvre d'histoire doit recueillir tous les vestiges du passé, sans exception, toutes les traces de l'activité humaine qui lui permettent de reconstruire, avec plus ou moins de sûreté, l'image de cette activité sous les formes successives et diverses qu'elle a revêtues, suivant les temps, les lieux, les races et les sociétés... Soumettre tous les vestiges du passé à une « investigation méthodique, où l'on avance graduellement du particulier au général, des détails à l'ensemble, où l'on éclaire successivement tous les points obscurs, afin d'avoir des tableaux complets et de pouvoir établir sur des groupes de faits bien constatés des idées générales susceptibles de preuve et de vérification. » (G. Monod.)

Pendant longtemps, l'histoire est restée à la phase dite *rudimentaire*, c'est-à-dire, réduite à la « constatation des faits dont la personne ou la classe qui dirigeait le groupe social avait intérêt à conserver le souvenir. Les événements réels ou les légendes qui concernaient la vie religieuse, politique, ou militaire de la nation, qui flattaient l'orgueil du souverain ou favorisaient les prétentions des castes supérieures, étaient relatés par des prêtres, des magistrats, des lettrés investis d'un rôle officiel, et se perpétuaient dans la mémoire des hommes,

(1) Op. cit.

sous la forme de poèmes sacrés, de chants nationaux, d'épopées d'annales privées ou corporatives, d'inscriptions monétaires, funéraires ou monumentales. Dans ces œuvres diverses composées par une fin intéressée et toute pratique, on ne devait chercher ni esprit critique, ni vue d'ensemble... »

A cette forme rudimentaire de l'histoire, succéda « la forme *littéraire*, qui fut longtemps prédominante et qui garde encore aujourd'hui un reste de faveur auprès des esprits peu cultivés ou des lettrés plus sensibles aux jouissances esthétiques qu'aux résultats scientifiques ; les faits sont choisis, coordonnés, amplifiés ou atténués, soit afin d'exciter l'intérêt des lecteurs par une narration émouvante ou curieuse, soit en vue de faire leur éducation morale ou politique par des exemples tirés du passé, soit dans le dessein de leur inspirer l'admiration ou le mépris de tel personnage, de tel parti, de telle nation... »

« Ce fut vers le milieu du xvi^e siècle que l'on commença à réagir, contre les habitudes littéraires qui régnaient depuis l'antiquité... l'histoire est pleinement entrée aujourd'hui dans la phase *scientifique*... », où le souci exclusif de la vérité et la recherche des faits généraux de la vie sociale l'emportent sur toute autre préoccupation.

« L'étude et la représentation des faits passés est avant tout une œuvre scientifique, dans laquelle l'historien doit suivre, autant que ces faits le comportent, *les règles et les méthodes des sciences expérimentales*. Pour qu'un certain ensemble de connaissances constitue une science expérimentale, il faut que ces connaissances aient pour objet des faits réels ou des êtres concrets, susceptibles d'être constatés et analysés ; que ces faits et ces êtres, pris en totalité ou par groupes, présentent des caractères communs qui rendent possible les généralisations et les classements rationnels ; que parmi les rapports de coexistence ou de succession qui existent entre les phénomènes observés, il y en ait des réguliers et de permanents susceptibles d'être érigés en lois par induction ; enfin qu'on ait institué des règles précises et méthodiques soit pour l'observation des individus et des faits, soit pour les opérations abstraites par lesquelles on s'élève des cas particuliers aux formules générales et aux lois. Tels sont les caractères propres à la physique, à la botanique, à la zoologie, aux sciences bio-

logiques. Or, l'histoire, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, présente les mêmes caractères. Elle a pour objet les actions passées des hommes et des sociétés, c'est-à-dire des faits réels et concrets, qu'elle constate non pas d'observation directe, puisque ce sont des faits passés, mais par l'analyse et l'interprétation des traces matérielles ou des vestiges intellectuels, qu'ils ont laissé après eux. Elle observe au milieu de l'immense variété des faits historiques, un assez grand nombre de similitudes et de concordances pour pouvoir distribuer ces faits particuliers en groupe distincts et en dégager des faits généraux. Elle constate que, dans l'enchaînement des phénomènes sociaux, beaucoup de rapports de succession se répètent avec assez de persistance et d'uniformité pour qu'un grand nombre de faits particuliers puissent être expliqués par des causes générales et paraissent régis par des lois. Enfin, elle s'astreint, dans l'étude des faits particuliers, dans la recherche des faits généraux et des lois, à des règles de critique et de logique, qui ne sont pas autre chose que les règles ordinaires de la méthode expérimentale appliquées aux faits historiques. »

Au secours de l'histoire viennent sept sciences auxiliaires :

1° *L'archéologie* et ses divisions :

- a) — A. artistique (architecture, peinture, sculpture) ;
- b) A. industrielle (armes, costumes, ustensiles) ;
- c) Numismatique (monnaies, médailles) ;
- d) Sigillographique (sceaux et cachets) ;
- e) Iconographie (portraits) ;
- f) Héraldique (armoiries et blasons).

2° *L'Epigraphie* qui déchiffre et critique les inscriptions gravées sur des matières dures.

3° La *Paléographie* qui enseigne à lire les chartes, diplômes, documents anciens écrits sur le parchemin, le papyrus ou le papier.

4° et 5° La *Diplomatique* et les critiques des sources historiques.

6° La *Chronologie* qui fixe la place des faits dans le temps, soit en dressant des tables de dates et de synchronisme, soit en donnant le moyen d'interpréter les dates établies d'après des systèmes chronologiques différents du nôtre.

7° La *Généalogie*.

« Parmi ces sciences historiques auxiliaires, on a également compris la *Géographie*... Malgré ses incontestables services, cette science ne peut être considérée comme une science spécialement historique. » (1)

Que font MM. Vignon et Barbet et tous ceux qui ont écrit sur le Saint-Linceul, de l'histoire qui, après de pénibles efforts à travers un sol vaseux, plus mouvant peut-être que les marécages traversés par les autres sciences, est arrivé à avoir une base solide, une base scientifique ? Sans aucune gêne, sans aucun égard, ils l'éliminent comme un parent pauvre. Se basant sur quelques maigres expériences de laboratoire (expériences d'ailleurs, nous le répétons, *plus qu'insuffisantes*, et nous tâcherons de le prouver dans notre thèse), ils concluent que le Saint-Linceul de Turin a enveloppé un homme, que cet homme ne peut être que le Christ, donc le Christ a existé et les Evangiles sont vrais. Il ne manque à leur démonstration (?) que les classiques lettres : C. Q. F. D. Devant un sans-gêne pareil, *Voltaire lui-même* aurait tremblé ; le rire que Houdon figea sur le masque de l'auteur de *La Henriade* aurait disparu du coup. La *méthode* de MM. Vignon et Barbet fait reculer l'histoire de deux à trois mille ans ; ils nous ramènent, sans nous expliquer pourquoi, au stade *rudimentaire*.

Qu'ils fassent cela au nom de la foi, nous nous inclinerons volontiers (la foi, si on nous permet cette expression triviale, a un estomac solide et elle peut tout digérer) mais, au nom de la Science, *leur méthode* est sans excuse. La raison ne comprendrait jamais le jardinier qui, sérieusement, arroserait le feuillage d'un arbre, sachant pertinemment que la racine de celui-ci est en train de subir un rapide étiolement : ce feuillage c'est le Saint-Suaire de Turin et ses similaires, cette racine est le Jésus historique, Jésus-Homme. Ce feuillage ne peut vivre que ce que vivent les roses...

Que nous donne l'histoire, si dédaignée de MM. Vignon et Barbet, sur la vie de Jésus ?

Jésus n'a rien écrit (... et pour cause). La tradition seule nous a rapporté ses discours et des détails de sa vie terrestre. Cette tradition a tellement été retouchée, maniée et remaniée

(1) *Grande Encyclopédie*. — Article Histoire (Ch. et V. Mortet).

qu'aujourd'hui il faut, avant d'entreprendre tout travail sérieux sur l'existence ou la non existence de Jésus-Homme, garder toujours l'esprit critique en éveil, se méfier de toute opinion personnelle et ne voir que les textes qui nous rapportent la vie de celui qui fut appelé le Sauveur de l'humanité.

Les témoignages que nous possédons, pour établir que Jésus a vraiment existé, sont ceux des païens, des Juifs et des Chrétiens.

Les textes qui méritent une plus grande attention sont les textes païens. Ecrits par des auteurs qui n'étaient ni juifs ni chrétiens ; rapportés par des gens tout à fait étrangers au mouvement messianique qui se déroulait en Palestine, ces textes ont presque la valeur de l'impartialité. Nous disons *presque*, car si les auteurs païens étaient de bonne foi, par contre, ils n'avaient pas les méthodes de l'historien moderne : ils ont écrit *ce qu'on a bien voulu leur dire* ; ils ont rapporté les récits des *communautés chrétiennes déjà existantes, déjà organisées*. Lorsqu'ils ont écrit, les chrétiens existaient depuis longtemps à Rome. Connaissant déjà les cultes de Mithra, d'Osiris, d'Attis-Cybèle, de Marduk, d'Adonis, d'Héraclès, de Dionysos-Zagreus, les auteurs païens acceptèrent facilement la nouvelle religion, le nouveau dieu qui venait de cet éternel Orient avec une légende qui ne différait pas beaucoup de celle des dieux cités plus hauts : ils l'enregistrèrent dans leurs œuvres sans hésiter, comme ils le firent pour les autres cultes. Malgré cet automatisme d'enregistrement, la carence des témoignages païens comme juifs est étonnante.

AUTEURS PAIENS

PLINE LE JEUNE, légat de la province de Bithynie vers l'an 111-112, écrivait à l'empereur Trajan. Dans cette lettre (1), il est question des repressions qu'il fit subir aux chrétiens, parce que ceux-ci se réunissaient avant l'aube pour chanter au Christ, comme à un dieu un hymne — *Carmenque Christo, quasi deo, dicere secum invicem*.

(1) Epist. X. 97.

Il résulte de cette lettre que Pline le Jeune n'a connu que les Chrétiens *déjà organisés*, déjà assez nombreux pour qu'ils puissent être des éléments de troubles pour l'Empire. Pline le Jeune n'a connu que la divinité de Jésus et non Jésus-Homme.

TACITE (1) raconte que Néron, craignant d'être accusé d'avoir incendié Rome, « supposa des coupables qu'il condamna à de cruels supplices... Ce furent ceux qui, haïs pour leurs crimes, étaient appelés par le vulgaire : Chrétiens. Le Christ, qui, sous le règne de Tibère avait été condamné au supplice par le procureur Ponce-Pilate, donna son nom aux Chrétiens ».

D'après M. Alfarcic (2), une réflexion s'impose au sujet de ce texte. « Il ne nous est connu, comme tout le contexte, que par un seul manuscrit du XI^e siècle, découvert en 1429 et entré, en 1444, dans la bibliothèque des Médicis... On peut se demander si le passage est vraiment de Tacite... »

La composition des *Annales* se place vers 115-117. On sait que Tacite n'a jamais utilisé des documents originaux pour la rédaction de ses *Annales*. Connut-il un rapport de Ponce-Pilate et conservé aux Archives secrètes de l'Etat ? Aucune probabilité : Tacite lui-même dit que la défense était faite aux particuliers de consulter ces Archives (3).

Tout ce qu'on peut dire sur Tacite, c'est qu'écrivant vers l'an 115-117, c'est-à-dire à une époque où la légende évangélique était connue (Ponce Pilate était incorporé à la légende), il n'a fait que transcrire ce que les Chrétiens disaient du fondateur du christianisme. Lui aussi, comme Pline le Jeune, est le témoin de Jésus-divinité et non de Jésus-Homme.

SUETONE (4) écrit, vers 121 : « Il (Claude) chassa de Rome les Juifs qui s'étaient soulevés à l'instigation de *Chrestus* ». S'agit-il d'un fomentateur de troubles quelconque nommé *Chrestus* ou d'une substitution de *Christus* à la faveur

(1) *Annales* XV, chap. 44.

(2) Alfarcic, Couchoud, Bayet : *Le problème de Jésus*.

(3) Fabia, les sources de Tacite.

(4) Vie des Césars. — Vie de Claude. — chap. V, 25.

d'une homonymie ? la brièveté de la mention rend le problème un peu ardu. Mais de l'avis des meilleurs « *christologues* » ce Chrestus était le Christ lui-même, « dont les fidèles disaient et répétaient volontiers qu'il résidait *au milieu d'eux*. Il suffisait, pour égarer un homme mal informé, qu'il entendît au propre ce qu'ils disaient *en esprit* » (1).

La conclusion qui découle du texte de Suétone, est que des Chrétiens existaient à Rome vers 50 et c'est tout. Aucune trace de Jésus-Homme.

LUCIEN (2) vers 165 écrit sur les chrétiens : «... Ces malheureux se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. Aussi, ils méprisent les supplices et se livrent volontiers à la mort. Leur premier législateur leur a persuadé qu'ils sont tous frères. Dès qu'ils ont une fois changé de culte, ils renoncent aux dieux grecs et adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois. Ils méprisent également tous les biens et les mettent en commun, car ils ont confiance en ce qu'il leur a dit. De sorte que, si un imposteur se présente parmi eux, un adroit malhonnête, il n'a pas de peine à s'enrichir rapidement, se moquant de leur simplicité. »

Même conclusion que pour les autres auteurs : Lucien connaît les Chrétiens et leurs légendes, ce sont toutes ses sources.

Vers 180, CELSE combattit le christianisme dans un ouvrage intitulé « *Discours véritable* ». Ce livre a été détruit ; mais il a pu être reconstitué grâce aux nombreux passages qu'on a retrouvé dans l'œuvre d'Origène, adversaire de Celse. Il ressort de cette étude que Celse ne connaissait que l'histoire traditionnelle du Christ, donc son témoignage « vaut tout juste ce que vaut la tradition évangélique » (3).

Reste PILATE. Comme le fait remarquer M. Alfarcic, son témoignage aurait été de première valeur. Justin affirme l'existence d'un procès verbal de la Passion que le procureur aurait envoyé à Tibère et qui devait se trouver aux Archives impériales (4). Tertullien suit Justin. D'après ces auteurs, le

(1) Charles Guignebert : *Jésus* (p. 16).

(2) Lucien : *Sur la mort de Peregrinus* parag. 13.

(3) Charles Guignebert : *Jésus* (p. 17).

(4) Apol. I, 35, 9 : 48, 3.

contenu de ce rapport doit correspondre aux textes évangéliques ; Tertullien ajoute même que Ponce Pilate était « déjà chrétien dans son for intérieur. » « Or, tout tend à prouver que Justin — peut-être le premier — a supposé que le document en question existait, que Tertullien a cru Justin sur parole, sans plus de précautions, puis qu'un faussaire tardif, au iv^e ou au v^e siècle a, sur l'autorité de Tertullien, forgé la pièce qui nous est parvenue et où, d'ailleurs, le nom de Claude, remplace celui de Tibère qu'on attendait. πόντιος πιλᾶτος Κλαυδίω γάρειν lisons-nous en effet, en titre de l'écrit (1).

« Un empereur donna la réplique à ces apologistes (2). Vers le début du iv^e siècle, Maximin Daïa fit éditer des *Actes de Pilate*, et il prescrivit aux maîtres d'école d'en donner connaissance à leurs élèves. L'historien Eusèbe, qui les a lus un peu plus tard, les dit « plein de blasphèmes contre le Christ ». Mais il constate que cette œuvre est certainement apocryphe et il en donne une preuve qu'on peut regarder comme décisive. Le crucifiement de Jésus, dit-il y est daté de la septième année du règne de Tibère, c'est-à-dire de l'an 21. Or, c'est seulement en 26, d'après l'attestation très précise de Josèphe que Pilate fut envoyé en Palestine. »

« Dans la suite, les chrétiens éditèrent, à leur tour, de nouveaux *Actes* où le procurateur prenait contre les Juifs la défense du Christ. Cet écrit tint une grande place dans la littérature du moyen-âge. Il est arrivé jusqu'à nous dans l'*Évangile de Nicodème*. Mais personne n'oserait soutenir aujourd'hui son authenticité. Tout le monde s'accorde à le regarder comme un roman. » (3).

(1) Charles Guignebert : *Jésus*.

(2) Alfarc, Couchoud, Bayet : *Le problème de Jésus*.

(3) Il est, de plus étonnant de constater, que, dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, qui réunit tout l'épigraphie latine, on ne trouve aucune inscription concernant Ponce Pilate, ni en Syrie, ni en Judée, ni en Syrie-Palestine (Vol. III). Les seuls procurateurs mentionnés sont : 1° Claudius Paternus Clementianus procurator Augusti provinciae Iudaeae vices agens legati, dont il est question dans les inscriptions 5.776 cf. 5.775; 2° Cn. Pompeius Longinus (?) D. XIX. — Un procurateur comme Ponce Pilate aurait-il passé inaperçu ? Son nom n'a-t-il jamais été gravé sur un monument ? Dans la Prosopographia Imperii Romani, Saec. I. — II — III, pars tertia, nous trouvons à l'article 607 : « Pontius Pilatus, procurateur de la province de Judée, sous le règne de Tibère, cité : — 1° par Philon : *Legatio ad Gaium* (page 589 seq.) 2° — Par Tacite : dans les *Annales* (XV, 44) — 3° par Josèphe : *Ant. Iud* (XVIII, 2, 2) XVIII, 6,5 — *Bell. Iud*, II, 9, 2 — *Ant. Iud* (XVIII, 4, 2) : de 26 à 36 Pontius Pilatus fut procurator Iudaeae — Josèphe

La conclusion qui, fatalement, découle de l'étude que nous venons de faire, c'est la constatation de l'absence de toute espèce de témoignage concernant l'existence historique de Jésus. La Rome païenne a connu le culte de Christus, a connu les Chrétiens, mais ignore tout de Jésus-Homme.

Devant cette aridité des textes païens, il est de notre devoir de chercher ailleurs. Les compatriotes et contemporains de Jésus n'ont-ils pas laissé quelque chose qui nous permette de planter quelques jalons dans la brume légendaire qui recouvre le Christ ? Cette recherche est d'autant plus nécessaire qu'à l'époque présumée de la vie terrestre du Christ, il existait en Palestine ou en Egypte d'admirables historiens, qui ont décrit avec les plus amples détails la vie de leurs contemporains, l'histoire des guerres d'indépendance juive.

QUE NOUS DONNENT LES HISTORIENS JUIFS ?

FLAVIUS Josèphe, né à Jérusalem vers 37-38, combattit les Romains, trahit ses compatriotes ensuite pour passer dans le camp de Titus de qui il devint le grand ami. Josèphe, nous a laissé les *Antiquités Judaïques*, admirable travail non seulement d'un soldat-historien, mais d'un historien tout court. La lecture des *Antiquités* suffit à elle seule à nous instruire sur la vie sociale, politique, religieuse d'Israël. Josèphe, qui connaît parfaitement ses compatriotes et ses contemporains, n'omet rien, même pas les petits scandales (qu'il raconte d'ailleurs très savoureusement) : nous citerons entre autres, celui qui éclata à Rome pendant les Saintes Fêtes d'Isis à la suite d'une violente passion qu'un gentilhomme, nommé Mundus, voua à la vertueuse Pauline, femme de Saturnin : la religion s'en mêla et le sang coula.

Nous insistons sur l'affaire Mundus-Pauline, d'abord parce que ce passage se trouve dans les éditions *actuelles* des *Antiquités* immédiatement après celui qui concerne Jésus ; et surtout qu'il est impossible d'admettre que Josèphe donne tant de détails sur un fait banal, ce fait se fut-il même terminé par quelques crucifixions ; qu'il donne d'amples détails même, sur la préparation d'une quelconque embuscade et soit pres-

parle de la gestion de sa procuratèle, Ant. Iud. XVII, 3, I, 2 ; XVIII, 4, 1, 2. — Bell. Iud. II, 9, 2, 4.

Peut-être qu'un jour des fouilles nous mettront en présence d'une inscription sur laquelle nous trouverons le nom de Ponce Pilate.

que muet sur la vie d'un homme qui, d'après les légendes chrétiennes, a émerveillé le monde palestinien et hiérosolymite : d'un homme qui s'est dit le Messie.

Nous donnerons le texte en question. Dans le dix-huitième livre, chapitre 33, l'auteur nous relate la fin tragique d'une émeute à Jérusalem (Ponce Pilate voulait amener de l'eau dans cette ville en détournant un cours d'eau et cela, en dépensant les trésors sacrés : le peuple refuse :

« Et ceux-ci (les soldats) firent beaucoup plus que Pilate
« ne leur avait commandé en frappant également ceux qui
« faisaient l'émeute et ceux qui ne la faisaient pas, or comme
« ils (séditieux et non séditieux, la foule) n'étaient pas armés,
« il y en eut plusieurs de morts et de traumatisés, et ainsi
« l'émeute cessa. »

Immédiatement suit :

« En ce temps-là naquit Jésus, homme sage, s'il en fut. Il était en effet l'auteur d'actes incroyables, le maître de ceux qui reçoivent avec joie la vérité ; il amena à lui de nombreux Juifs et de nombreux Grecs. C'était le Christ. Des principaux parmi les citoyens de chez nous le dénoncèrent, il fut crucifié, ayant été condamné par Pilate. Ceux qui l'avaient aimé d'abord, continuèrent. Il fut évident, en effet, que le troisième jour, il fut de nouveau vivant, ces choses et d'innombrables autres actes merveilleux sont rapportés à son sujet par les divins prophètes. Il n'a pas abandonné le peuple des Chrétiens que nous voyons encore aujourd'hui porter un nom tiré de lui. »

Et immédiatement après :

« Dans ce même temps, une terrible émeute éclata chez les Juifs et pendant les fêtes saintes d'Isis éclata à Rome un affreux scandale ; je parlerai tout d'abord du trait de hardiesse, des fêtes d'Isis et ensuite je viendrai aux événements qui ont concerné les Juifs... »

Qu'on supprime le passage concernant Jésus, qu'on raccorde le premier et le troisième paragraphe et on a une suite naturelle du récit : le premier passage relate une émeute réprimée à Jérusalem, et le troisième, une deuxième émeute juive à Rome suivie de déportations.

Déjà, au XVIII^e siècle, Otto, philologue suisse, dénonça l'in-vraisemblance de ce passage, qui n'aurait pas pu être écrit par Flavius Josèphe *juif*. Un historien de la valeur de Josèphe qui écrirait : « Il fut évident, en effet, que le troisième jour il (Jésus) fut de nouveau vivant », un homme comme Josèphe qui, malgré sa trahison en tant que soldat, était resté fidèle à son passé, à sa race, aux rêves d'Israël, n'aurait pas hésité un seul instant à devenir Chrétien lui-même après avoir reconnu la venue du Messie et sa résurrection. Josèphe Flavius resta Juif.

Ce passage, de l'avis de tous les critiques, est un passage interpolé apocryphe : Fut-il interpolé par Josèphe lui-même, comme le soutient Laqueur, pour assurer à la deuxième édition de son ouvrage des lecteurs chrétiens ? ou l'interpolation est-elle « simple forgerie chrétienne », comme le soutient M. Guignebert et la majorité des critiques ? Problème difficile et ardu. Mais on sait, et cela d'une manière affirmative, que ce passage n'était pas connu des Anciens Pères de l'Eglise. Il n'était pas dans l'édition que possédait Origène, au début du III^e siècle. Le grand théologien Alexandrien, nous dit que Josèphe ne croyait pas que Jésus fût le Christ ; or, nous trouvons dans *notre texte* : « Il fut le Christ », c'est donc qu'Origène lisait un autre ouvrage que le nôtre ; *notre Josèphe* a quelque chose de plus et qui n'existait pas à l'époque d'Origène, ce quelque chose est une interpolation. Cette interpolation est ancienne car Eusèbe, avait déjà *notre texte* (début du IV^e siècle).

Dans *nos Antiquités*, nous trouvons encore, Livre XX, 9, 1 : « Ananos le Jeune, celui que l'on dit avoir reçu la dignité de grand prêtre était un homme très hardi et audacieux ; il faisait partie de la secte des Sadducéens. Il montra de la décision au sujet des Juifs. Tel était Ananos. Croyant trouver une occasion avantageuse pour tuer Phostos Albinos, il établit une assemblée de Juges et fit conduire devant elle le frère de Jésus, qui est dit Christ et dont le nom est Jacobos, et certains autres en donnant comme chef d'accusation qu'ils avaient violé la Loi, il les fit lapider. » L'explication de M. Couchoud nous semble juste. Cet auteur écrit (1) : « Ici de nouveau se trahit

(1) P. L. Couchoud : *Le Mystère de Jésus* (Rieder Paris), page 25.

une annotation chrétienne. L'expression *Jésus*, dit le Messie (ou le Christ) est celle qui, dans l'évangile selon Matthieu introduit Jésus à la fin de sa prétendue généalogie (Ἰησοῦς ὁ λεγόμενος Χριστός, Matthieu 1, 16). On ne conçoit pas que Josèphe l'emploie ainsi, sans avoir nulle part présenté le personnage à qui s'applique ce nom étonnant. L'expression *frère de Jésus* n'est autre que le titre consacré de *frère du Maître*, sous lequel, depuis Paul (Gal., 1, 19 — Cor., IX, 5), ce Jacob était connu des Chrétiens. L'annotateur a voulu préciser, pour les lecteurs chrétiens, l'identité du condamné de Hānan (Ananos) en leur rappelant l'appellation sous laquelle il leur était familier. »

La conclusion de notre étude de Josèphe est encore la même que celle que nous avons eue, pour les auteurs chrétiens : l'auteur des *Antiquités Judaïques* n'a rien dit de Jésus.

« Sans doute, écrit M. Alfarcic (1), il (Josèphe) n'a pas tout dit et ne pouvait tout dire. On a noté qu'il ne fait aucune mention d'un personnage tel qu'Hillel (*et même de Gamaliel et de Johannan ben Zakay*). On peut aller plus loin, et constater qu'il laisse délibérément dans l'ombre tout ce qui se rapporte aux écoles rabbiniques. Mais c'est tout simplement parce qu'il n'écrit point pour des Juifs, qui, seuls, se fussent intéressés à des détails de ce genre. C'est aux lecteurs gréco-romains qu'il s'adresse. Aussi relève-t-il avec insistance tout ce qui concerne les rapports du judaïsme avec l'hellénisme et avec le pouvoir impérial. Il parle, à plusieurs reprises, de divers agitateurs qui eurent maille à partir avec les représentants des Césars (Antiq. jud., XVIII, I, 1 — Judas le Galiléen, XX, 5, 1 — Theudas, XX, 8, 6 — l'Égyptien). Il insiste particulièrement sur ceux qui eurent des démêlés avec Pilate (Antiq. jud. XVIII, 3, 1 et 2 — Judéens — et 4, 1 — Samaritains). Pourquoi ne parle-t-il point, en l'occurrence, de Jésus ? L'occasion eût été tout à fait naturelle. La tradition chrétienne lui eût permis de présenter le procurateur sous un jour plus favorable et de le montrer en accord foncier avec le sanhédrin. En ne la mettant pas à profit, il fait voir qu'il ne la connaît pas.

« On objecte qu'il ne dit rien non plus du christianisme et que, pourtant, il n'a pu l'ignorer. Mais ce dernier point est des

(1) Alfarcic, Couchoud, Bayet : *Le problème de Jésus* (page 19).

plus contestables. Les documents que nous avons sur l'Eglise palestinienne sont tardifs et légendaires. Si Josèphe ne la mentionne pas c'est apparemment, qu'elle ne s'est pas imposée à son attention et que, dans la mesure où elle a paru sur son chemin, elle s'est confondue pour lui avec le groupe des Pharisiens ou celui des Esséniens. »

Sommes-nous plus heureux avec, *Juste de Tibériade*, cet autre soldat historien, né en Galilée, pays présumé de Jésus-Christ et rival de Flavius Josèphe ? Pour combattre ce dernier, Juste de Tibériade écrivit lui aussi une histoire de *la Guerre des Juifs* et une *Chronique*, qui allait de Moïse à Agrippa II. Les œuvres de Juste ne sont pas arrivées jusqu'à nous, mais elles existaient au ix^e siècle puisque Photius les a lues. Ce dernier note que Juste de Tibériade ne fait aucune allusion à Jésus (I). Ce nouveau silence est étonnant, surtout venant d'un historien né en Galilée même, à l'époque présumée de la mort du Christ ; « il a vécu dans le pays, parmi les hommes que, volontiers, nous imaginons tout émus encore de la prédication évangélique, des hommes qu'il a animés et commandés pendant leur révolte contre Rome. » (2) ; ce silence est d'autant plus lourd que le Général Juste de Tibériade ne devait pas aimer beaucoup le Général traître Flavius Josèphe. La haine que le patriote Juste devait porter à Josèphe, l'aurait poussé à une critique plus serrée des œuvres de Flavius. Les deux rivaux sont d'accord sur la question qui nous intéresse : *ils n'ont pas connu Jésus*. Peut-être, nous dira-t-on qu'un intérêt supérieur, un intérêt social par exemple, aurait obligé les deux historiens rivaux à ne point faire allusion *au Messie* ? nous avouons ne pas comprendre ce raisonnement surtout pour Juste de Tibériade.

Pour qu'une révolution puisse atteindre son but il faut, à côté des gens raisonnables (à qui fatalement le pouvoir revient en dernier lieu), les mystiques et toute une cohorte d'individus, qui, aujourd'hui, trouveraient leur place dans un asile (la révolution française nous donne le plus bel exemple de ce que nous appellerons, les *fous libres*) (3). Ces fous libres,

(1) *Biblioth.*, 33 (Migne : P. G. CII, 65).

(2) Charles Guignebert : *Jésus* — page 19.

(3) Nous conseillons entre autre l'excellente étude de notre confrère le Docteur Yves Dhotel ; « *Joseph le Bon* ou Arras sous la terreur ».

pantins du *froid révolutionnaire*, sont nécessaires dans un mouvement social quelconque surtout un mouvement d'indépendance (comme celui que vécurent Josèphe Flavius et Juste) : ce sont eux qui déchaîneront la mystique collective.

Le peuple juif des temps palestiniens n'a connu comme chef suprême que *Elohim, maître des Armées* et ses envoyés. Ses généraux, qu'ils fussent juges ou rois, gagnèrent telle ou telle bataille, parce que *Elohim avait fortifié leurs bras*.

Un peuple qui vit par son Dieu et dans son Dieu, attend son salut de son Dieu ou de celui qui vient en son nom. Nous ne comprenons pas alors, pourquoi Juste ne parle pas de la *venue du Messie* ? Peut-être que l'échec du mouvement révolutionnaire l'a fait douter des pouvoirs messianiques de Jésus. Même cela serait-il, Juste n'eût pas manqué de relater l'espoir de la *venue du Messie*, espoir vite déçu.

Philon (celui de qui on a pu dire: on ne sait pas si c'est Philon qui platonise ou Platon qui philonise) lui aussi, ne nous donne rien sur Jésus. Sans doute, a-t-on dit, planant dans les hautes sphères de la philosophie, il n'a pas pu s'intéresser au mouvement de Jésus qu'il qualifiait peut être de fanatique. De plus, Philon vivant à Alexandrie était loin du champ d'action de Jésus. Cela est possible, quoique étonnant pour Philon, qui s'intéressait à tous les mouvements sociaux, religieux ou autres survenant en Palestine.

Il nous reste le *Talmud* (enseignement) ou plus exactement les Talmuds (celui de Jérusalem, *Talmud Yerouschalmi* et celui de Babylone, *Talmud babil*).

Composés de la *Mischna* et de la *Guémara*, les Talmuds forment l'ensemble des commentaires de l'Ancien Testament, celui-ci étant un livre *tabou*, et ne pouvant, sous peine de transgresser aux commandements de Yéhova, être rectifié. C'est autour de leurs Talmuds que les Juifs se groupèrent après la destruction de Jérusalem ; les Talmuds furent pour le *Peuple Elu*, la seule raison de vivre ; ils furent leur *Tikva*, leur espoir. Les Talmuds furent, pour Israël, la perche tendue à celui qui se noie.

Dans le *Talmud Yerouschalmi* (*Avoda zara*, 40 d. in fine) nous lisons : « Il arriva que Eléazar-ben-Dama fut mordu par un serpent, et Jacob... venu pour le guérir, lui dit : « Je vais le faire au nom de Jésus fils de Pandéra Rabbi Yischmaël dit : « Tu n'as pas le droit de le faire ô ben Dama ». Ben Dama répondit : « Je peux te prouver qu'il me guérira ». Mais il mourut avant d'avoir fait cette preuve. »

Dans le *Talmud babli* (Schabbath 104 b.) nous retrouvons un texte un peu obscur que nous avons pu ordonner grâce à la bienveillance du très érudit professeur Isidore Lévy, professeur au Collège de France et Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes (1) ;

« Un certain rabbi Eliézer dit que le fils de Sateda amena la sorcellerie d'Egypte au moyen de tatouages gravés dans sa chair.

« Les sages répondirent :

« C'était un simple d'esprit ; on ne peut rien tirer d'un cas de folie.

« — Fils de Sateda !

« — Il était fils de Pandéra.

« A cela le rabbi Hasda (docteur talmudiste du début du quatrième siècle), répondit :

« — Sateda était le mari ; Pandéra était l'amant.

« — Le mari s'appelait Juda fils de Pappos.

« — Sa mère s'appelait Sateda.

« — Pas du tout ; sa mère s'appelait Myriam, la coiffeuse de femmes. A Pumbedita (Ville de Babylone où il y avait une école talmudique) on expliquait ainsi : « elle s'appelait Myriam Satedah parce qu'elle fut satat-da (infidèle) à son mari. »

Que devons-nous penser de ces textes talmudiques ? Ils sont trop lointains de l'époque présumée de la vie de Jésus pour qu'ils puissent être pris en considération par l'historien.

(1) Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de tous nos remerciements.

Nous pensons surtout qu'il faut voir, dans ces textes, un esprit partial des docteurs de la Torah pour la nouvelle religion triomphante. Cette légende talmudique sur l'adultère de Marie est définitivement constituée avec l'achèvement du *Talmud babli*, c'est à dire au sixième siècle. Mais la légende juive était déjà connue dès le deuxième siècle, Celse la connaissait : « Elle s'explique par la nécessité de donner une interprétation de polémique à l'affirmation de la naissance virginale du Christ et ne représente certainement aucune tradition autonome » (1).

Monsieur Alfarcic écrit, à propos de Ben Pandéra, (qu'il lit *Ben Panthéra*) (2) : « Mais Panthéra n'est sans doute qu'une parodie due à quelque rabbin, du grec *parthenos* « vierge », appliqué par l'Evangile à la mère du Christ. Nous n'avons là qu'un mauvais et méchant jeu de mot ». Nous ne pensons pas comme M. Alfarcic : nous ne voyons pas la similitude de consonance entre le vocable *parthenos* et celui de *Panthéra* ; et, de plus, dans le Talmud nous avons le mot פנדרה et non פנתרה ou פנטרה.

Nous trouvons encore dans le Talmud que Jésus fut condamné, à juste titre, pour avoir pratiqué la magie, et le jugement que le Sanhedrin rendit fut dans les règles de l'équité. Ces passages s'expliquent encore par le désir des Docteurs de diminuer la valeur de la légende évangélique, et de montrer la haute idée qu'ils avaient de la justice.

Comme les auteurs païens, les auteurs Juifs ne nous disent rien ou plutôt ne nous donnent rien qui puisse être utilisé comme document historique : « Ils ne lui ont jamais donné son nom hébreu *Yehoshoua* comme ils auraient fait pour un des leurs. Ils l'appellent toujours de son nom grec *Yeshou* (Ἰησοῦς). C'est l'indice qu'ils ne l'ont connu que par les livres chrétiens, rédigés en grec » (3)

Avant d'arriver aux auteurs chrétiens, nous parlerons du *Coran*. En effet, au sourate IV nous lisons :

155. — Ils (les mécréants) n'ont point cru à Jésus ; ils ont inventé contre Marie un mensonge atroce.

(1) Charles Guignebert : *Jésus* (page 23).

(2) Alfarcic, Couchoud, Bayet : *Le problème de Jésus* (page 24).

(3) P. L. Couchoud : *Le mystère de Jésus* (page 34).

156. — Ils disent : Nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'envoyé de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié ; un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place, et ceux qui disputaient là-dessus ont été eux-mêmes dans le doute. Ils ne le savaient pas de science certaine, ils ne faisaient que suivre une opinion. Ils ne l'ont point tué réellement, Dieu l'a élevé à lui et Dieu est puissant et sage ».

La valeur historique que nous accordons à ces deux versets du Coran est égale sinon inférieure à celle accordée à la légende talmudique .Le Coran fut écrit au VII^e siècle, sur l'ordre d'Abou-Bekr (ce *Kitab* fut confié à Hafsa, fille d'Omar) ; il fut révisé plus tard (en 30 de l'hidjra) afin de supprimer les divergences qui existaient dans les copies infidèles du texte détenu par Hafsa. Témoignage lointain de la vie de Jésus, ce quatrième chapitre n'a aucune utilité historique ; il nous montre seulement que la légende de l'adultère de Marie était répandue aussi en Arabie.

D'ailleurs, nous croyons qu'il faut voir, dans ces deux versets du sourate IV, un sens symbolique, plutôt qu'un désir de rapporter un fait historique.

Pris sur le terrain de la révélation, ces versets sont en contradiction avec les Evangiles eux-mêmes (qui eux n'ont pas été écrits par les mécréants « qui ne croient ni en Dieu, ni en ses apôtres) : Marie reconnaît son Fils en croix, les saintes femme, les disciples le reconnaissent aussi.

LES AUTEURS CHRETIENS

Le *Canon Chrétien*, fixé par le Concile de Trente en 1545-1563, et par le Synode de Jérusalem en 1672, comprend les *Quatre Evangiles* et les *Actes des Apôtres*.

L'homme avide de s'instruire s'est souvent demandé : Jésus était-il vraiment Dieu ?

Nous avons vu que les auteurs Juifs voyaient en lui un magicien. Les Chrétiens affirmaient, et affirment, qu'il était le Fils de Dieu, le Christ.

Quelle était sa nature ? certains l'appelaient Fils adoptif de Dieu, d'autres, son Fils par excellence.

Marcion veut éloigner la jeune religion de celle des Hébreux ; il veut la séparation complète du christianisme et du judaïsme : Marcion ne veut pas de Yéhovah, il veut de nouveaux livres pour les chrétiens.

Un moment victorieuses, les idées marcionites sont battues : l'Eglise de Rome n'accepte pas Marcion. « Elle garde la vieille Bible et le vieux Dieu, mais Marcion lui avait laissé l'idée d'ajouter à la Bible un Nouveau Testament » (1).

Le Christ était le Verbe de Dieu le Père : était-il égal ou inférieur à celui-ci ? Jésus était-il égal ou inférieur au Dieu d'Israël, à Yéhovah ? Certains arrivent à ne plus les distinguer, cependant qu'Arius s'insurge contre la *consubstantialité* et l'*unité* ; il nie même la divinité de Jésus, tout en le considérant comme un être *parfait*. La confusion règne... Finalement en 325, le Concile de Nicée condamne l'arianisme, et la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

On cherche plus tard quel rôle avait joué Jésus dans le christianisme, et même si vraiment il avait joué un rôle ?

VOLTAIRE nie l'historicité des Evangiles, parce qu'ils sont trop divergents et Flavius Josèphe, contemporain de Jésus, ne mentionne pas le Massacre des Innocents, et les résurrections qui ont accompagné celle de Jésus.

La thèse de Voltaire est parfaitement soutenable, mais elle est insuffisante pour rejeter l'historicité des Evangiles.

RENAN répudie son éducation toute catholique. Pour lui, on peut accorder créance aux discours du Christ relatés par Matthieu ; il trouve Marc plus précis, plus ferme, mais fabuleux ; considère l'évangile de Luc comme document de seconde main ; l'évangile johannique, sont les impressions d'un témoin oculaire, mais souvenirs d'un vieillard qui déforme les paroles de Jésus. Pour lui, Jésus sort d'une famille médiocre, il a des frères et des sœurs. De par son instruction *midras-chique*, il tend vers le mysticisme. Sous l'influence de Jean le

(1) Alfarié, Couchoud, Bayet : *Le problème de Jésus* (page 96).

Baptiste, il prend un idéal révolutionnaire ; la mégalomanie ne tarde pas à s'emparer de lui ; il devient provocant et s'écarte de la raison ; il va au devant du danger se laisse condamner : sa vie divine commence.

Plus tard Renan devient plus sceptique à l'égard de la valeur historique des Evangiles et sa dernière conclusion est la suivante : *Jésus a existé, il fut crucifié, en dehors de cela il ne sait rien ; que fut sa famille ? ses idées ? sa morale ?...*

Que vaut Renan ? ce que valent sa plume, sa subtilité, sa merveilleuse connaissance de la langue française. Son œuvre est un pur chef d'œuvre littéraire qui n'aura jamais son égal (1). Renan écrivain, est irréprochable ; lire et relire ses pages est un véritable régal, mais il n'en est pas de même du sulpicien Renan. Tout en lui accordant une érudition plus grande que celle de Voltaire, nous lui faisons le même reproche qu'à l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*, mais en sens inverse : documentation insuffisante pour accepter, même une faible partie de l'historicité des Evangiles.

A la forme poétique, littéraire de Renan succéda la méthode critique, la méthode d'analyse qui seule pouvait être scientifique.

L'abbé Alfred Loisy, commença par combattre Renan ; mais, comme nous le disait M. Alfarcic, dans sa dernière conférence faite à la Sorbonne, il arriva à dépasser la thèse même, de Renan.

Pour M. A. Loisy, les Evangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, (les synoptiques) possèdent seuls, quelques éléments d'histoire. Il n'en est pas de même de celui de Jean (est-ce Jean, l'apôtre-disciple, ou Jean, l'Ancien, le disciple ?) qui est plutôt l'œuvre d'un théologien que d'un historien.

La vie de Jésus, d'après M. Loisy, serait la suivante : Au printemps de l'an 28, Jésus commença à prêcher ; le but de son voyage était Jérusalem. Il vagabonda pendant moins d'un an, quelques mois, quelques semaines peut-être. Arrivé à Jérusalem, il est arrêté et crucifié.

(1) M. François Mauriac a tenté lui aussi une *Vie de Jésus* (chez Flammarion) l'a-t-il réussie ? nous ne le pensons pas.

« Loisy n'a rien de révolutionnaire, il n'avance rien de nouveau ; comme Renan il a été influencé par la critique allemande protestante » (1).

Nous disions que Loisy, après avoir considéré le 4^e évangile comme étant symbolique, trouve à peine quelques éléments d'histoire dans les synoptiques. De l'aride étude des Évangiles, il tire la conclusion suivante :

« Rien dans les récits évangéliques n'a consistance de fait, si ce n'est le crucifiement de Jésus, par sentence de Ponce Pilate, pour cause d'agitation messianique » (2). Si Loisy accepte comme historique la crucifixion, il refuse par contre, le récit de la passion, qui n'est que le résultat de l'influence mythique et biblique (psaume XXII) (3).

Pour M. Loisy donc, Ponce Pilate, en attachant Jésus à la croix, l'a attaché aussi à l'histoire : une corde, un clou font de Jésus un personnage historique. Que devons-nous penser de la persistance de ce grand érudit, de ce grand christologue ? Nous ne le comprenons pas, et cela d'autant moins que M. Loisy lui-même dit que la Passion n'est qu'une édition du psaume XXII.

Admettant les vues de M. Loisy, n'est-il pas logique de raisonner ainsi : pour rendre une légende, un mythe *historiques*, il faut que ce mythe, que cette légende tournent autour

(1) Cette phrase est de M. Alfarié (conférence faite à la Sorbonne le 11 avril 1938) nous la faisons nôtre.

(2) A. Loisy : *La passion de Marduk* (page 297).

(3) Nous profitons de cette note, pour exposer toute l'influence biblique sur l'origine du Christ et du christianisme. Le lecteur, qui aura la patience de lire les chapitres que nous citons, en entier, se rendra compte par lui-même que les passages invoqués par les auteurs chrétiens comme preuve du caractère messianique de Jésus (personnage attendu par le patriotisme farouche mais mystique d'Israël vaincu dans les heures graves de la domination romaine) ne concernent que le « peuple élu » lui-même ou ses rois.

Il est possible de pendre un auteur en isolant une phrase de son texte et plus facilement encore si on se permet de donner de mauvaises traductions. Devons-nous citer un exemple ? Lorsque nous étudions l'hébreu, notre Maître nous avait traduit le mot *חַלְמָה* par jeune femme, et le mot *בְּתוּלָה* par vierge. Les Septante (283-282), par une erreur grossière, ont traduit le mot *חַלְמָה* par *παρθένος* et c'est cette erreur qui a été prise plus tard par les créateurs du mythe du Christ (« Voici : la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel ») d'où le mythe de l'Immaculée Conception (d'ailleurs

d'un personnage *bien établi* dans l'histoire ; c'est une loi, connue même des enfants (1). Les évangélistes ont fait ce que n'importe qui aurait fait : ils ont pris Pontius *Pilatus* pour axe de leur mythe.

M. CH. GUIGNEBERT (formé comme M. Loisy dans le catholicisme) a soutenu des doctrines un peu plus radicales que celles de l'auteur que nous venons d'étudier. Dans son introduction (2), étude objective devant la critique historique, il est tout près de Loisy ; les témoignages juifs et païens ne nous donnent rien sur l'existence de Jésus. Il ne reste que les écrits chrétiens. Matthieu et Luc se sont inspirés de Marc qui, à son tour utilise un texte plus ancien. Désert de notre information ; la vie de Jésus nous échappe *et la seule manière d'arriver à lui, c'est la critique de vraisemblance par l'étude du milieu où Jésus a vécu.*

(1) Que de jolis mensonges autour de papa, de maman, du frère ou de la sœur, etc... mensonges qui peuvent occasionner des tragédies lorsqu'on ne connaît pas le caractère mythomane de l'enfant et qu'on vit encore sur ce vieil adage : la vérité sort de la bouche des enfants.

(2) Ch. Guignebert : *Jésus* (la Renaissance du Livre).

Suite de la note (3) de la page 40.

déjà vieux). Voici les passages de l'*Ancien Testament* qui créèrent le rêve d'Israël dans le cerveau de quelques exaltés qui se croyaient très versés dans les Ecritures Saintes :

Origine davidique du Messie : Puis un rameau sortira de la souche de Yicha, et une fleur s'élèvera de cette souche (Esaïe XI, 1).

Naissance virginale du Messie : Voici que la Vierge (?) concevra et qu'elle enfantera un fils... (Esaïe VII, 14).

Le Messie naît à Bethléem : Et toi, Bethléem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi Celui qui dominera sur Israël (Michée V, 2).

Naissance dans une étable : (nous donnons le verset quoique nous sachions pertinemment la mauvaise traduction faite par les Septante) :

(Fais le connaître entre deux animaux) Habakuk 3, 2 (La véritable traduction étant : Accomplis ton œuvre dans le cours des années, ô Eternel).

L'étoile annonçant la naissance du Messie : une étoile naîtra de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël (Nombres XXIV, 17).

Les rois Mages : Une inondation de chameaux te couvrira, des dromadaires de Madian et d'Epha ; tous viendront de Saba portant de l'or et de l'encens et annonçant les louanges de Dieu (Esaïe LX, 6) — Des nations marcheront à ta lumière et des rois dans la splendeur née de toi (Esaïe LX, 3).

Massacre des Innocents : Dans les hauteurs (Rama), on entend une voix de lamentation, de deuil et de pleurs : Rachel pleurant ses fils et ne voulant se consoler, car ils ne sont plus (Jérémie XXXI, 15).

Son nom ? *Secours-Yahvé*, en d'autres termes, ce n'est pas son vrai nom (1). — Nazaréen ? vient de *Nazir* (consacré à Dieu) et c'est par contre sens qu'on le fait naître à Nazareth. Matthieu le fait venir de Bethléem, afin que s'accomplisse la prophétie de Michée (V. 2). Si c'est à 30 ans (Luc III, 23) que Jésus commence à prêcher, c'est que cet âge est considéré comme l'âge de raison (et c'est encore par rappel des Ecritures: Joseph était âgé de trente ans lorsqu'il se présenta devant Pharaon (Genèse XLI, 46); David était âgé de trente ans lorsqu'il devint roi (II Samuel V, 4) (2). Son temps de prédication ? Guignebert n'en sait rien. Aucune précision sur sa formation physique (3), intellectuelle et morale.

Jean Baptiste ? le récit du baptême, c'est pour régler la question du rapport des deux prophètes. Rien ne prouve que Jésus ait connu le Baptiste: c'est peut être *vraisemblable*.

L'épisode de la tentation est mythique. Les miracles ? les évangiles ne s'accordent ni sur ce qui les caractérise, ni sur leur nombre. Son entrée à Jérusalem ? c'est Zacharie (IX, 9), et le psaume (CXVIII, 26).

Sa doctrine ? Brèves sentences, petits discours, boutades. D'ailleurs, les discours paraissent être l'œuvre d'auteurs peu scrupuleux (les évangélistes) et des premières communautés. Sa morale ? Aucune originalité: c'est la morale biblique, rabbinique, celle de sa nation.

Jésus ne s'est pas proclamé fils de Dieu, il n'a reçu ce titre qu'après sa mort. *C'est un rejeton de prophète*.

(1) Voir supra p. 36.

(2) Les dieux des religions de salut ont trente ans aussi.

(3) Nous le rappellerons en parlant du Saint-Suaire de Turin.

Suite de la note (3) de la page 40.

Fuite en Egypte : Et j'appelai mon fils hors d'Egypte (Osée XI, 1) ; n'ayant même que ce simple verset on devine par ce, hors d'Egypte, qu'il s'agit du *peuple élu* ;

La sainte famille s'établit à Nazareth (ville mentionnée pour la première fois par Saint-Jérôme, au IV^e siècle, mais par une mauvaise traduction : le mot nazir (consacré à Dieu) donna *ναζωραῖος*, nazoréen... Nazareth fut créé. Origène lui-même écrivait : « Le Seigneur est appelé Nazoréen parce qu'il est toujours consacré à Dieu » ; erit enim nazaraeus Dei ab infantia sua (Juges XIII, 5).

Sa mort ? « inventions hagiographiques » et nécessité, d'autre part, d'accomplir les Ecritures.

Telles sont les vues de M. Guignebert : partant de rien de solide, il veut arriver à quelque chose par la *vraisemblance*. Méthode logique lorsqu'on avance sur un terrain peu ou pas sûr, mais méthode qui trahit, et qui ne pourra jamais donner un résultat positif.

M. P. ALFARIC, comme l'abbé Loisy, était entré en religion et, très versé dans les Ecritures, s'était demandé si Jésus avait existé. Il était habitué à dire qu'il n'y avait rien de plus vrai que les évangiles. Il lui semblait impossible, vu l'immensité du monde chrétien, que tout ne fût que mythe (1). Peu à peu il changea d'avis (2). Progressivement ses études le conduisirent à admettre la *possibilité* du mythe et plus tard, que le mythe *permettait* de comprendre le christianisme. Homme probe et honnête, conscience rigide, scientifique avant tout, n'ayant aucune fausse honte, M. Alfaric estima qu'il était *de son devoir* d'abandonner la religion : c'est ce qu'il fit.

(1) « Jésus a-t-il existé ? Le fait paraît tellement évident ! Cent générations de croyants sont là pour l'attester ! Si l'on en doute, de quoi sera-t-on sûr... Quand j'ai entendu parler pour la première fois de gens qui soutenaient que Jésus n'a peut-être vécu que dans l'imagination des croyants, je n'ai vu là qu'une de ces extravagances auxquelles l'abus de la critique peut quelquefois conduire. L'idée me semblait folle. Quand je l'ai étudiée de plus près, je ne l'ai plus trouvée tellement absurde. J'ai dû convenir qu'elle offrait quelque apparence de vérité. J'en suis bientôt venu à reconnaître qu'elle pouvait se défendre. Puis il m'a semblé qu'elle présentait bien plus de garanties que la thèse contraire ». Alfaric dans « *Le problème de Jésus* » (P. Alfaric, Couchoud, Bayet).

(2) « C'est *bien malgré moi* que je suis arrivé à ces conclusions » disait-il au cours de sa conférence faite à la Sorbonne le 11 avril 1938.

Suite de la note (3) de la page 40.

Jean-Baptiste : Telle est la voix de celui qui parle dans le désert : préparez la voie du Seigneur, aplanissez dans les lieux arides une route pour notre Seigneur (Esaïe XL, 3). — Voici que j'envoie mon messager et il préparera le chemin (devant moi) et aussitôt viendra à son temple, le Dominator que vous cherchez (Malachie III, 1).

Jésus parle en paraboles : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je parlerai des propositions depuis la création (Psaume LXXVIII, 2).

Jésus guérit des infirmes : Alors les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds entendront. Alors le boiteux sautera comme un cerf et la langue du muet sera déliée (Esaïe XXXV, 5, 6). — Je délivrerai les boiteux et je recueillerai ceux qui ont été chassés (Sophonie III, 19).

Jésus chasse les marchands du temple : Et il n'y aura plus d'acheteurs (de *cananéens* vient le verbe *liknoth*, acheter) dans la maison de l'Eternel des Armées (Zacharie XIV, 21).

Pour M. Alfarc, le christianisme n'est pas la seule religion dans laquelle on trouve un homme-dieu. Bien avant le *mythe* du Christ, il y a eu celui d'Osiris, celui d'Attis, celui de Mithra (1). C'est parce que le mythe de Jésus possède encore d'innombrables adorateurs, et que les fidèles d'Osiris, de Mithra, d'Attis ont perdu les leurs, que seul Jésus a été considéré comme le vrai dieu et les autres, ses similaires, des mythes (2). « L'idée d'un Jésus purement mythique heurte trop violemment la tradition reçue, elle contrarie trop d'habitudes, trop de sentiments, trop d'intérêts aussi, pour rencontrer un accueil uniforme ».

M. Alfarc constate lui aussi la carence des témoignages païens sur Jésus ; s'étonne, à juste raison, de ne voir rien de mentionné, en plus des auteurs que nous avons déjà traités, chez Sénèque le Philosophe, qui connaissait parfaitement la Palestine, et tous ses mouvements intellectuels. Même silence dans les textes juifs ; pourtant, s'étonne-t-il, Philon vivait à l'époque présumée du Christ, il professait des doctrines semblables à celles dite du Christ (l'influence de Philon sur la littérature chrétienne est énorme) et pourtant il ne parle pas du Christ.

(1) Nous développerons le parallélisme de ces cultes en parlant de M. Couchoud.

(2) Il est difficile à l'homme de brûler ce qu'il a adoré : déprécier son dieu, croit-il, c'est se déprécier soi-même, et l'orgueil de l'homme accepte difficilement un acte pareil ; en général, comme nous le disions dans notre avant propos, on préfère ne pas discuter *par principe*. Aussi les Alfarc sont rares. Nous développerons plus loin le pourquoi du triomphe du christianisme.

Suite de la note (3) de la page 40.

Jésus entre à Jérusalem monté sur un ânon : Voici que ton roi juste et sauveur viendra à toi, humble et montant un âne, le petit d'une ânesse (Zacharie IX, 9).

Entrée triomphale à Jérusalem : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (psaume CXVIII, 26).

Trahison de Juda l'Iscaïot : Et en effet l'homme à qui j'avais accordé ma paix, en qui j'avais confiance, qui mangeait mon pain, lève le talon contre moi (psaume XLI, 10).

Le prix de la trahison de Juda : Et ils comptèrent pour mon marché trente sicles d'argent. Le Seigneur me dit : Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé ! Et je pris les trente sicles d'argent, et je les jetai dans la maison du Seigneur (Zacharie XI, 12-13).

Défaillance à Gethsémani : Pourquoi t'abats-tu, mon âme, et gémis-tu au dedans de moi ? (Psaume XLII, 6).

Que vaut le témoignage des évangiles ? nous ne connaissons Jésus que par eux ; or, les narrateurs ont vécu longtemps après les faits qu'ils rapportent (II^e siècle) et loin du théâtre ; ils se contredisent, sont pleins de mythologie : le *Rédempteur* est un fantôme abstrait, une idée qui marche.

Dans l'Apocalypse, Jésus réside au ciel, c'est un agneau immolé comme le taureau de Mithra ; sa mère est une figure astrale, c'est la Vierge céleste qui a le soleil pour habit, la lune pour escabeau, et sur sa tête douze étoiles pour couronne (Apoc. XII)... A un moment donné, Jésus descend sur un cheval blanc, enveloppé d'un manteau rouge, pour lutter contre le Dragon. Puis des épousailles mystiques : sa mère est en même temps son épouse... comme Cybèle pour Attis. Nous sommes hors de l'histoire.

« A mesure que le terrain évangélique se dérobe, les défenseurs de la tradition se rabattent sur le recueil des *« Épîtres de Paul »*, écrit M Alfarcic. Tous les christologues sont d'accord pour dire que toutes les épîtres attribuées à Paul ne sont pas de lui, et que beaucoup ont été écrites bien longtemps après sa mort. Et c'est dans ces derniers textes, *ajou-*

Suite de la note (3) de la page 40.

Un jeune homme le suivait n'ayant sur son corps qu'un drap. On se saisit de lui ; mais il lâcha son vêtement et se sauva tout nu (Marc XIV, 50-52) : Et le cavalier ne sauvera pas sa vie : le plus courageux des guerriers s'enfuira nu dans ce jour-là, dit le Seigneur (Amos II, 16).

Fuite des disciples : Epée lève-toi sur mon pasteur... frappe le pasteur et que les brebis se dispersent (Zacharie XIII, 7).

La Fin : Il a été maltraité et opprimé : Et il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau qu'on amène à la boucherie (Esaïe LIII, 7). — Méprisé et abandonné des hommes (Esaïe LIII, 3). — J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; Je n'ai pas dérobé mon visage aux ignominies et aux crachats (Esaïe L, 6). — Qui me condamnera ? Voici ils tomberont tous en lambeaux comme un vêtement (Esaïe L, 9). — Cependant ce sont nos souffrances qu'il a portées. Mais il était blessé pour nos péchés. Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris (Esaïe LIII). — Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantas pas (Esaïe LIV, 1). — D'où viennent ces blessures que tu as aux mains ?... c'est dans la maison de ceux qui m'aimaient que je les ai reçues (Zacharie XIII, 6). Ils ont percé mes mains et mes pieds (Psaume XXIII, 17). — Il a été mis au nombre des malfaiteurs (Esaïe LIII, 12). — Ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique (Psaume XXII, 19). — Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils ouvrent la bouche, secouent la tête : Recommande-toi à l'Eternel ! (Psaume XXII, 8-9). — Ma force se dessèche comme l'argile, et ma langue s'attache à mon palais (Psaume XXII, 16). — Et pour apaiser ma soif ils m'abreuvent de vinaigre... Ils mettent du fiel dans ma nourriture (Psaume LIXI, 22). — Mon Dieu ! Mon Dieu ! pour-

tés après coup par l'Eglise (1) qu'on cherche les indices de l'existence réelle de Jésus :

— Le Christ « né d'une femme née sous la Loi » (Galates IV, 4);

— Le Christ « né de la postérité de David selon la chair » (Romains I, 3);

— Jésus-Christ fit une belle confession devant Ponce Pilate (Timothée VI, 13);

— Jacques, le frère du Seigneur (Gal. I, 19).

« Rien de pareil ne se lisait dans l'édition utilisée par Marcion... ces remarques ont dû être écrites après l'année 144. » (2)

Dans le texte de Marcion on a la forme mythique de Christ:

Jésus-Christ « existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au

(1) « Et non retranchés par Marcion d'une collection plus ancienne » Alfarc.

(2) Alfarc : *Problème de Jésus*.

Suite de la note (3) de la page 40.

quoi m'as-tu abandonné ? (*Psaume XXII*, 2). — Et toute l'assemblée d'Israël l'immolera entre les deux soirs... Et vous ne briserez aucun os. (*Exode XII* 6, 46).

En ce jour-là, dit le Seigneur, l'Eternel, je ferai coucher le soleil à midi, et j'obscurcirai la terre en plein jour. (*Amos VIII*, 9.) Son tombeau avec le riche, [Joseph d'Arimathie]. (*Esaïe LIII*, 9.)

La Résurrection: Il nous rendra la vie dans deux jours. Le troisième jour il nous [résurrection générale] relèvera. (*Osée VI*, 2.)

Telle fût la participation des Ecritures (elles-mêmes, synthèse des croyances religieuses des peuples qui s'étendaient depuis l'Indus, jusqu'au Tigre et l'Euphrate et en Asie Mineure; devons-nous citer par exemple l'influence du Code, révélé à Hammourabi par le dieu Schamasch, sur le fameux décalogue dît de Moïse ? On pourrait citer encore des centaines de versets de la Bible se trouvant dans les évangiles. Dans les pages qui suivront nous exposeront l'influence des cultes dits païens (comme si les autres ne l'étaient pas !) sur la formation de l'image du Christ.

nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Philippiens II, 6-11).

Ici « l'humanité du Christ n'intervient que comme une apparence factice, un fantôme, dont cet Etre, divin par nature, a bien voulu se revêtir un jour pour obéir à son Père, tandis que tel de ses congénères, dans un sentiment d'ambition révoltée, avait rêvé plutôt de s'égaliser au Très Haut. Pour admettre qu'il s'agit bien là d'un personnage réel, qui s'est montré en chair et en os, il faudrait des faits précis et concluants. L'auteur n'en donne aucun. Il parle de la vie humaine du Christ comme d'un abaissement volontaire, sans dire où et quand elle a commencé, ni comment elle s'est déroulée. Il présente sa mort sur la croix comme un témoignage de sa soumission à la volonté de Dieu et comme prélude providentiel de son exaltation finale, sans fournir le moindre détail sur les circonstances du drame, qui, pourtant, joue un rôle essentiel dans ce système » (1).

Dans la première Epître aux Corinthiens (XI, 23, 24), Paul dit encore: « Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné, que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et après avoir rendu grâces, le rompit et dit: Ceci est mon corps, qui est rompu par vous; faites ceci en mémoire de moi ». Nous sommes hors de l'histoire: Paul détient cette information du Seigneur lui-même, c'est donc une révélation. D'ailleurs, les passages qui exposent le mystère du Christ souffrant et mourant pour le salut des hommes sont considérés, aujourd'hui, (même par M. Loisy, qui est contre les *mythologues*) comme apocryphes et l'œuvre d'un gnostique, postérieur à Paul.

Reste l'*Epître aux Hébreux*: ici, le célèbre psaume XXII est bien utilisé, psaume où il est question d'un juste idéal que des hommes pervers persécutent, qui appelle Yéhovah dans sa détresse et a été sauvé par lui.

Dans cette Epître, le Christ n'a ni père, ni mère, ni généalogie, ni commencement de jours, ni fin de vie (mais est rendu

(1) Alfarcic : *Problème de Jésus* (page 45, seq).

semblable au Fils de Dieu) (Heb. VII, 3)... comme le sacrificateur Melchisédeck du psaume CX. « Il résulte de cette constatation, que ce fils de Dieu, quand il s'est manifesté parmi les hommes, n'a eu ni père, ni mère, ni ancêtres, ni naissance, ni mort véritable. N'est-ce pas convenir qu'il n'a eu de l'humanité que l'apparence ? » (1).

Jésus est donc un être mythique formé en grande partie de matériaux pris dans la Bible: idéal mystique de quelques pauvres Israélites nourris des Ecritures. « Ce n'est pas le Christ qui a fondé le christianisme. C'est plutôt le christianisme qui a élaboré progressivement la figure du Christ » (2).

M. P.-L. COUCHOUD, qui se place parmi les meilleurs « christologues », résume ainsi le résultat de ses travaux: « Prendre les évangiles pour des documents historiques, c'est singulièrement les déprécier. Ils exposent l'histoire du salut de l'humanité et non pas le dossier d'une erreur judiciaire. Sous la forme parabolique, ils traitent d'un dieu de mystère qui est le Fils du Dieu et l'esprit qui vit dans les chrétiens. En eux-mêmes, ils sont incomplets. Le récit qu'ils prennent par le milieu commence au ciel et se termine au ciel ».

M. Couchoud écrit (3) : « Le christianisme, aux abords du II^e siècle eût sa crise de croissance qui eut été mortelle si la foi qui veut durer n'avait pas d'infinies ressources. Jésus conçu selon le texte d'Isaïe, et des Psaumes, allait apparaître sur la nue, selon le texte de Daniel... Jésus restait au ciel... Le christianisme risquait de mourir de langueur, comme un espoir inaccompli... La vraie manifestation de Jésus, sa *Présence*, était attendue comme un événement à venir. Pourtant Jésus s'était déjà manifesté dans les visions des apôtres, les oracles des prophètes, les miracles des thaumaturges. Aux yeux de Paul, ce n'étaient là que des *arrhes*. Mais les arrhes prenaient du prix maintenant que le solde était si longtemps différé...

« Ainsi la foi chrétienne doucement changea d'axe. Le Messie fut en quelque sorte dédoublé. On s'attacha fervem-

(1) Alfarc: *Problème de Jésus* (page 51).

(2) Alfarc: *Problème de Jésus* I (page 74).

(3) P.-L. Couchoud : *Le mystère Jésus* (page 158 et sqq).

ment au Messie déjà venu pour se détacher un peu du Messie à venir. Le futur royaume de Dieu, on le déclara, en un certain sens, déjà présent. On éloigna, on décolora le triomphe de Jésus. On rapprocha, on concrétisa ce que Jésus avait accompli déjà : sa mort mystique, ses exploits spirituels. Un profond et délicat travail permit à la foi de franchir le pas mortel.

« Il est ébauché, dans les trois premiers évangiles, où les espérances positives reculent à l'arrière plan. Il est achevé dans le quatrième, où ces espérances mêmes n'ont plus d'objet, la vie éternelle étant acquise déjà et déjà vécue. Les évangiles substituent au Jésus espéré et fuyant un Jésus arrêté saisissable... Il (Jésus) était homme par définition théologique. S'il ne pouvait être homme qu'en étant personnage d'histoire, il valait mieux affirmer son historicité que renoncer à lui. La foi à un Jésus vivant, créa la foi à un Jésus qui a vécu... Pontius Pilatus devint le garant de Jésus historique... »

Après ce que nous venons de dire, il est de notre devoir de donner les sources de *nos* évangiles. De nombreux exégètes ont travaillé à cette question.

L'œuvre de M. P. L. Couchoud (1), résume tous les travaux, plus les siens, accomplis jusqu'à ce jour, en vue d'éclaircir les sources de nos évangiles; aussi c'est surtout à lui que nous ferons appel (2).

Pour l'étude des évangiles, il faut d'abord faire *la critique interne des évangiles*, et *la critique historique*.

Que nous donne la critique interne de nos évangiles ?

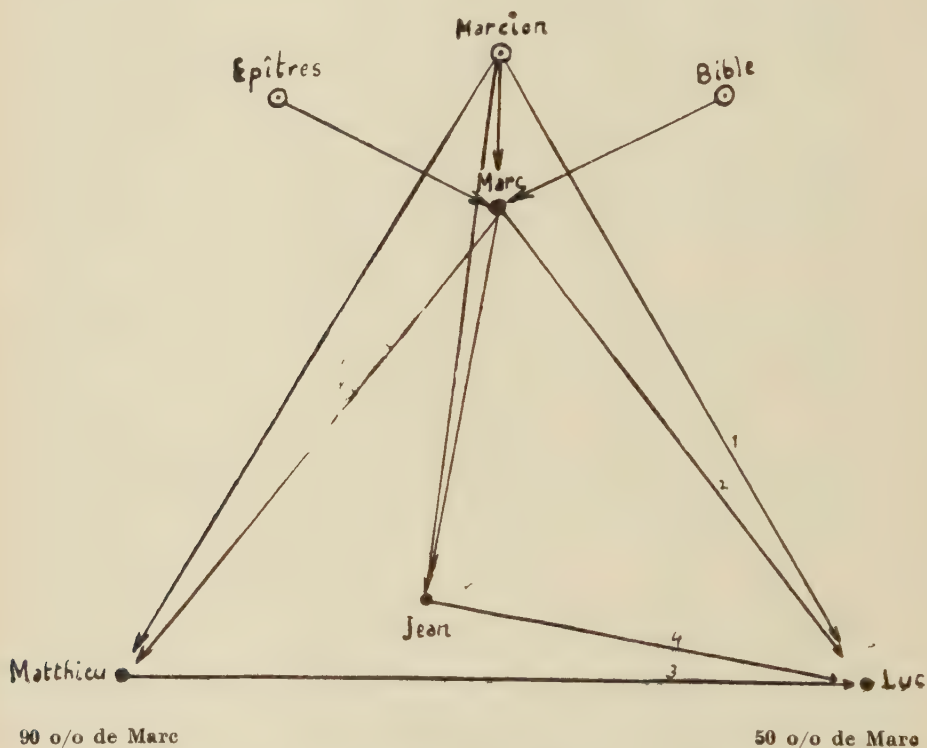
1° L'évangile de Marc a été utilisé par les trois autres;

2° Un évangile qui manque, X, a été utilisé pour la rédaction de ceux que nous possédons. Ce cinquième évangile n'existe plus, mais la lecture de *nos* évangiles nous le restitue.

(1) P. Alfarc-P.-L. Couchoud-A. Bayet : *Le problème de Jésus et les Origines du Christianisme*. — P.-L. Couchoud : *Le Mystère de Jésus*.

(2) Les passages que l'on trouvera entre guillemets et non annotés sont empruntés à M. Couchoud.

Matthieu a largement utilisé le texte de Marc, surtout pour le récit de la Passion. « Il suit Marc pas à pas, en retranche très peu, ménage seulement les intervalles nécessaires pour insérer ses additions... Dans le reste du livre, il disloque parfois Marc pour le plier à un plan nouveau ». Quarante pour cent de l'évangile de Marc se retrouvent dans Matthieu; Matthieu « est une nouvelle édition de Marc » dit Bur-



Source de nos évangiles, d'après Couchoud.

Luc est plus indépendant que Matthieu; il connaît Marc « et s'en sert, mais il suit de préférence une autre source assez différente, dans laquelle il insère ses emprunts à Marc ». Telle est l'opinion de Sir John C. Hawkins, de A Wautier d'Aygalliers, de A. M. Perry, de Couchoud, de B.-H. Streeter, professeur d'Oxford et de son élève V. Taylor. Cinquante pour cent de l'évangile de Marc se retrouvent dans Luc.

Jean, « prend à Marc et à une autre source, quelques faits qu'il choisit avec soin, qu'il médite, transforme et fait entrer dans une vision nouvelle où ils acquièrent un sens nouveau ».

Marc forme donc la base littéraire des trois autres évangiles

Si Matthieu, Luc et Jean (quoique ce dernier, de l'avis de tous les critiques actuels, expose une doctrine théologique plutôt que de prétendus faits historiques) ont pris à l'évangile marcier une grande partie de leur récit, ils ont aussi une autre source qui semble être la même pour tous les trois. Cette source, X, a été appelée *Logia* ou *Discours* ou *Q* (initiale du mot allemand *Quelle*, qui veut dire source). De plus, il résulte des travaux des meilleurs critiques français, allemands, américains, que le *Q* a été utilisé par Marc aussi, donc cette source est antérieure à Marc, et par suite à tous les évangiles.

Des études récentes sur les sources de Matthieu montrent que cet auteur, tout en préférant Marc et tout en faisant appel au *Q*, connaît aussi d'autres écrits.

Des études précises de Luc, il ressort que dans son évangile on trouve, en dehors de l'influence marcienne, une autre source qui peut être séparée complètement, Luc ayant *juxtaposé* les récits de Marc et la deuxième source; « grâce à cette particularité de composition, on peut tenter de restituer l'évangile perdu dont les membres disloqués se retrouvent presque en entier dans Luc ».

On peut donc caractériser l'évangile qui manque: c'est un récit complet « comprenant le ministère de Jésus, ses oracles, sa Passion, sa Résurrection. Il a été connu de Marc qui l'a profondément remanié, de Matthieu, dont il est la source secondaire, de Jean, à qui il a fourni quelques thèmes. Mais il est conservé surtout par Luc qui l'a pris pour source principale et l'a absorbé à peu près tout entier. C'est en substance, un Luc moins développé, une sorte d'édition courte, et primitive de Luc... et que pour cette raison, Streeter appelle *Proto-Luc* ».

Que nous donne l'histoire ?

Par les Pères nous connaissons l'existence de Marcion.

Marcion « n'a pas connu St-Paul, étant d'une soixantaine d'année plus jeune. Mais il s'est passionnément attaché à sa

doctrine et a recueilli ses épîtres. Ce recueil comprenait dix épîtres, au lieu de treize que nous lisons dans le recueil canonique et chacune avait un texte plus court que celui que nous lisons. A côté des Épîtres, Marcion présenta un évangile composé en grec.

Marcion, qui avait prêché *en Asie (il était né à Sinope)*, puis à Rome, admettait l'existence de deux divinités:

1° Un dieu mauvais, créateur du monde visible, méchant, cruel et guerrier, qui cause la chute de l'homme (c'était le vieux Yéhovah, *Adonai Tzévaoth, le Maître des Armées*. Il révéla aux *névîhim* la venue de son *Oint* pour relever le trône de David;

2° Un dieu bon, maître du monde invisible. Nul ne le connaît, pas même le dieu du mal. Pour sauver l'humanité tourmentée par le dieu méchant, il traverse le ciel de celui-ci, situé au-dessous du sien, et se manifeste sous les apparences d'un corps humain.

Pour sauver l'humanité Jésus, veut se débarrasser de la Loi; Yéhovah le punit en lui faisant subir le supplice de la croix. La mort du Christ sauve les âmes: « les corps sont destinés à périr et à retomber définitivement en poussière. La résurrection est d'ordre spirituel, et se produit quand l'homme se détache du dieu créateur, pour aller vers le dieu bon, dont le Christ a révélé l'existence. Cette conversion est le passage de la mort à la vie... Cette enveloppe éthérée constitue le Fils de Dieu » (1); c'est un véritable fantôme mythique (2).

(1) Henri Roger: *Les religions révélées*, tome II, page 16 seq.

(2) Est-il nécessaire de rappeler la légende de Prométhée, le crucifié du Caucase (Marcion était né à Sinope...) ? Nous lisons dans l'admirable travail de M. P. Decharme : *Mythologie de la Grèce antique*, sur *Prométhée* (page 257 sqq.): « Que l'on écarte toutes les fictions poétiques et tous les rêves de l'âge d'or; que l'on essaye de se représenter, dans sa réalité grossière, ce premier état misérable de l'humanité dont Lucrèce, après Eschyle, nous a tracé le saisissant tableau et dont la science actuelle confirme l'exacte vérité (l'homme avant la connaissance du feu) et l'on comprendra comment une vie nouvelle commença réellement pour l'homme, le jour où il vit jaillir la première étincelle du frottement de deux morceaux de bois ou des veines d'un silex. Le feu qu'il venait de découvrir, qu'il allait faire servir à l'amélioration de sa vie... Dans ses rapports avec la terre, [Prométhée] est un génie de l'humanité (φίλανθρωπος). Le feu que les hommes allumaient sur la terre était en effet, pour eux un bienfaiteur, un dieu ami [Divinité du bien de Marcion] celui qui, en tombant du ciel, ravageait et

Marcion donc, d'accord avec son enseignement, voulut éloigner les chrétiens de la Bible. Nous avons exposé déjà son échec, tout de même pas complet, puisqu'il avait laissé à l'Eglise romaine l'idée d'ajouter à la Bible, un Nouveau Testament (3).

L'Evangile de Marcion nous le retrouvons dans l'ouvrage même que Tertullien écrivit (*Adversus Marcionem*) pour combattre les marcionites.

Tertullien donne de l'Evangile de Marcion des allusions, des résumés, des citations textuelles. D'autres écrivains en ont fait autant. « A la façon d'une statue antique brisée en mille pièces et restaurée, nous avons donc sous les yeux l'Evangile de Marcion ». Celui-ci se confond avec l'évangile de Luc. Mais l'analyse critique a montré que, des deux évangiles, celui de Marcion est le document original.

*
**

La critique interne des évangiles canoniques nous a fait admettre l'existence d'un cinquième évangile, ressemblant mais en plus court, à celui de Luc et que l'école de Streeter appelle Proto-Luc.

L'histoire nous met en présence d'un évangile ressemblant à celui de Luc, mais en plus court, celui de Marcion.

Ne faut-il pas mettre en rapport l'évangile postulé par Streeter et celui exhumé de l'œuvre de Tertullien, et de ceux

(3) L'Eglise de Marcion se perdit dans le manichéisme et dans la religion des Albigeois.

Suite de la note (2) de la page précédente :

consommait tout sur son passage, devait leur paraître au contraire un être redoutable, un dieu hostile [*le dieu méchant, le dieu belliqueux, Yéhovah*]... cette conquête arrachée à Jupiter, cet empiètement humain sur la part des dieux [*Jésus voulant changer la Loi*] entraînait nécessairement une expiation. L'exécuteur du larcin du feu sera donc châtié. Prométhée appartient d'ailleurs à la race des Titans révoltés contre les dieux [*comme le Christ de Marcion*]... Chargé de liens indissolubles, il est attaché soit à la colonne, suivant le récit hésiodique, soit au sommet d'un rocher de la Scythie... chez Eschyle Hèphaestos, à titre de forgeron de l'Olympe, cloue le Titan à son rocher [*comme pour le fils de Dieu*]... Les convulsions de Prométhée enchaîné sont accompagnées d'un tremblement de terre et d'un bouleversement de toute la nature [*nous retrouverons ce tremblement de terre dans nos évangiles*]. Cependant le supplice du Titan ne sera pas éternel. Un jour vint où la colère de Zeus s'apaise, où il consent à la délivrance de la victime [*Résurrection*]. »

qui ont combattu Marcion ? « Ne faut-il pas reconnaître une série de cinq évangiles, dont celui qui manque est celui de Marcion ?

*
**

Pour vérifier son hypothèse, M. Couchoud esquisse l'histoire des cinq évangiles :

L'évangile de Marcion : Les marcionites « mettaient exactement cent ans entre l'apparition de Jésus sur la terre et la première manifestation de leur « très saint maître ». Comme l'apparition de Jésus est fixée dans l'Évangile de Marcion à la quinzième année du règne de Tibère, c'est-à-dire l'an 28-29, on peut conclure que c'est en 128-129 que Marcion commença sa réforme religieuse ». En 140 Marcion est à Rome, en 144, il se sépare de la Grande Eglise.

Les épîtres de Paul furent publiées avant l'évangile marcionite ; la date de publication de celui-ci doit être recherchée dans les années qui suivirent 130.

Sur quelques indices fournis par l'histoire et dont on trouve une allusion dans l'évangile (le faux messie Bar-Coheba), on peut dater Marcion de 134 environ.

L'évangile de Marcion (1) fut probablement composée en grec dans une communauté paulinienne d'Asie.

L'évangile de Marc : fut composé à Rome, probablement en latin. Toujours se basant sur des faits historiques et des allusions qu'on trouve dans ce récit (*l'abomination de la désolation*, prédite par Daniel et installée dans le temple de Jérusalem par l'empereur Adrien), M. Couchoud fixe la rédaction de ce récit à peu près vers 135.

Marc (qui n'adopte pas la vue profonde de Marcion sur le Dieu étranger au monde) ne rejette pas la Bible ; au contraire, il s'appuie sur elle. Marc est formé par Marcion, la Bible et les Épîtres de Paul.

(1) Cf. *Supra*.

L'évangile de Matthieu provient de Marc et de Marcion. Il a été écrit pour convertir les Juifs, en araméen: « il se propose de leur démontrer que Jésus est le Messie d'Israël promis et annoncé par les prophètes. Jésus, dans Marcion, descendait du ciel, dans Marc, il était présenté tout adulte. Matthieu lui donne une généalogie israélite à partir d'Abraham par David. Tout est concerté pour rendre le message chrétien acceptable et flatteur pour les bons Juifs.

« La date est de peu postérieure à celle de Marc, car on est toujours sous le coup de la terrifiante réalisation de la prophétie de Daniel (*l'abomination et la désolation*) ».

L'évangile de Jean, contrairement à celui de Matthieu, est ultra marcionite. La date de la rédaction à Ephèse est donnée par une allusion à Bar-Coheba: vers 140.

« Jésus, que Marcion faisait descendre du ciel, Jean va le chercher dans le ciel », il est la Raison, le verbe de Dieu, le *Logos*, toute Vie, toute Lumière. « Mais, contre Marcion, il s'est fait chair. Contre Marcion encore, il n'est pas venu dans un monde étranger, mais dans le monde qu'il avait fait et qui était le sien.

« La vie éternelle n'est pas à attendre dans l'âge futur, elle est déjà commencée. La résurrection n'aura pas lieu à la fin des temps, elle a lieu dans le Chrétien. Un Paraclet consolateur complètera les instructions de Jésus ».

Avec l'évangile de Luc nous revenons à Rome. Luc utilise par ordre décroissant d'importance, qui est aussi leur ordre chronologique: Marcion, Marc, Matthieu, Jean. Ce dernier évangile a été écrit sous le règne d'Antonin-le-Pieux, vers 150.

Telle est l'esquisse chronologique des cinq évangiles: esquisse qui appuie l'hypothèse de M. Couchoud, c'est-à-dire, qu'il a existé en plus des quatre évangiles canoniques, un cinquième évangile disparu, mais retrouvé dans les œuvres de ceux qui ont combattu Marcion: cet évangile est celui de Marcion, source principale de nos évangiles.

*
**

Qui est Jésus ?

« Aucun des livres chrétiens antérieurs aux évangiles ne connaît ni ne suppose une vie historique de Jésus. L'Apoca-

lypse et les Epîtres nous donnent un être mythique et non historique ».

— L'évangile de Marcion, nous l'avons vu, est loin des faits historiques;

— Marc dérive de Marcion. Il ne nous parle pas de naissance terrestre de Jésus. Il essaye de raccorder les prophéties des Ecritures à la Vie de Jésus;

— Les trois autres évangélistes dérivent complètement de Marcion et de Marc (Mathieu, Luc et Jean).

« Jésus a été déclaré personnage historique par une hardie supposition de la foi, dont on ne trouve pas de trace avant le 11^e siècle. Sa vie a été racontée après l'apparition de Bar-Cochébas et en partie, pour combattre Bar-Cochébas.

« Avant les évangiles, il était un archange des rêves comme dans Hermas, un Dieu mystérieux crucifié et ressuscité, connu par révélation, comme dans Saint-Paul, un cavalier céleste espéré comme dans l'Apocalypse. Il était un pur être surnaturel. Ce sont les évangiles qui l'ont humanisé. Ils ont traduit narrativement ce qui s'entendait cultuellement: sa vie, sa résurrection, sa vie permanente...

« En histoire de religion, tous les cas ne se ressemblent pas. Antinoüs est un homme divinisé. Jésus, au contraire, est un Dieu humanisé. Mahomet a fondé l'Islam. A l'inverse, le christianisme a fondé Jésus. De même que les mystères grecs ont formé Déméter ou Dionysos. »

*
**

Quels sont les hommes-dieux que nous trouvons dans les mythologies des peuples anciens et qui eurent un but identique à celui du Christus chrétien (à celui que Paul eut par révélation), le salut des hommes et qui, pour l'accomplir, n'hésitèrent pas à se laisser mourir, crucifier, enchaîner: leur resurrection sauva l'humanité. Nous n'en citerons que quelques-uns:

Nous avons déjà exposé, dans une note antérieure, la passion de Prométhée enchaîné ou crucifié dans la Scythie, pays bordé par le Pont-Euxin, comme Sinope ville natale de Mar-

cion. Donc celui-ci ne pouvait pas ne pas connaître la légende de Prométhée.

OSIRIS est le héros civilisateur de l'Égypte. Son frère Set ou Typhon le met à mort par jalousie et déchire son corps en quatorze morceaux. Sa sœur et épouse parvient à retrouver les morceaux. Son fils Horus, par des formules magiques, rappelle son père à la vie. Comme Jésus, « Osiris est un héros souffrant, un héros pleuré et ressuscité, son mythe implique un très vieux rituel de sacrifice, probablement le sacrifice d'un taureau sacré, découpé en quatorze parts, mangé en communion par les fidèles, puis remplacé par un autre taureau sacré, c'est-à-dire ressuscité » (1).

GAUTAMA (BUDDHA.) d'origine royale, naquit d'une vierge; un saint vieillard et des pèlerins viennent de loin pour saluer cette naissance: le tentateur lui offre l'empire du monde s'il renonce à sa vocation (*il a 29 ans*). A sa mort « son corps fût brûlé et ses reliques, partagées entre ses disciples, furent dispersées un peu partout par leurs soins » (1).

ZARATHUSTRA (ZOROASTRE) est illuminé par *Vohu mano* à l'âge de *trente ans*; c'est à cette époque qu'il est tenté par le mauvais Ahriman par *Angra Mainyu*.

On connaît la belle morale qui se dégage de l'Avesta: conflit du dieu bon Ormazd et du dieu destructeur Ahriman. Toute mauvaise action humaine est une aide fournie à Ahriman; toute existence vertueuse sert la cause d'Ormazd. A la fin des siècles, Ahura Mazda (Ormazd) engagera « une lutte décisive contre Ahriman et l'emportera grâce à l'archange *Sraosha* (l'obéissant). Une vierge concevra alors de Zoroastre un Messie, le Victorieux, le *second Zoroastre*, qui fera ressusciter les morts, et d'abord le premier mort, l'homme primitif *Gayomart*. Les bons seront séparés des méchants, mais les peines de ceux-ci ne seront pas éternelles; après un embrasement général qui purifiera le monde, toute l'humanité se réunira dans l'adoration d'Ormazd » (2).

MARDUK, dieu d'Hammurabi, premier roi de Babylonie. Au temps de la domination perse on célébrait à Babylone une

(1) Salomon Reinach: Orpheus.

(2) Salomon Reinach: *Orpheus*, histoire générale des religions.

fête qui durait cinq jours, *autour du 25 mars*. « On choisissait un prisonnier, auquel on abandonnait pendant le temps de la fête tous les droits et *privilèges du roi* ; après on le dépouillait de ses oripeaux magnifiques, on le flagellait et on le pendait » (1).

Il existait une autre fête en Babylonie et en Perse, c'était celle des Sacaea. « On promenait en triomphe un condamné habillé en roi; à la fin de la fête, il était dépouillé de ses beaux vêtements, flagellé, pendu ou crucifié. Nous savons par Philon que la populace d'Alexandrie, pour se moquer du roitelet juif Agrippa, traita en roi de comédie un fou nommé *Karabas*. Mais ce nom n'a de sens ni en araméen ni en grec: faut-il lire *Barabbas*, qui signifie en araméen « le fils du père » ? (2).

CYBELE-ATTIS. Cybèle est la mère nature, la Grande Mère, la Vierge Mère, mère des Dieux et des hommes. Cybèle est éprise d'Attis, beau pâtre phrygien. Dans une crise de jalousie et d'ivresse mystique Cybèle force le jeune homme à se dépouiller de sa virilité (3). Attis, dans un moment de démen-
ce, s'émascule au pied d'un pin et meurt. Au printemps suivant, Attis ressuscite et va siéger dans la gloire aux côtés de la Mère ». Attis est un dieu impérissable et la vénération des Phrygiens lui décernait, à ce titre, le nom de *Papas*, c'est-à-dire de maître et de père » (4).

Divers sacrements viennent en aide au myste qui travaille à se purifier de la « souillure » dont l'humanité est marquée. Il y a le baptême de sang: le sang du bélier ou du taureau répandu sur le myste, lave ses fautes et lui donne une vie nouvelle. Il y a le baptême de l'eau... la communion... l'absorption de liquides et d'aliments sacrés... Il y a la confirmation, l'impression de stigmates consacrant le myste de

(1) Charles Guignebert: *Jésus*.

(2) Salomon Reinach: *Orpheus*. M. Guignebert n'accepte pas cette hypothèse (Jésus, p. 581). L'hypothèse de M. S. Reinach nous semble plus que vraisemblable si l'on songe surtout à la très grande facilité de confusion dans les vieux textes entre la lettre **Β** et **Π**.

(3) La castration, en langage mystique, signifie que l'homme doit s'affranchir des passions et des appétits déraisonnables pour parvenir à cette Vie définitive dans laquelle il n'y aura plus hommes ni femmes, époux ni épousées, mais des êtres entièrement purs. Par ses souffrances et sa mort, Attis est dieu « rédempteur », dispensateur d'immortalité ». Bayet dans *Problème de Jésus*, déjà cité.

(4) P. Decharme : *Mythologie de la Grèce Antique*.

Cybèle... Le mariage mystique avec la divinité. Enfin pour les plus parfaits des initiés, il y a l'éviration: car les « Galles » se font eunuques pour le royaume de Cybèle » (1).

MITHRA, est une divinité des Indous et des Iraniens avant leur séparation. Mithra est le dieu du bien. Mithra naît miraculeusement (d'un rocher) sous une forme humaine « et les bergers viennent adorer l'enfant divin » (1). « Non seulement Mithra est le créateur, mais il est le médiateur entre le dieu suprême et les hommes, le vainqueur du mal, le sauveur des âmes. L'initiation aux mystères mithriaques assurait le bonheur sur terre et le salut posthume. Les initiés (*sacрати*) s'appelaient suivant leur rang hiérarchique, corbeaux, lions, etc... le grade le plus élevé était celui de *père* et ils se désignaient entre eux sous le nom de *frères*. Tertullien (vers 200) appelle *sacrements*, les cérémonies d'initiations mithriaques qui comportaient un baptême, une purification par le miel, l'usage d'eau, de pain et de vin consacrés ; elles étaient réglées par des prêtres dits « pères » dont le « père des pères » était le chef » (2).

« Le sacrifice du taureau paraît indiquer que le culte de Mithra, sous sa forme la plus ancienne, était celui d'un taureau sacré, assimilé au soleil, que l'on immolait comme un dieu et dont la chair et le sang étaient mangés dans un repas de communion... ».

« Les analogies avec le christianisme peuvent se résumer ainsi: Mithra est le médiateur entre Dieu et l'homme; il assure le salut des hommes par un sacrifice; son culte comporte le baptême, la communion, des jeûnes; ses fidèles s'appellent *frères*; dans le clergé mithriaque, il y a des hommes et des femmes voués au célibat; sa morale est impérative et identique à celle du christianisme. Les Pères de l'Eglise n'étaient pas moins frappés de ces rapprochements que les païens...

(1) Alfarc, Couchoud, Bayet : « *Le problème de Jésus* » chapitre rédigé par M. Bayet.

(2) « Enfin la grande fête chrétienne, la fête de Noël, n'est elle-même qu'une survivance du vieux culte mithriaque; car, comme le dit M. Cumont, auquel j'emprunte tout ce qui précède « il paraît certain que la commémoration de la Nativité a été placée au 25 décembre, parce qu'on fêtait au solstice d'hiver la *Natalis Invicti*, la naissance du Dieu invincible ». Alfarc Couchoud, Bayet « *Le problème de Jésus* » chap. rédigé par M. Bayet.

Vers 200, Tertullien, pour expliquer les ressemblances du mithraïsme et du christianisme, allègue les artifices du diable. C'est donc qu'il ne pouvait admettre un plagiat vu l'antériorité certaine des rites mithriaques... La conclusion qui s'impose, c'est que le christianisme et le mithraïsme ont pour source commune, en partie du moins, une ou plusieurs de ces vieilles religions asiatiques dont nous ne connaissons que les formes relativement modernes et qui avaient pour caractères essentiels le sacrifice du dieu et la communion (2). C'est en pensant à cette analogie que Renan a écrit: « On peut dire que, si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaste ».

ORPHEE: comme Osiris, est un dieu civilisateur de Thrace. L'Orphéïsme avait une doctrine du péché originel. L'âme était enfermée dans le corps comme dans un tombeau ou une prison, et cela en punition d'une faute très ancienne commise par les Titans, ancêtres des hommes, qui avaient traîtreusement tué le jeune dieu Zagreus... La mort violente (d'Orphée) et la résurrection étaient les articles de foi d'un culte mystique... » (2).

ZAGREUS: « est un fils de Zeus et de Perséphone qui, pour échapper aux Titans qu'excite contre lui la jalousie de Héra, se transforme en taureau; les Titans adorateurs du taureau divin, le tuent et le mangent; dans le rite de Zagreus, on continua à l'invoquer sous le nom de « bon taureau ». ...Zagreus, par la grâce de Zeus, renaît sous le nom de Dionysos... » (2). Dans les mystères, ou Dionysies, on sacrifiait « un bouc totem, c'est-à-dire Dionysos lui-même, on le pleurait, puis on célébrait sa résurrection avec des transports de joie » (2).

ADONIS (le seigneur) est un dieu de Byblos. « La légende fait de lui un jeune chasseur aimé d'Aphrodite (Astarté), il est tué à la chasse par un sanglier et pleuré par son amante... Dans les mystères d'Adonis on sacrifiait des sangliers en mémoire... Une fois par an, le sanglier est tué... Le Seigneur Adonis est lui-même, à l'origine, un sanglier sacré, objet du culte d'un clan de femmes qui, pour s'assimiler à leur dieu, se disent et se croient laies; une fois par an, le sanglier est tué,

(1) Salomon Reinach: *Orpheus* (page 101 sqq.).

(2) Salomon Reinach: *Orpheus*, page 121 sqq.

déchiré et mangé dans un repas de communion; puis les femmes pleurent Adonis et, après quelques jours, célèbrent sa résurrection » (1).

Nous nous arrêterons là, pour ne pas être trop long. La liste des hommes dieux vénérés par les Anciens, et ayant des mystères identiques à ceux que nous trouvons dans le christianisme, est très longue; elle s'allongerait encore davantage si on ajoutait des mystères des peuplades africaines, australiennes et américaines (les Astèques).

Pourquoi l'homme choisit-il de préférence un dieu immolé pour le salut de l'humanité ? Le totemisme et la psychanalyse seraient seuls peut-être capables de répondre à cette question. Cette étude serait intéressante; mais elle ne trouve pas place dans notre sujet.

*
**

Jésus est donc une création de la volonté, du désir humain (2); il ne diffère en rien des autres dieux qui, *aujourd'hui* sont considérés comme mythiques et légendaires. Personne n'affirmera, aujourd'hui, la divinité d'Osiris, d'Adonis, de Zagreus-Dionysos, de Buddah, de Zarathustra, de Marduk, de Mithra, d'Attis, d'Orphée, de Thamuz, d'Actéon, d'Hippolyte, d'Héraclès de Josué et même d'Appolonius de Tyane, ce dernier ayant eu tout de même une vie historique.

Pourquoi Jésus est-il considéré encore comme une divinité ? Comment expliquer l'existence de millions et de millions d'adorateurs de Christus (3). Pourquoi l'Eglise chrétienne sortit-elle triomphante de ses concurrentes ?

(1) Salomon Reinach: *Orpheus*, 60. seq. « Le nom véritable ou sacré d'Adonis est Thamuz époux de l'Ishar babylonienne; il ressemble fort à celui du sanglier en osmanli (*domuz*) ».

(2) Ce que Lamartine écrivait pour la Grèce on pourrait l'appliquer pour toutes les collectivités humaines:

« Son génie amoureux d'idoles

« Crée un dieu pour tous les symboles

« Donne une âme à tous les soupirs... »

(3) Question qui est souvent posée par les croyants qui feignent d'ignorer que malgré la grande propagande chrétienne, il existe encore des millions de fétichistes, des millions et des millions d'êtres qui ont conservé tout l'Olympe de leurs ancêtres (pour ne citer que les Hindous), etc...

M. Albert Bayet, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes (section des sciences religieuses) nous explique ce triomphe de l'Eglise chrétienne.

Nous tâcherons de résumer sa pensée; et pour être certain de ne pas la trahir, nous puiserons dans son texte même (1).

*
**

Ce qui favorisa l'évolution, puis le triomphe définitif du christianisme sur les autres « religions de salut » (2), fut l'existence même de ces religions. Si le christianisme « s'est propagé dans le monde antique, c'est parce qu'il leur ressemblait. Si en fin de compte, il les a remplacées, c'est pour un raison toute « humaine », pour une raison politique que l'histoire nous permet de discerner... » (3).

« L'orphéisme, que nous pouvons atteindre au vi^e siècle avant Jésus Christ, est probablement mort, en tant que religion constituée à l'époque du christianisme. Mais l'esprit orphique, la littérature orphique, la philosophie inspirée par l'orphisme sont alors en pleine vie et exercent une influence profonde tant sur la pensée gréco-romaine en général, que sur d'autres religions de salut installées dès lors dans l'empire romain. »

Plus que l'orphisme, le *métroacisme* (culte de Cybèle-Attis) et le *mithriacisme* (religion de Mithra) à l'époque où le christianisme se place dans l'histoire, sont en pleine force.

*
**

« Le christianisme naît à une époque et se développe dans un milieu où la faveur du public va à des religions qui croient

(1) P. Alfarc, P.-L. Couchoud, Albert Bayet: Le problème de Jésus et les origines du christianisme.

(2) « La vieille religion de salut était celle qui nous sauvait de la faim, de la souffrance; la nouvelle religion de salut est celle qui nous sauvera de la mort elle-même, qui nous apportera par-delà le tombeau, une vie supérieure à la vie présente », A. Bayet. — Dans les nouvelles religions de salut se classent : le culte de Mithra, celui d'Orphée, celui de Cybèle Attis, celui du Christ, etc...

(3) Ce passage et ceux qui suivront, placés entre guillemets, appartiennent au texte même de M. Bayet.

que l'homme souillé a besoin d'une rédemption, qui attendent cette rédemption d'un Médiateur ou d'un Sauveur et d'une passion divine, qui prescrivent à leurs fidèles la vertu, la pureté, la sainteté, qui promettent aux bons le paradis, qui annoncent aux méchants l'enfer, qui apportent, pour aider les hommes, des sacrements générateurs de grâce, des baptêmes qui lavent, des communions qui fortifient. Si le christianisme trouve assez vite audience, s'il multiplie en peu de temps ses adeptes, c'est parce qu'il apporte précisément tout ce qu'apportent les autres. Il est une religion de salut parmi d'autres religions de salut. S'il plaît, ce n'est pas un caractère neuf et révolutionnaire: c'est par sa ressemblance avec ses concurrents. Bref, il n'y a pas plus de « miracle chrétien » que de miracle métroaque ou mithriaque ».

*
**

Le triomphe du christianisme est d'autant plus surprenant qu'au départ, sur trois points au moins, il est en infériorité sur les autres religions de salut:

1° Le christianisme est d'origine juive. Aux yeux de bien de Romains, c'est une tare.

2° Le christianisme est « exclusiviste » comme le judaïsme qui a été son grand inspirateur. Il est méprisant pour tout ce qui n'est pas chrétien.

3° Il a une doctrine « révolutionnaire » qui heurte violemment l'Empire... « Remets ton épée au fourreau. » Donc un chrétien ne peut pas porter des armes, ne peut pas être soldat.

Le triomphe du christianisme s'explique pour une raison politique.

« Chacun sait que l'Empire romain, dès l'époque d'Auguste, entreprend une grande œuvre de restauration religieuse.

« L'immense empire, au début, n'a guère qu'une unité administrative. Il lui manque une foi, une âme, une unité morale. Quel meilleur moyen d'en faire un tout solide et harmonieux, que de lui donner, par dessus la diversité des croyances et des rites, une grande religion qui devienne peu à peu religion commune .

« C'est évidemment de ce désir, plus ou moins confus à l'origine, que naît ce célèbre culte de l'empereur, dont on sait l'étonnante histoire. Nous avons beau jeu à railler aujourd'hui cette adoration des Augustes qui furent parfois d'assez pieux hommes. Mais, pour qui entre cordialement dans l'esprit de cette religion, surprenante à première vue, il saute aux yeux qu'elle est, non une explosion de flatterie servile, mais un effort sérieux et grave pour faire communier tous les cœurs dans le culte de la patrie romaine, une tentative destinée à unifier moralement l'Empire, à munir d'une même foi toute l'humanité romaine.

« Le malheur est que cette religion politique, cette religion de la patrie ne prend pas tout l'homme. Même acceptée par tous, elle ne peut suffire à contenter des âmes que les religions de salut tournent invinciblement vers un idéal de vertu, de vie intérieure et d'immortalité personnelle. Dès lors, quoi de plus indiqué que de se tourner vers un de ces Mystères qui séduisent alors des élites et des foules ? Quoi de plus sage que d'élire une religion de salut et de tenter d'en faire une religion commune, ciment de l'unité romaine ? »

« Une ingénieuse et profonde étude de Carcopino nous montre l'empereur Claude se penchant avec un zèle inattendu sur la religion de Cybèle. Que cherche-t-il ? D'une part, il essaie d'étendre à l'Empire entier le culte de la Mère et d'At-tis. D'autre part, il essaie de le « romaniser » en l'organisant dans le cadre impérial et en supprimant, dans la mesure du possible, l'eunuchisme.

« Deux faits font obstacles à ce grand dessein : l'origine et l'allure « phrygiennes » du métroacisme et l'eunuchisme, odieux aux Romains. Claude pour abattre le second obstacle, combat avec ténacité la pratique de l'éviration ; il institue et place fort au-dessus des « Galles » émasculés, des « Archigalles » qui doivent conserver leur virilité ; d'autre part, selon la formule de M. Carcopino « il déplace l'axe spirituel des rives du Sangarios à celles du Tibre », il soustrait les archigalles à toute autorité phrygienne et les fait dépendre, en chaque cité, du sénat local et du collège romain dit des Quindécemvirs ; et, comme le collège quindécemviral a l'empereur comme chef suprême, le haut clergé métroaque se trouve uni par l'obédience et la fidélité au chef de l'Empire.

« L'idée qui préside à cet effort me paraît nette: Claude veut une religion de salut qui se répande dans tout l'Empire et qui soit subordonnée au maître de cet empire, une religion « catholique et romaine. »

« L'idée séduit plusieurs des successeurs de Claude; car on ne compte pas les documents qui nous montrent le métroacisme favorisé par le pouvoir central et étroitement lié au culte impérial; à certaine heures on dut croire, dans les bureaux de la capitale, que la Mère allait devenir la Mère commune, gardienne de l'unité de l'Empire; et l'Archigalle de Rome obtint même sur tous ses collègues une primauté qui tendait à faire de lui une sorte de Pape. »

**

La grande tentative d'unité religieuse avorte. La cause de cet échec est la grande tolérance du métroacisme. « Bien loin de traquer son concurrent le plus direct, le mithriacisme, il l'abrite sous son aile, l'aide à gagner des âmes, s'allie et s'unit à lui... Ainsi s'explique que malgré les efforts des empereurs pour « pousser » Cybèle, elle ne triomphera pas seule ; au contraire, elle favorise les progrès de Mithra.

« Du coup, si l'on veut toujours une religion commune, il devient naturel de se tourner vers le Dieu du mithriacisme... Profitant de ce que Mithra est Dieu solaire, Aurélien tente d'ériger le culte du Soleil, en religion d'Etat... Le mithriacisme semble, à son tour devoir triompher; on peut croire qu'une héliolatrie vaguement monothéiste — le mot est de M. Cumont — va l'emporter et consacrer l'effort obstiné des Césars pour l'unité religieuse. Mais de nouveau, la même raison produit les mêmes effets... Le mithriacisme ne combat ni la Mère, ni les autres dieux. Il brille sur eux, sans chercher à les abattre ou les diminuer... Le rêve d'unité, poursuivi depuis des siècles, s'évanouit à l'instant même où l'on pense le saisir.

« Que faire dans ces conditions, sinon se tourner vers le christianisme ? C'est exactement ce que fait Constantin. Héritier d'une tradition séculaire, il demande à la religion de Jésus ce que ses prédécesseurs ont demandé à la religion de Cybèle ou du Sol Invictus, l'unité religieuse et morale de l'Empire.

« Sur la sincérité de sa « conversion » on a longuement discuté, et peut-être a-t-on apporté dans ces discussions quelque ingénuité. Constantin commence par se tourner vers Apollon, dieu solaire : c'est-à-dire qu'il garde des tendresses profondes pour le paganisme. Mais les chances d'Apollon sont très inférieures à celles de Mithra. De toute évidence, le christianisme est pour l'Empire, la dernière carte à jouer : Constantin la joue.

« Quels obstacles peut-il rencontrer ?

« Ceux-là mêmes qu'on a vus plus haut. »

1° Le christianisme est d'origine juive ? Mais « à l'aube du iv^e siècle, il y a longtemps qu'il a changé d'aspect,... l'esprit de la doctrine marcionite a marqué l'Eglise d'une empreinte profonde. De plus en plus, les croyants rendent les Juifs responsables de la crucifixion de Jésus. De plus en plus ils sont antisémites. Leur triomphe, si l'empereur les aide à vaincre, n'aura rien d'un triomphe judaïque.

2° « La seconde objection paraît plus forte : comment désavouer brutalement la politique du grand Dioclétien ? Mais, d'abord, il faut remarquer que la persécution de Dioclétien n'a été qu'une mesure exceptionnelle. En fait, il s'en faut que tous les empereurs aient persécuté l'Eglise du Christ. Leur attitude vis-à-vis d'elle a toujours été incertaine, hésitante, allant de la haine à la tolérance, voire à la sympathie. Dioclétien lui-même a longtemps balancé avant de se résoudre aux mesures violentes. En outre — et nous touchons ici au point vif — Constantin finit par s'aviser que la raison même pour laquelle on a persécuté le christianisme pourrait être, tout bien pesé, une raison de le soutenir. »

Que poursuit-on en effet dans l'Eglise des premiers siècles ? C'est l'intolérance, « l'exclusivisme farouche hérité du judaïsme, qui fait qu'un disciple du Christ méprise et hait tous les autres dieux adorés sur le territoire de l'Empire... Mais pour peu qu'on y réfléchisse, cette intolérance elle-même ne peut-elle pas devenir une arme précieuse aux mains d'empereurs décidés à faire coûte que coûte, l'unité religieuse ? »

3° Le christianisme condamne la guerre. Clément d'Alexandrie oppose aux soldats païens les chrétiens « soldats de la paix » (Protrept., XI). « ...Du jour où l'Empire songe

à faire du christianisme une religion d'Etat, la religion d'Etat, l'empereur ne peut plus tolérer que l'Eglise continue à flétrir ou à laisser flétrir le métier des armes et à honorer, comme martyrs, les objecteurs de conscience... Constantin offre son alliance à l'Eglise, mais lui demande en retour qu'elle renonce à condamner le service militaire et la guerre... Il faut croire que Constantin est un négociateur habile ou que l'Eglise est décidée à tout pour obtenir l'alliance de l'Empire ; car en l'année 314, un concile, réuni à Arles, vote le court texte suivant :

« Touchant ceux qui jettent leurs armes en temps de paix, il a été décidé qu'ils étaient exclus de la communion ».

« La religion de Jésus peut devenir religion d'Empire.

En 312, Constantin est plein de tolérance pour les Chrétiens, mais il est encore pour sa part tout acquis à l'héliolatrie monothéiste. Après le Concile d'Arles, il commence à se tourner de plus en plus nettement vers le culte de la croix. Constantin favorise l'Eglise et taquine les cultes païens... taquineries qui tournent parfois à l'intolérance, à des persécutions partielles contre les idoles et « faux dieux... » L'Empire craignant des réactions violentes n'ose pas employer encore les mesures énergiques contre le « *paganisme* ».

Le Code de Théodose donne le coup de grâce aux religions de « *faux dieux* » : *Volumus etiam cunctos sacrificiis abstinere : quod si quis aliquid forte hujus modi perpetraverit, gladio ultore sternetur* (XVI, 10 parag. 4, 6 ; cf. 13, 25).

« Dès l'instant que tout païen fidèle aux anciens dieux est condamné à mort, le résultat n'est plus douteux : l'unité religieuse est faite : le christianisme l'emporte définitivement sur le métroacisme et le mithriacisme ».



Telle est la leçon qui se dégage de l'étude du culte de Jésus, culte que nous considérons à la suite des auteurs que nous venons d'étudier comme absolument mythique.

L'Eglise, écrit encore M. Bayet (1), « pourrait par un geste révolutionnaire, laisser tomber Jésus-Homme et revenir à Jésus-Dieu. » Cela est possible, mais d'ores et déjà devant la religion de Jésus s'est dressé un autre culte, celui du dieu Raison, le dieu des Sciences.

M. Cordonnier fait dire au Christ: « Science pourquoi me persécutes-tu ? C'est qu'en effet, la Science, croyons-nous, est aussi intolérante, aussi exclusiviste que le christianisme et les autres cultes similaires (2).

Le christianisme prétend détenir la vérité, les Sciences aussi ; des deux qui l'emportera ? Si la joute est loyale, si ni l'un ni l'autre ne font appel à la force matérielle, le triomphe de la Science est certain d'avance. « l'Histoire de l'humanité est celle d'une laïcisation progressive » écrit M. S. Reinach.

Les « religions de salut » ont contre elles leur vétusté, elles sont épuisées. Elles ont promis beaucoup, et aucune de leurs promesses ne s'est réalisée. Elles ont enseigné la résignation, ont promis un royaume meilleur : ce Royaume ne s'est pas manifesté, nul changement avant et après la venue de ces hommes-dieux. Le Royaume des cieux, celui de Mithra, de Cybèle-Attis, de Jésus, a été transporté au ciel, mais personne ne fut dupe de cet *opium*.

La religion Science, a pour elle sa jeunesse ; elle conserve encore toute sa virilité. Elle n'a rien promis d'avance : elle fait des dons à l'homme mais ne paie pas une vieille dette. La Science aussi enseigne la résignation, mais une résignation conforme à la réalité ; elle dit à l'homme : tu ne prononceras le mot Mektub que lorsque tu ne pourras pas faire autrement. La Science laisse *entrevoir* un monde meilleur, mais ne garantit rien.

L'homme ne demande plus l'impossible. Il a fini par comprendre que sa vie dépend de lui : qu'il faut qu'il réalise tout seul ses aspirations et que demander quelque chose à une *force supérieure*, c'est peine inutile (l'expérience des générations qui nous ont précédées est malheureusement là).

(1) *Les Cahiers rationalistes*, mars 1938, n° 66, p. 93.

(2) C'est une intolérance abstraite et non concrète, nous nous faisons un devoir de souligner ce fait.

Aujourd'hui, l'homme fait appel à *lui-même*, à sa faculté d'employer les corps qui l'entourent pour son propre bonheur. Mais il sait, hélas, que cette route est longue et difficile, hésitante ; il sait que la Science avance à pas lents, fait souvent un recul (mais toujours pour mieux avancer dans l'avenir). N'ayant rien pu obtenir des autres divinités, qui avaient la *promesse facile*, il s'est tourné vers ce jeune et beau dieu des Sciences, lui-même enfant des facultés de l'homme et de tout ce qui l'entoure, *qui ne promet rien, mais laisse espérer* (lorsqu'il promet la moindre chose, la réalisation est *certaine*).

L'homme primitif a vénéré ses craintes, ses aspirations projetées hors de lui et concrétisées. Aujourd'hui, *plus raisonnable*, c'est le dieu Raison qu'il adore, c'est-à-dire lui-même ; c'est une « *auto-adoration* », un véritable culte de l'homme pour l'homme.

Mais la Science est un glaive à double tranchant ; elle fait aveuglement, *innocemment*, le bien ou le mal, elle est un mélange d'Ormuzd et d'Ahriman. Cet inconvénient de la nouvelle divinité, l'homme peut le mater par la morale, par des conventions obligeant les peuples à n'employer les acquisitions scientifiques que dans une œuvre de bien. L'homme réussira-t-il cette œuvre de Paix ? la réponse aurait été affirmative, si nous ne connaissions la difficulté : réussirons-nous à supprimer de notre propre être ce que Freud appelle, « l'instinct de Mort ? »

Si le croyant trouve son bonheur dans l'illusion qu'il s'est forgé, nul n'a le droit de l'en empêcher, surtout le rationaliste. Mais aussi il faut que le croyant reste dans son domaine qui est celui de la foi et qu'il ne fasse pas appel à la Raison. Celle-ci est son implacable ennemie : entre le mirage et la réalité (ce que du moins nous prenons pour telle...) il y a un abîme infranchissable. La Raison et la Foi ne peuvent pas parler le même langage.

*
**

Il existe à Turin un objet de vénération chrétienne (le « Saint Linceul qui enveloppa le corps de Jésus-Christ. ») ; question de foi, question qui ne nous regarde nullement.

Mais voici que des hommes de science essayent de concilier la Science et la Foi : MM. Battandier, Vignon, Colson et bien d'autres, *faisant abstraction de tout ce que l'histoire nous donne sur Jésus, c'est-à-dire que Jésus est du domaine de la mythologie*, soutiennent *scientifiquement* que le Saint Linceul de Turin a enveloppé le corps du Dieu crucifié (?).

Nous avons refait les expériences de M. Vignon, nous les avons complétées en appliquant les théories de MM. Battandier, Vignon et Colson, et ce sont les résultats de ces expériences que nous exposerons ici.

L'acceptation ou le refus des vues de M. Vignon entraîne nécessairement des considérations d'ordre médical pur et anatomique qui furent l'objet d'études de nombreux médecins, cités déjà au début de notre Introduction.

De la critique de l'œuvre de M. Vignon (puisque, *scientifiquement aussi*, le Saint Suaire prétend être un négatif photographique du corps du Christ) résultera la critique des travaux médicaux sur Jésus-Homme.

Bism'Allah el-Rahman el-Rahim.

Sentence arabe trouvée sur le
suaire de Cadouin... (1)

Avant d'entreprendre l'étude du Saint-Suaire de Turin, nous dirons quelques mots sur celui qui se trouve à Cadouin.

Le 6 Mai dernier, nous assistions à une conférence faite à Paris, par le R. P. Francez, S. J., à la Procure du Carmel de l'Action de Grâce.

Cette conférence avait pour titre : « Comment fut découverte la fausseté du Suaire de Cadouin ».

L'existence de ce suaire ne nous était pas inconnue ; mais jamais nous n'avions été mis en présence d'un agrandissement d'un détail de cette toile qui « enveloppa le corps de Christ » (?)

A peine étions-nous installés que nos yeux se fixent sur une bande de papier appendue au mur de la salle. « On dirait des caractères arabes ; et même je crois y lire le mot Allah » (2) communiquions-nous à un ami qui se trouvait avec nous. Nous ne croyions pas si bien dire. Le brillant conférencier qu'est le R. P. Francez nous exposa, comment après avoir consulté les textes, il arriva à sa découverte : l'étude des étoiles

(1) Qui ne connaît cette formule mahométane ? « Au nom d'Allah clément et miséricordieux », dit l'Arabe avant de reprendre son pénible travail journalier. « Au nom d'Allah clément et miséricordieux », écrit en exergue le croyant qui entreprend une œuvre intellectuelle. « Au nom d'Allah clément et miséricordieux » était le cri du guerrier arabe qui, monté sur son petit cheval, s'élançait contre l'ennemi pour défendre la foi, pour conquérir le monde. Bism'Allah el-rhaman el-rahim ! Iah-illa Allah, Mahommed rasoul Allah !... Au nom d'Allah clément et miséricordieux ! Allah seul est Dieu et Mahommed son envoyé ! deux formules qui résument toute la foi islamique. Bechem Yéhovah, dit aussi l'hébreu.

(2) Nous insistons sur ce point : nous ne possédons de l'arabe *que quelques notions*. Ce point nous semble d'une importance capitale. Le R. P. Francez s'étonne de l'aveuglement « des centaines de milliers d'yeux » qui ont vu le « suaire » de Cadouin » sans soupçonner son origine islamique. Loin de nous l'idée de diminuer le mérite du R. P. Francez ; par son travail et chercheur mérite le respect de tous ceux qui veulent détenir la vérité. Mais nous pouvons dire et cela sans crainte d'être démenti, que dans ces « centaines de milliers d'yeux » qui ont pu contempler le « suaire » de Cadouin, il n'y

à huit branches, le grand nombre de couleurs contenues sur les bandes de la toile, l'étude comparative de cette toile avec d'autres semblables, se trouvant au Louvre ou ailleurs, donnèrent l'éveil au R. P. Francez. Avec l'aide de l'érudit M. Gaston Wiet, professeur à l'Ecole des langues orientales à Paris, et directeur du Musée arabe du Caire et des fouilles d'Egypte, le R. P. Francez arriva à cette conclusion : Ce suaire ne vient pas d'Antioche, comme on le croit, mais doit provenir sans doute, d'une manufacture du delta du Nil (de Damiette ?) Par les noms des juges inscrits, en caractères coufiques sur le drap, on peut trouver sa date de fabrication : XI^e siècle. Ce suaire, suppose le R. P. Francez, est un manteau d'apparat d'un chef mahométan.

*
**

Avant d'entreprendre l'histoire du Suaire de Turin, nous donnerons celle du Suaire de Cadouin. Nous jugeons que cela est indispensable.

Les « *histoires* » des « *Suaires* » se ressemblent. Tous les draps viennent, évidemment d'Orient ; tous, ou presque tous, sont envoyés ou rapportés par les Croisés. Ces derniers *sont indispensables* pour l'historicité, pour l'authenticité de ces « saintes reliques » ; ce sont les Ponce Pilate qui feront taire les incrédules.

Le Calcul qui donne naissance à ces légendes est psychologiquement juste :

Suite à la note (2) de la page 71.

avait même pas une paire d'yeux orientaux ou appartenant à un orientaliste occidental. — Pour notre part nous n'étions aucunement averti de la présence des caractères coufiques sur la toile vénérée de Cadouin. Avec nos faibles connaissances de l'Arabe, nous avons cru y voir des caractères coufiques (et nous étions dans le vrai). Combien alors la tâche aurait été facile si une commission compétente avait sérieusement examiné le manteau d'apparat d'un chef arabe (?) qui depuis 1117 jusqu'à 1933 fut considéré comme le suaire authentique qui recouvrit le corps de Jésus-Christ. La fausseté aurait été découverte d'autant plus facilement qu'il existe en Orient une légende (nous l'avons même connue à Istanbul) qui relate comment un voile sur lequel il y avait le nom d'Allah, fût donné « aux chrétiens » avec l'assurance qu'il avait appartenu à la mère du Christ. Les détails de cette légende nous échappent mais nous espérons un jour la retrouver chez nous.



Photogr. 5. — Première expérience de crucifixion.



Photogr 6. Deuxième expérience de crucifixion.

Une croisade est une espèce de folie qui s'empare d'une collectivité dans le but de sauver ou de venger quelque chose. Le Croisé est le croyant qui, par excès de zèle et par excès de foi, trouve partout ce que cherche la collectivité dont il fait partie. Sa raison s'émousse au profit de la foi : le Croisé devient naïf, en sorte que, s'il se présentait à lui un imposteur, il accepterait aisément des « reliques » dont l'authenticité lui aurait été confirmée.

Le *Croisé* est donc nécessaire même pour une « pieuse supercherie » (1) fabriquée dans les Manufactures des Gobelins ou ailleurs et présentée comme relique authentique à la vénération des foules.

La description du suaire de Cadouin est simple : un tissu en fin lin, long de 2 m. 81, large de 1 m. 13. Dans le sens de la largeur courent deux bandes à ornements sur lesquelles sont inscrits les caractères coufiques dont nous avons déjà parlé.

Histoire du « linceul » de Cadouin

« On vénère, depuis le xii^e siècle à Cadouin, village de l'arrondissement de Bergerac, en Périgord, un linceul célèbre qui a été tenu, durant une longue période de huit siècles, pour un suaire authentique de N. S. Jésus-Christ, pour celui qui, au témoignage de l'évangéliste Saint-Jean, aurait couvert, au sépulcre, le chef du Divin Maître, et aurait été trouvé, au matin de la résurrection, roulé à part des autres linges » (2).

Une pancarte qui se trouvait dans l'Eglise de Cadouin vers 1117 indiquait que le linceul venant d'Antioche (ville conquise par les soldats de la première croisade 1096-1099) fut rapporté en Dordogne. Ramené à Cadouin il fut déposé dans une petite église. Un incendie éclate : le linceul est sauvé par miracle. On dépose le saint drap à l'Abbaye cistercienne de Cadouin ; le culte commença, et les miracles ne tardèrent pas à se manifester : il y eut *deux mille* miracles et de très nombreuses résurrections.

(1) Charles Guignebert : *Jésus*, p. 192.

(2) Nous empruntons l'histoire du Suaire de Cadouin au R. P. Franccz : *Un Pseudo-Linceul du Christ*.

Vers la fin du ^{xiv}^e siècle, les Anglais occupèrent le Périgord. Craignant que les envahisseurs ne s'approprient la relique, l'abbé Bertrand du Molin l'emporta à Toulouse ; elle fut déposée dans l'Eglise de Taur. En 1392 a lieu la première ostention de la relique. Nombreux pèlerins. Miracles multiples. Vers cette époque le suaire est envoyé à Paris pour opérer un miracle sur la folie de Charles VI (le miracle cette fois n'eut pas lieu).

Il est rapporté à Toulouse. En 1456 Pierre de Gaing fait enlever furtivement, la nuit, le suaire de l'église de Taur et le ramène à Cadouin. Vint la Révolution : les religieux cisterciens se dispersent. « Le clergé séculier assume, depuis cette époque, la charge du culte et la garde du tissu séculaire ».

Nous avons expliqué déjà comment fut découverte la fausseté de ce linceul, et comment M. Wiet, consulté par le R. P. Francez, put y lire des formules islamiques et les noms des juges ou Khalifes arabes.

DESCRIPTION DU SAINT SUAIRE DE TURIN TEL QU'ON LE VOIT A L'ŒIL NU

« Le Saint-Suaire de Turin (1) est formé d'une pièce de toile de lin qui a une longueur de 4 m. 36 sur une largeur de 1 m. 10.

« On y voit, sur un fond roussâtre, des taches d'un roux plus foncé, dont l'ensemble représente la double apparence de face et de dos, d'un corps humain de 1 m. 80 environ, disposé comme si le tissu avait enveloppé le corps dans le sens de la longueur en passant par-dessus la tête. Ces taches foncées, dont l'ensemble forme l'image du corps, correspondent aux saillies de celui-ci : c'est ce qu'on appelle un *négatif*, c'est-à-dire l'inverse du *positif* qu'on a l'habitude de voir dans l'aspect naturel et dans les représentations du corps, où ces saillies sont, au contraire, les parties les plus éclairées...

« D'autres taches indiquent des blessures qui, par leur situation et leur nature, correspondent à ce que les Evangiles

(1) R. Colson, *le Portrait du Christ*.

nous apprennent sur les supplices de la Passion : pour la tête, goutte de sang qui a ruisselé sur le front, caillots dans les cheveux, tuméfaction de la joue droite et du nez ; pour le corps, blessures de clous dans le poignet et dans les pieds, écoulement de sang le long des bras, plaie ouverte dans le côté droit, traces de flagellation sur le dos et sur les jambes, meurtrissures provenant du port de la croix sur l'épaule droite.

« Le Saint-Suaire présente encore des taches noirâtres de brûlures et des taches jaunâtres d'eau ; c'est un souvenir de l'incendie qui eut lieu en 1532 dans la chapelle du château de Chambéry où l'étoffe était alors conservée. Comme le tissu était plié dans le sens de la longueur, ces taches sont disposées symétriquement par rapport au corps. Le feu produisit même plusieurs trous auxquels les Clarisses de Chambéry mirent des pièces en 1534. Ce fut l'occasion d'une description par l'une d'elles de ce qu'on voyait alors sur le Saint-Suaire, et c'est identique à ce qu'on y voit aujourd'hui. »

HISTOIRE POSITIVE DU SAINT-SUAIRE DE TURIN

Nous emprunterons cette histoire à M. F. de Mély, savant dont la compétence en la matière ne fait aucun doute (1) :

Le Saint-Suaire de Turin « appartient d'abord à la collégiale de Lirey (Aube) fondée en 1353 par Geoffroy I^{er} de Charny, seigneur de Savoisy, qui meurt à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356. Est-ce lui qui l'offrit aux chanoines ? Toujours est-il qu'il n'est demeuré aucune trace de cette donation qui certes devrait être signalée, soit dans les sept documents primordiaux de la fondation de la collégiale, publiée par le chanoine U. Chevalier, soit dans la charte de 1357, signée de douze évêques, où sont énumérées toutes les reliques de la collégiale, et qu'il n'en est pas fait davantage mention dans son obit. Mais enfin, c'est vers cette époque que le Suaire, dont l'origine est absolument ignorée, butin de guerre ou cadeau reçu, nul ne peut le dire, exposé à la vénération des fidèles, attire à Lirey un tel concours de pèlerins que les successifs évêques de Troyes s'en émeuvent, font une enquête, le déclarent faux et que, dans son rapport au Pape,

(1) F. de Mély, op. cit.

en 1389, Pierre d'Arcis, évêque de Troyes, reproduit le passage du procès de la relique, fait par son prédécesseur, Henri de Poitiers. On y lisait « qu'il avait découvert la fraude, comment le Suaire avait été peint, et que l'artisan qui l'avait fait s'en était confessé à lui ». Aussitôt les bulles de Clément VII, défendent d'exposer le suaire de Lirey, sans proclamer « à haute et intelligible voix que cette image ou représentation n'est pas le vrai Suaire de N. S. Jésus-Christ, mais seulement une peinture, un tableau qui le figure ou représente.

« Le Suaire est donc forcé de disparaître. Mais avant d'arriver à Turin, il va subir bien des épreuves.

« En 1418, la guerre désole la France. Les chanoines de Lirey, craignant l'invasion étrangère, confient le Suaire à Humbert de La Roche, seigneur de Villersexel et de Lirey, gendre et successeur de Geoffroy II de Charny.

« A cette date, le comte Humbert délivre aux chanoines un reçu d' « Ung drap ouquel est la figure ou représentation du Suaire Nostre Seigneur Jésusrist, lequel est en ung coffre armoyé des armes de Charny ». Termes formels qui montrent bien qu'en ce moment, personne, pas même les chanoines ne croyait à son authenticité. Il ne devait plus rentrer à Lirey.

« En 1449, en effet, après de nombreux procès, la veuve d'Humbert, Marguerite de Charny, qui n'a pas voulu rendre le Suaire à la mort de son mari, l'emporte en Hainaut où elle l'exhibe moyennant finances. C'est alors que les deux enquêteurs, le cistercien Thomas, abbé d'Aulne, et Me. Henri Bakel chanoine de la cathédrale, chargés par l'évêque de Liège, Jean de Heinsberg, de l'examen de la relique, déclarent que *« sur le tissu ont été peints avec beaucoup d'art les linéaments des membres du Christ »* (Chronique de Corneille de Zantfliet, bénédictin de l'abbaye de Saint-Jacques de Liège, mort en 1462). Plus heureux que nous, il ont été admis à juger sur la pièce elle-même !

« De Belgique, Marguerite de Charny se rend en Savoie, à la cour du duc Louis I^{er} et de sa femme Anne de Lusignan. Tous les historiens sont d'accord pour reconnaître qu'elle cède alors le Suaire à la duchesse, le 22 mars 1452 : sauf cependant le chanoine U. Chevalier, qui à cette date, le trouve à Germoles

(Saône-et-Loire) ; la cession doit donc en être reportée à un peu plus tard. Nous n'avons pas à rechercher les motifs de cet abandon.

« Les chanoines qui n'avaient rien pu obtenir de Marguerite de Charny, se retournent alors vers le duc de Savoie. Ce dernier, par acte solennel, daté de Paris, le 6 Février 1464, leur promet une rente de 50 Francs d'or à toucher sur les revenus de Château-Gaillard. Mais décidément, l'histoire du Suaire ne fut, suivant l'expression de M. le Chanoine Chevalier, qu'une longue violation de la justice et de la vérité, car de la rente, encore cette fois, jamais un sol ne fut payé.

« On pourrait croire que les vicissitudes de la relique vont prendre fin : nullement. Si en 1467, il est déposé dans la Sainte-Chapelle du Château de Chambéry que le duc vient de faire élever, il est porté à Bourg-en-Bresse, en 1503, pour Philippe le Beau, beau-frère du duc de Savoie. L'ostention en est faite le vendredi saint, 14 avril, et le chroniqueur Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny, qui publie la relation du voyage de Philippe le Beau nous décrit la triple épreuve qu'il subit alors pour en affirmer l'authenticité (1). Ce jour-là, le Suaire résista, il est vrai à l'épreuve du feu; le 4 décembre 1532, par exemple, il faillit être consumé dans le violent incendie qui se déclara dans la Sainte-Chapelle de Chambéry : les traces de feu qui l'atteignit alors sont très visibles aujourd'hui.

« A la suite de cet incendie, comme le bruit de la destruction totale du Saint-Suaire courait avec tant de persistance, que Rabelais lui-même en parle dans son *Histoire de Gargantua* (liv. 1., C.XXVII) (2), Charles III et le clergé de Cham-

(1) « Pous esprouver si c'estoit bien le vrai linchoel on l'a boulit en huile, bouté en feu, lavé et buet par plusieurs fois. » (*Collection des Voyages des Souverains des Pays-Bas*, publiée par Gachard, Bruxelles, 1876. t. I, page 285). « Il n'est pas d'étoffe peinte imprimée ou teinte, on ne peut le nier, qui, dans semblable occurrence, ne perd ses couleurs primitives et ne devienne quelque peu vaporeuse, surtout encore, quand elle passe plus tard par un incendie comme celui de Chambéry (1532), dont elle a conservé les traces; chose vraiment curieuse, puisqu'en 1503, on n'avait pu la brûler, lors de l'épreuve religieuse », ajoute M. de Mély.

(2) « ...Croyez ques c'estoyt le plus horrible spectacle qu'on vit oncques. Les uns cryoient Sainte Barbe, Les aultres, St-Georges; Les aultres Ste-Nytouche; Les aultres nostre Dame de Cunault, de Laurette, de Bonnes Nouvelles, de la Lenon, de Rivière. Les uns se vouoyent à St-Jacques; les aultres au St-Suaire de Chambéry: mais il brûla troys moys après si bien qu'on n'en put saulver un seul brin... »

béry supplièrent le Pape de faire procéder à la vérification de la relique. La reconnaissance en eut lieu le 15 avril 1532.

« Deux ans après, sous la menace de l'invasion du roi de France, François I^{er}, et des Suisses, ses alliés, le duc Charles III se retira à Turin, emportant avec lui le Suaire : un peu plus tard, il le fit conduire à son château de Verceil, puis à Nice, d'où, vers 1578, il est porté au château de Lucento. En 1694, enfin, Victor-Amédée II le fait déposer à Turin, dans la chapelle du Palais-Royal, où il est actuellement conservé.

« Pendant ces diverses pérégrinations, il avait acquis une authenticité nouvelle, qui vraiment semblait bien établie, quand est survenu, au cours de l'Exposition de Turin, en 1898, un étrange incident.

« Un très grand seigneur français, descendant de Marguerite de Charny, ne put s'empêcher, devant la châsse du Saint-Suaire, de demander si réellement on croyait à cette relique, alors que lui possédait dans ses archives la pièce attestant qu'elle était fausse. Grand émoi. Le lendemain, une personnalité laïque, très haute, très puissante (tout le monde ayant imprimé le nom du roi Humbert je n'ai plus de motif de ne pas le nommer) à laquelle cette divulgation devait être particulièrement désagréable, demandait à notre compatriote, sa parole d'honneur que jamais le parchemin ne sortirait de ses liasses.

« La parole a été tenue; mais pouvait-on prévoir que le dossier, naguère recopié en double, appartenant à la Bibliothèque nationale, allait nous faire connaître, ce qu'on ignorait encore à ce moment, le *Mémoire* de Pierre d'Arcis (1) cité plus haut.

« Mais que pouvait peser cette pièce historique, bien qu'incontestablement authentique, datant de 1389, en regard du document qui allait être mis en vente à Turin ? »

*
**

A côté de cette histoire positive est venue se greffer :

La légende du Saint-Suaire

(1) Il nous a été impossible de retrouver ce *Mémoire* à la Bibliothèque Nationale.

Cette légende commence, bien entendu, avec les Evangiles (1).

Nous lisons dans Matthieu (chap. XXVII, 59) : « Joseph (d'Arimathie) prit le corps (du Christ) l'enveloppa d'un linceul blanc, et le déposa dans un sépulcre neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc ».

Dans Marc (chap. XV, 46) : « Et Joseph ayant acheté un linceul, descendit Jésus de la croix, l'enveloppa du linceul et le déposa dans un sépulcre taillé, dans le roc.

Dans Luc (chap. XXIII, 53) : « Il (Joseph) le descendit de la croix, l'enveloppa d'un linceul et le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc où personne n'avait encore été mis » et (chap. XXIV, 12) « S'étant (Pierre) baissé, il ne vit que les linges qui étaient à terre. »

Dans Jean (chap. XIX, 40) : « Ils (Joseph et Nicodème) prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes avec les aromates comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs » et (chap. XX, 2) : « Il (Simon Pierre) vit les bandes qui étaient à terre, et le linge ».

« Nul doute que les linges, et en particulier le suaire, jouissent d'une attention très spéciale de la part des fidèles, quoiqu'on ne dise rien, dans les premiers temps du christianisme de ces objets sanctifiés par le corps de l'Homme-Dieu et par son précieux sang » (2).

« Après que l'empereur Constantin eut donné la paix à l'Eglise (Edit de Milan 313), les divers souvenirs de la Passion purent être recherchés et vénérés » (3) ; « grâce aux soins de Sainte Hélène (2), les souvenirs de la Passion de Notre-Seigneur furent recueillis à Constantinople, dans la métropole de son fils Constantin, nouvellement fondée. Un historien byzantin du xiv^e siècle, Nicéphore Calliste, relate que l'impératrice Pulchérie (399-453) déposa les saints linceuls reçus de

(1) Que le lecteur veuille bien se référer à la note 5 de la page 18 de notre thèse.

(2) Docteur R. W. Hynek, *Le martyre du Christ*.

(3) Docteur Ch. Collard-Huard, *Le Saint suaire de Turin*.

l'impératrice Eudoxie, dans la nouvelle basilique de Constantinople, Sainte-Marie à Blachernes. C'est là qu'ils sont mentionnés par Saint Braulion, évêque de Saragosse (vii^e siècle) et par Saint-Jean Damascène (viii^e siècle) en 1171 par Guillaume, archevêque de Tyr, à qui ils furent montrés par l'empereur de Byzance, Manuel Comnène lui-même. Au mois de juin 1201, M. Mesaritis les défendit contre l'usurpateur .

« Le saint Suaire avec les empreintes du corps de l'Homme-Dieu jouit dans l'église grecque, d'une très grande vénération et célébrité... En 1202 c'est le Chevalier Robert de Clari qui le vit à Constantinople. Mais en 1204 cette ville fut prise par les armées de la quatrième croisade et, au partage du butin, le Saint Suaire fut attribué à Othon de la Roche, chef de troupes du marquis de Montferrat. Celui-ci l'envoya à son père qui le confie vers 1206 à Amédée, évêque de Besançon. Dans la cathédrale de cette ville, la relique fut exposée assez souvent, mais en 1349 le feu, détruisit la cathédrale de Besançon et le Saint Suaire disparut pour une année. On le retrouvait, mais endommagé, à Lirey, en Champagne. Là on en confectionna une copie qu'on envoya à Besançon. Elle y fut conservée jusqu'en 1794 où elle fut brûlée par ordre du Comité du salut public. Cependant l'original reste dans les mains de la famille Charny. »

*
**

Nous ferons ici à cette légende-histoire quelques critiques que nous compléterons au fur et à mesure que nous exposerons notre thèse.

1^o — D'après l'hypothèse de M. Vignon (1), les empreintes du Suaire auraient dû *obligatoirement* exister le dimanche matin, au moment de la découverte des draps dans le tombeau vide. Pourquoi les évangélistes, si prolixes lorsqu'il s'agit d'un fait miraculeux de la vie de Jésus, sont-ils muets sur ce fait ? Aucun évangéliste ne parle de l'image imprimée sur le linceul, qui pourtant, pour ces gens simples, devait avoir la valeur d'un fait merveilleux. Ni Luc, ni Jean n'accusent un étonnement en examinant les linges découverts dans

(1) La description de l'hypothèse de M. Vignon fait l'objet d'un chapitre de notre thèse.

le tombeau. Ce silence est surtout surprenant de la part de Jean, ce grand théologien. A la vue de cette image sur le linceul il n'aurait pas tardé à l'interpréter symboliquement et aurait écrit, comme il le fait pour le sang et l'eau qui coulèrent du flanc du Christ après le coup de lance porté par le soldat : « celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi ». Un puissant cerveau comme celui de Jean aurait-il manqué cette belle occasion ? Un dieu s'incarne pour sauver ses *brebis*. Satan se venge en le faisant crucifier par les hommes ; trois jours après sa mort Jésus ressuscite et va habiter dans le royaume de son Père ; mais il laisse aux hommes, à ses disciples, un témoignage de son éternelle présence parmi eux, *son empreinte sur le linceul* qui l'enveloppa. Cette empreinte n'a-t-elle pas la même valeur que le *sang* et l'*eau* du verset 34, chap. XIX de Jean ?

Dans Luc on *voit* les linges ; dans Jean on *voit les* bandes et le linge ; aucun étonnement, donc rien d'imprimé sur le linceul.

M. Vignon s'appuie sur l'*Illatio* ou Préface mozarabe : « Pierre courant au sépulcre avec Jean, vit les *traces* récemment mises sur les linges du Mort qui avait ressuscité ». Nous posons, très sérieusement, à M. Vignon le problème suivant : Qui est le meilleur juge pour l'histoire de l'adolescence de Saint-Louis : Blanche de Castille, mère de ce roi, ou un de nos contemporains ? Pour nous il ne fait aucun doute : une histoire de Louis IX relatée par Blanche de Castille a plus de chances d'être vraie que celle que nous retrouverons dans une fantaisie d'un de nos contemporains.

Nous nous expliquons : les évangélistes sont, d'après l'Eglise, les disciples, les contemporains de Jésus. Il est donc logique que le témoignage des évangiles soit plus exact que celui de l'*Illatio* : cette œuvre remonte, d'après M. Vignon lui-même au delà du *vi^e* siècle. Ce texte, croyons-nous d'ailleurs, ne peut-être qu'une interpolation.

2° Il est notoire que tout ce qui a appartenu à un mort a été et est considéré par Israël comme « *impur* ». Le grand Rabbïn Liber (1), directeur de l'Ecole Rabbînique de Paris,

(1) Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de tous nos remerciements pour les renseignements qu'il nous a donnés concernant les rites juifs. Nous remercions aussi M. Botbol, brillant élève de l'Ecole Rabbînique.

directeur à l'Ecole des Hautes-Etudes, est *catégorique* sur ce point : la compétence de ce grand érudit dans l'étude du Judaïsme ne fait pas de doute. « Un *cohen* n'avait pas le droit de toucher à un mort sous peine de devenir impur ; il en était de même d'un laïque ».

« Si la Vierge, si les apôtres, dont nous pouvons suspecter la piété envers le linceul du Christ, en ont pris soin, ce fut dans le plus profond secret. C'est pourquoi l'on ne peut s'étonner que le Saint Suaire ne soit pas entré d'emblée dans l'Histoire » écrit Madame Collard-Huard (1). Pour nous, porter une telle conclusion, dénote une mauvaise compréhension de l'observation des *mitzvoth*, des *ordres*, par Israël : une *mitzva* pour un Juif est un *ordre d'Elohim lui-même* ; et un Juif surtout à l'époque présumée de la vie de Jésus, n'aurait jamais transgressé la Loi (2).

3° a) « Nicéphore Calliste, prétend le Docteur Hynek, relate que l'impératrice Pulchérie déposa les saints linceuls, reçus de l'impératrice Eudoxie dans la nouvelle basilique de Constantinople, Ste-Marie à Blachernes ». Serions-nous indiscrets en demandant au Dr. Hynek les références sur lesquelles il s'appuie pour soutenir une telle assertion ?

Dans le texte du ^{xvii}e siècle de Nicéphore Calliste, nous trouvons une seule allusion aux « Σινδόνες » au sujet de la mort du Christ.

En ce qui concerne notre texte, nous n'avons que le mot « σπαργάνα ».

Dans l'édition de 1630 de l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste, XV, 24 p. 625 D. (3) on lit :

(1) Docteur Ch. Collard-Huard, op. cit.

(2) Nous nous souvenons d'un acte de piété juive, observé à Istanbul, il y a sept ans : Un Israélite se soignait chez un dentiste (le *bridge* qu'il portait s'était arraché emportant avec lui, deux dents). Ce *bridge* se trouvait encore chez le dentiste, lorsque l'Israélite en question atteint d'une maladie grave, mourut... La veuve apprit un jour que le dentiste détenait deux dents de son mari. Elle chargea son fils de prendre les dents en question et d'aller les enterrer au pied du marbre qui recouvrait le corps de son mari défunt... C'est ainsi qu'auraient fait certainement, les Apôtres pour les draps qui recouvraient Jésus.

(3) Cf. Bibliographie.

« Au sujet de la vénération du vêtement de la Très Sainte Mère de Dieu, comment ramené à Jérusalem il fut déposé dans ce Sanctuaire arrondi de Blakernes.

«... Mais la célèbre impératrice Pulchérie fit construire un grand temple à la Mère de Dieu au temps de Marcien, et déposa là les *bandelettes* (qui servirent aux funérailles). Léon le Grand, de son côté, fit construire un autre temple dans lequel il plaça avec pompe le vêtement de la Mère de Dieu ».

L'édition de Nicéphore Calliste, de la Patrologie greco-latine de l'abbé Migne (tome 145 sqq.) porte aussi le mot $\sigma\tau\alpha\rho\gamma\alpha\nu\alpha$; de plus la seule interprétation possible nous donne le sens de « *bandes* » (cf. dict. grec-français de Bailly).

Une fois de plus carence des textes.

b) Que dit l'évêque Braulion ? Nous prendrons le texte et la traduction que M. Vignon *lui-même* donne dans son dernier ouvrage (1) :

« Mais pour ce qui a trait encore à ce temps là (pour ce qui a trait aux premiers temps du christianisme), on aura été maintes fois informé de cela même qui n'avait fait l'objet d'aucun écrit. Pensons par exemple, aux linges sépulcraux du Seigneur, et, plus spécialement, au Suaire qui enveloppa le corps sacré. Eh bien, de ce grand drap, nous lisons qu'on l'a *trouvé* (St-Jean XX, 5-7), sans lire pourtant qu'on l'eut *gardé*. Or, comment les Apôtres eussent-ils manqué de réserver, aux temps à venir, une telle relique ? Et l'on pourrait invoquer d'autres cas analogues »... Quant à moi, conclut M. Vignon après ce texte « de ce que S. Braulion prend ici le Linceul comme exemple, je conclus que de son temps on connaissait, on conservait ce linge ; sans quoi l'évêque aurait bâti sciemment sur le vide »... tout simplement.

Le texte de l'évêque Braulion est si clair que la discussion nous semble inutile ; mais la conclusion que tire M. Vignon nous paraît si peu logique, que nous discuterons le texte de Braulion.

(1) P. Vignon: *Le Saint-Suaire de Turin*, p. 100.

Braulion, évêque de Saragosse, s'étonne (et à juste titre d'ailleurs, pour un homme qui vivait au vir^e siècle, en *Espagne*, au moment où *le christianisme a une base*, au moment où *tout ce qui a pu concerner les débuts du christianisme devient une relique*, un objet de vénération) du silence des textes sur les objets qui ont pu toucher le corps du Christ. C'est un peu le regret du collectionneur (1), le désir secret que les évangélistes aient eu l'heureuse idée de conserver les linges qui enveloppèrent le Christ, et le souhait qu'ils soient conservés quelque part dans le monde chrétien: « Et bien de ce grand drap, nous lisons qu'on l'a *trouvé* (St-Jean XX, 5-7) (2) sans lire pourtant qu'on l'eut *gardé* ». Peut-on être plus explicite ?

Nous avons vu les raisons qui empêchaient les évangélistes de *toucher*, et à plus forte raison de *conserver*, des objets « *impurs* » (3).

Par ailleurs, M. Vignon, à la page 102 du même livre, est en contradiction avec le passage de Braulion qu'il cite à la page 100 :

« Dans le passage cité plus haut, écrit-il, S. Braulion d'abord, est muet sur ces vestiges dont le prix eût dû lui paraître grand. Mais si, considérant qu'il ne faisait au linge qu'une allusion rapide, on passe condamnation sur ce point, il reste que l'évêque franchait quelques lignes plus haut un certain litige de l'ordre théologique sans faire le moindre appel à un drap qui lui eût fourni pourtant sa meilleure preuve. La question qui se posait était celle-ci : le Christ, se demandait-on alors, aura-t-il oui ou non, repris à la Résurrection le sang qui lui avait coûté le supplice ? L'évêque répond par la négative, et invoque à l'appui de son dire le sang que S. Jérôme et d'autres avaient pu voir encore de leurs yeux sur la colonne de la Flagellation. Or il en agit de la sorte sans faire une allusion quelconque à un sang qui tacherait le linceul. Il ignore donc que le Drap porte des traces : des traces où il y aurait manifestement à donner au sang du Christ un rôle de premier plan... » L'évêque Braulion, concluons-nous, n'a jamais vu

(1) Nous comprenons trop ce regret.

(2) « Et s'étant baissé, il vit les linceuls posés à terre... Simon-Pierre... vit les linceuls posés à terre ; Le suaire qu'on avait mis sur sa tête n'était pas avec les linceuls mais plié à part ». Evangile de Jean.

(3) Cf. *supra*.

d'étoffe ayant enveloppé le cadavre du Christ, et encore moins les « taches » qui devaient recouvrir cette étoffe.

c) Que trouvons-nous dans S. Jean Damascène ? Cet auteur traite de la vénération d'objets et lieux sacrés « comme le mont Sinaï, Nazareth, l'étable de Bethléem, et la Grotte, le Saint Golgotha, le bois de la Croix, les clous, l'éponge, le roseau, la lance sacrée, objet de salut, le vêtement, la tunique, les étoffes, les bandelettes, le Sépulcre sacré, source de notre résurrection, la pierre du tombeau, Sion, le mont sacré, la montagne des Oliviers, ensuite la piscine probatique et Gethsemani heureux Jardin sacré » (1). Nous pensons que la discussion est inutile ; l'auteur parle des étoffes mais sans faire aucune allusion à des empreintes. Nous aimons donner la conclusion de M. Vignon lui-même : « Pour Saint-Jean Damascène comme pour S. Braulion, silence absolu, d'ailleurs sur le compte des empreintes ».

d) Le Docteur Hynek nous dit encore : les linceuls (?) sont encore mentionnés en « 1171 par Guillaume, évêque de Tyr, à qui ils furent montrés par l'empereur de Byzance, Manuel Comnène lui-même ».

Désireux de garder notre plus complète impartialité, nous prendrons une deuxième fois, le texte même de M. Vignon (2) :

« En 1171, Amaury I^{er}, roi de Jérusalem, rend visite à l'empereur Manuel Comnène. L'illustre chroniqueur Guillaume de Tyr l'accompagne et laisse de la visite un récit en latin, récit qui rend pour nous plus pittoresque la traduction qu'un anonyme en fit presque aussitôt dans son français du XIII^e siècle. On y entend des grandes richesses que le roi voit à Constantinople, de l'accueil exceptionnel que lui-même et sa suite reçoivent de Manuel Comnène, de ce que l'empereur, enfin, fait une chose dont, ajoute le traducteur franc, les Grecs « s'émerveillèrent trop » quand il montra au roi, à ses barons, les grands trésors amassés par ses prédécesseurs. Il introduit ses hôtes dans la chambre impériale même : où l'on ne pénétre pas, d'après Alfred Rambaud, sans qu'il faille ouvrir les

(1) Damascène : col. 1.353, cf. Bibliographie.

(2) P. Vignon : op. cit., p. 103.

portes saintes. Là, il offre à leur vue les clous, la lance, l'éponge, la couronne d'épines,, le sydoine (du latin *sindonem*) où le Seigneur fut enveloppé. « Nules granz privetez n'avoit esté mise el tresor de l'empire dès le tens Constantin, Theodoise et Justinien qui furent haut empereor, que nostre gent ne veist toute » écrit le traducteur, dans son langage (1). Donc l'empereur montre amicalement, intimement, son trésor, ses reliques à ses hôtes. Les Grecs sont stupéfaits de la chose. Et malgré tout, nulle mention n'est faite par Guillaume de Tyr de ces « traces » qui sont, ne l'oublions pas, des effigies, et que, de ce fait, nul ne peut taire sitôt qu'il en a pris connaissance !... » La conclusion de ces lignes, donnée par M. Vignon, est pour le moins inattendue !... : « Point de doute, écrit-il, le roi de Jérusalem et Guillaume de Tyr n'ont vu le Suaire que dans une châsse. »

Résumons les faits. Il existe dans une chambre du palais impérial de Byzance des trésors, des reliques sacrés, jalousement gardés depuis Constantin, *que nul* ne peut se vanter d'avoir vu, *que seule* la famille impériale connaît : un roi de Jérusalem (Guillaume de Tyr est avec lui) rend visite à l'empereur Comnène. Celui-ci, en vrai potentat, accueille avec pompe Amaury I^{er} et, pour lui montrer *l'absolue confiance* qu'il a en son royal hôte, il lui permet de contempler (au grand *émerveillement* des Grecs eux-mêmes) les reliques sacrées de la Passion du Christ, les clous, la lance, l'éponge, la couronne d'épines, le sydoine qui enveloppa le corps du Christ.

N'est-il pas invraisemblable que dans ces conditions, Comnène ait négligé de présenter le suaire dans son entier, et dans le cas où le suaire aurait été enfermé dans une châsse, comme le prétend M. Vignon, l'empereur aurait-il manqué de signaler l'existence d'empreintes sur la précieuse toile ?

e) — Les linceuls, continue le Docteur Hynek, sont encore mentionnés par Mésaritis qui, au mois de juin 1201, les défendit contre l'usurpateur dans la chapelle impériale de

(1) Nous donnons la traduction de la référence de M. Vignon, p. 103, note 2) : « Il n'y a rien de secret, il n'y a rien de mystérieux, dissimulé depuis le temps des opulents empereurs Constantin. Théodore, Justinien, dans les recoins de l'auguste chambre à coucher, et qui n'ait été révélé intimement ».

Sainte Marie du Phare (Mésarititis fit l'inventaire des richesses dont il avait la garde).

Voici la traduction de la référence que M. Vignon nous donne (p. 103, note 4) au sujet du texte de Mesaritis (1) : « les étoffes (σινδόνες) de l'ensevelissement du Christ sont en lin (ἀπὸ λίνου) matière bon marché et usuelle, exhalant encore une odeur de parfum (μύρα) parce qu'ayant enveloppé le mort nu, parfumé de myrrhe (σμύρνα) et contracté par la douleur ».

« Nicolas Mésarititis, conclut M. Vignon, n'aura pas vu davantage en 1201, le Linceul déployé... Pourtant il approche des linges sépulcraux du Christ à les toucher... Malgré tout, pas plus que Guillaume de Tyr, Mésarititis ne mentionne et par conséquent n'aura découvert sur le Suaire les images. Je le vois, moi, soulever un couvercle, sentir une odeur ancienne, et refermer, sans penser à dérouler une étoffe que jamais on n'exposait » (2).

C'est parce *qu'il n'y avait pas d'empreintes sur les étoffes* que Mésarititis n'en parla pas. S'il y en avait eu *certainement* il nous l'aurait dit ; il est impossible en effet de concevoir qu'un homme, faisant l'inventaire d'objets d'une valeur inestimable, ne se donne comme devoir d'examiner de *visu* et de *sensu* tout ce qui lui avait été confié. D'ailleurs une pieuse curiosité aurait poussé Mésarititis à cet examen détaillé. Cela est d'autant plus vrai (le texte même de l'auteur nous l'apprend) que les étoffes ont été *touchées* par le dépositaire, puisqu'il nous assure qu'elle *sont en lin* ; il a même *sent*i leur parfum, certainement en déployant les étoffes (3).

(1) M Vignon traduit sa référence ainsi: « Ils sont en lin, d'une étoffe que, l'ayant là sous la main, on peut dire commune, ils sentent encore la myrrhe et bravent la destruction, pour avoir, après la Passion, enveloppé le corps nu et embaumé de l'ineffable Mort ». Nous préférons notre traduction fidèle à celle trop libre de M. Vignon.

(2) P. Vignon: op. cit., p. 103, seq.

(3) Nous admettrons pour un moment que les étoffes (?) contenues dans le coffre (?) dataient du premier siècle de l'ère chrétienne. Nous croyons qu'il est impossible que l'odeur de myrrhe se conserve environ 1.200 ans. D'ailleurs nous avons fait la petite expérience suivante : nous avons laissé pendant 45 jours un morceau de drap dans une petite boîte en fer blanc contenant de la myrrhe. Une exposition de quelques heures à l'air libre fit perdre à l'étoffe son parfum.

f) — M. Colson écrit (1) (après bien d'autres auteurs): « On ne connaît pas de témoignage plus précis avant celui de Robert de Clari, chevalier picard, qui a laissé des mémoires intéressants sur la prise de Byzance par les Croisés en 1204 : ... Et entre ches autres en eut un autre des moustiers, que on apeloit medame Sainte-Marie de Blakerne, ou li sydoines la ou Nostres Sires fu envolepés, i estoit, qui cascuns des venses se drechoit tous drois, si que on i povit bien veir le figure Nostre Seigneur, on ne seut on onques, ne griu ne Franchois, que chis sydoines devint quant le vile fu prise ».

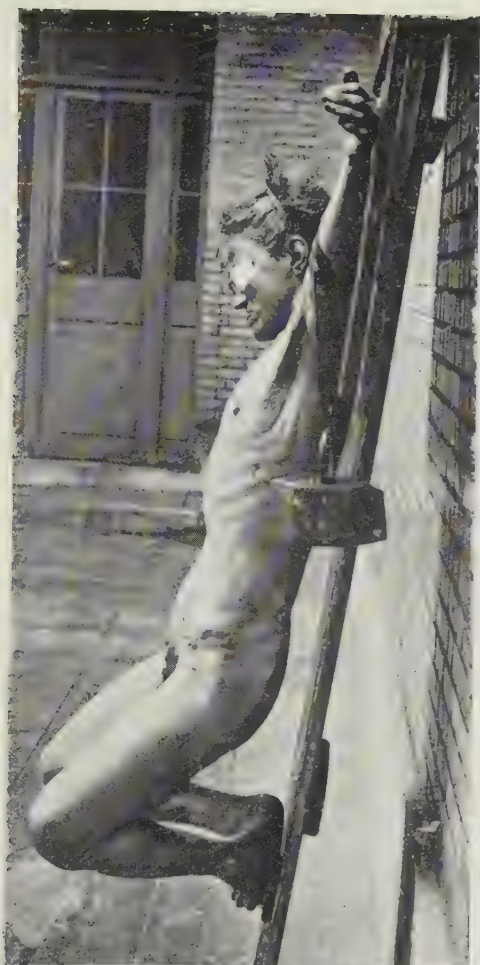
De la lecture attentive de ce texte se dégage le fait suivant : d'après Robert de Clari, on vénérât à Constantinople, à Sainte-Marie des Blakernes, *un suaire* sur lequel on pouvait voir *le figure nostre Seigneur*. Nous insistons sur les mots : « le figure Nostre Seigneur ». Ce suaire disparut quand la ville fut prise, en 1204 par les Croisés (4^e croisade).

Une remarque d'abord s'impose : ce suaire disparu de Sainte-Marie de Blakernes *n'a aucun rapport avec les étoffes* que Mésaritis gardait en dépôt dans la chapelle impériale de Sainte-Marie du Phare en 1201. Le texte de l'inventaire fait, scrupuleusement par Mésaritis nous le prouve de façon certaine : Mésaritis ne constate aucune image sur « ses » étoffes *tandis que le suaire conservé à Sainte-Marie des Blakernes en a une* (2).

Dans la revue *Romania* (année 1925, page 478) faisant le compte rendu de l'ouvrage de M. H. Chamard « Le mystère d'Adam » texte du manuscrit de Tours et traduction nouvelle, M. Ed. Faral, membre de l'Institut et Administrateur du Collège de France, écrivait : « ... Au début il traduit *Figura* par « Figure de Dieu », et, d'après ce qu'on lit au bas de la page

(1) R. Colson, op. cit., p. 23.

(2) M. Vignon, *malgré les textes*, voit partout le suaire qui deviendra (?) celui de Turin. Oubliant le grand nombre de véroniques, de suaires que Byzance possédait, (peut-être une étoffe « authentique » dans chaque grande église) il fixe une *étoffe sans savoir laquelle*, bâtit des suppositions (très agréables pour le croyant, mais sans aucune base historique pour celui qui veut la vérité) fait voyager « son » suaire de droite et de gauche; le retrouve tantôt dans une châsse (op. cit., p. 103), tantôt dans nous ne savons quelle espèce de boîte à couvercle (page 104, op. cit.). On sent dans son travail un désir d'arriver à ce qu'il a fixé déjà d'avance et non la curiosité du chercheur qui veut connaître. M. Vignon *veut apprendre à l'histoire*, tandis que, croyons-nous, un chercheur impartial apprend par l'histoire.



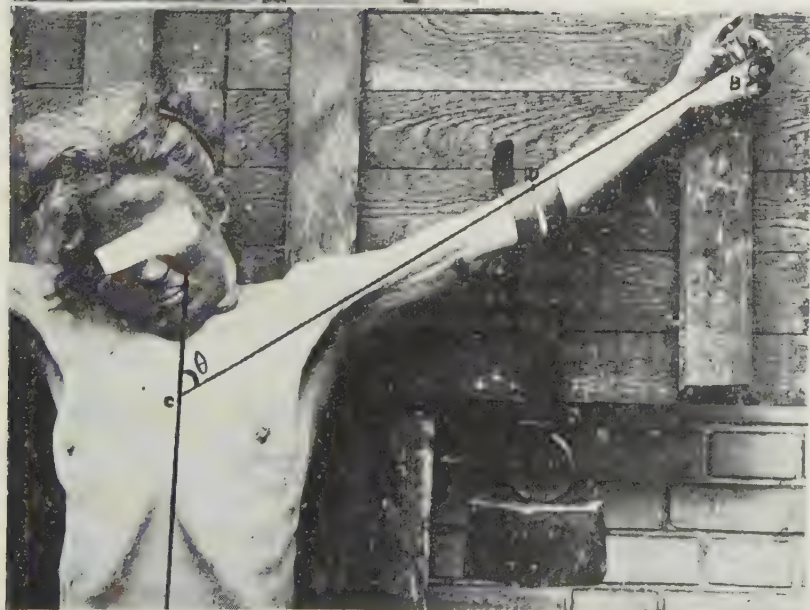
Photogr. 7. — Profil de notre
cadavre en croix ;

le sujet est entièrement soutenu (le frottement sur le bois a été supprimé) par les clous plantés dans les paumes des mains et celui des pieds.

Photogr. 8

Troisième expérience :

un poids de 10 kgs est suspendu à la région du pli du coude.





Photogr. 9. — Quatrième expérience :
*un chariot d'un poids de 25 kgs a été accroché au tiers externe
du membre supérieur gauche.*

5, on voit qu'il entend par là Dieu lui-même, représenté comme personnage. Mais cette *Figura* est, dans les indications scéniques du manuscrit, appelée Salvator, et Alain de Lille, dans ses *Distinctiones*, donne ce renseignement : « *Figura dicitur filius Dei* ». C'est donc le Christ qui est ici en scène malgré la lettre de l'Écriture, le Christ confondu, comme il l'est souvent au Moyen-Age avec Dieu lui-même ; et c'est un trait notable... »

Donc aucune allusion à la double empreinte du corps de Jésus. Sur le suaïre, exposé tous les vendredis à Sainte-Marie des Blakernes, on voyait une image du Seigneur, peut-être semblable à celle d'Edesse qui précisément se trouvait à Constantinople en ce temps-là (1).

g) — Le Docteur Hynek, nous retrace encore l'hypothèse de Dom Chamard (2) : Après la prise de Constantinople (1204) dans un partage de butin, le Suaïre échoit à Othon de la Roche (3)... Rien de toute cette légende, avec l'« indispensable croisé », ne résiste à la critique. M. Vignon lui-même s'est fait un devoir de la détruire (4).

Cependant, un seul fait appartient à l'histoire : il a existé à Besançon un suaïre qui fut conservé jusqu'en 1794. L'histoire nous est donnée par la Gazette Nationale (5).

«... Dons patriotiques, armement de soldats, fabrication de salpêtres, envoi de métaux aux monnaies et aux fonderies, confiance, renchérissement et accélération dans la vente des domaines confisqués.

« Tel est le tableau que vous présente chaque jour la correspondance.

« Celle d'aujourd'hui vous offrira un trait assez piquant de la charlatanerie des marchands de miracles.

(1) On suppose que cette image fût détruite par les vandales de la quatrième croisade, lors de la prise de Constantinople, en 1204. « On vénère de nos jours, à Saint-Sylvestre de Rome, une copie qu'on affirme faite sur l'original même. » De Mély, op. cit.

(2) Le linceul du Christ. Etude historique et critique. Paris Oudin, 1902 épuisé.

(3) Cf. supra.

(4) Op. cit., p. 105 sqq.

(5) Cf. Bibliographie.

« En calomniant la mémoire et l'intention de l'un des hommes qui a donné à la terre les plus touchants exemples d'humanité et de vertu, et les leçons de la morale la plus opposée à l'aristocratie, à la superstition, à l'hypocrisie sacerdotale et au fanatisme, les prêtres non contents d'avoir bâti sous le nom d'un sage, un culte d'immoralité, de persécution et de prestiges, ont lutté de ridicule avec les fabuleux historiens d'Apollonius. Ils ont prétendu prouver par des faits impossibles leurs dogmes absurdes et leur mission supposée, et ont ainsi appelé le mensonge à l'appui du mensonge.

« On avait imaginé de faire un miracle célèbre de la prétendue conservation du linge qu'on supposait empreint de la sueur, du sang et de l'effigie d'un homme mort il y a dix-huit siècles. A Besançon les prêtres offraient à la vénération du Peuple ce qu'ils appelaient le Saint Suaire.

« On nous envoie non seulement ce linge ouvré et d'un travail moderne, mais encore le poncis ou le moule découpé qui servait à y renouveler chaque année l'empreinte dont on admirait la conservation miraculeuse.

« On vous adresse le procès-verbal qui constate la reconnaissance qu'en ont faite les prêtres, et qui contient l'aveu formel de leur fourberie, qu'ils n'avaient pas, disent-ils, osé avouer précédemment. Les français, les hommes qui sentent la dignité de leur être, et qui ne se forment pas de la Divinité une idée blasphématrice, n'ont pas besoin de ces preuves ; mais l'histoire doit les recueillir pour garantir notre postérité des dangers de tout culte sacerdotal et pour aider les peuples encore asservis à rentrer bientôt dans les droits de la liberté et de la raison.

« Un miracle plus réel et plus digne de la Divinité c'est la maturité des grains dont on nous envoie des épis de Carpentras.

« Tout nous ramène à cette réflexion que nous avons déjà faite, et que nous ne saurions trop répéter : La Providence veille sur le salut d'un Peuple libre et vertueux.

« La Convention ordonne l'impression de ce rapport ».

Il ressort de la critique que *les textes eux-mêmes* élèvent contre M. Vignon, la conclusion suivante :

Personne n'a parlé de l'existence à Constantinople d'un linceul possédant les empreintes du cadavre nu de Jésus crucifié. On parle de bandelettes, d'étoffes sans images, de visage de Christ, etc... mais les textes sont muets sur les empreintes laissées par le corps de Jésus que M. Vignon veut trouver sur un suaire quelconque.

Cette conclusion nous autorise à dire que les byzantins *n'ont jamais possédé* (et les historiens, les archéologues avertis connaissent pourtant « l'innombrable quantité de fausses reliques, de reliques invraisemblables, conservées à Byzance au XII^e siècle ») (1) *un suaire répondant à la description du suaire qui forme le « joyau » du trésor de la famille de Savoie*. Le Saint-Suaire de Turin (nous rapportant toujours aux textes) ne vient pas d'Orient (2). A M. Vignon incombe le devoir de nous donner des preuves plus solides; nous les discuterons avec l'impartialité que nous avons mis à juger « celles » (?) qu'il nous a données déjà.

M. Vignon *veut utiliser le silence même des textes*. Pour lui, le Suaire existait à Byzance, et si les auteurs n'en parlent pas c'est que « tout comme les premiers siècles avaient défense de représenter le Christ en croix, il devait leur être interdit

(1) F. de Mély: op. cit., p. 21.

(2) Une question se pose: « la toile qui forme le Saint-Suaire de Turin est de provenance orientale », disent les Commissions française et italienne du Saint-Suaire (seuls les membres de ces commissions ont pu étudier partiellement ce tissu). M. de Mély, qui fut membre de la Société des Antiquaires de France, n'est pas de cet avis. Se basant sur le *Livre des Mestiers*, d'Etienne Boileau (XIII^e siècle) il ne voit aucune difficulté à admettre que le tissu, qui constitue le Suaire de Turin, soit d'origine normande, plus exactement rouennaise: *la mesure spéciale aux toiles de Rouen était l'aune de 1 m. 396 — bien près du 1 m. 40 du Suaire*.

OR, LES MESURES DU SUAIRE DONNEES, AU DEBUT DES DISCUSSIONS SUR LE LINCEUL, PAR M. LOTH, SONT: 1 m. 40 sur 4 m. 10 (M. BATTANDIER. COSMOS, Nouvelle Série Tome XXXIX. 1898, page 10) *DONNE DES MESURES IDENTIQUES* (*ces mesures aujourd'hui ne sont plus les mêmes : officiellement il faut accepter 4 m. 36 sur 1 m. 10*). Ces toiles de Normandie, dit M. de Mély, étaient portées dans toutes les foires de France, en Champagne donc, où à la foire de Troyes, si voisine de Lirey, rivalisait presque, pour le Nord, avec la foire de Beaucaire. Il est vraiment regrettable, qu'un homme de la valeur de M. de Mély n'ait pas pu expertiser le Suaire de Turin, ses conclusions auraient été très intéressantes.

de faire de cette suite illustrée de la croix, qu'était le Suaire, l'objet d'une propagande et d'un culte public » (1).

Nous avons vu (dans notre Introduction) combien les autres mythes (pour ne citer que celui de Prométhée, d'Attis, de Mithra, de Marduk, d'Osiris, d'Orphée etc...), les autres « religions de salut » étaient ressemblantes, sinon identiques, à celui de Jésus. Le païen n'était nullement offensé par le nouveau « mystère » d'un Dieu s'incarnant. Cela M. Vignon l'accepte. Mais ce que cet auteur se refuse à admettre, c'est la possibilité pour le païen, d'accepter l'idée d'un Dieu crucifié, d'un Dieu subissant le supplice infamant de la croix.

Cette deuxième idée n'avait, encore, rien de choquant pour les catéchumènes. L'homme, lorsqu'il s'agit de se créer un dieu, n'a pas l'esprit très inventif; c'est le même type, ou presque, de divinité que l'on adore urbis et orbis, le même type de dieu, ou presque, hier, aujourd'hui et demain.

Nous ne sommes pas l'inventeur des mythes, des mystères, des religions du passé; des hommes érudits se sont donné la peine de les exposer dans des livres, que ne les consulte-t-on pas? Sommes-nous l'auteur des légendes d'Isis et d'Osiris, de Mithra, de Cybèle-Attis, de Prométhée, d'Orphée, d'Adonis, de

(1) P. Vignon: op. cit., p. 96, seq.

Suite de la note (2) de la page précédente.

Nous n'avons aucune compétence dans la connaissance des tissus (la divergence avec nos études est vraiment trop grande), aussi nous nous abstenons de toute critique. Cependant une remarque. Les suppositions de M. de Mély seraient-elles erronées que prouverait l'hypothèse des Commissions du Saint-Suaire? Que le tissu qui constitue le Suaire soit d'origine orientale, nous l'admettons; est-ce là une raison pour soutenir que les images du Christ sur le Linceul sont aussi de provenance orientale (et cela malgré les textes)? Parce que l'Islam triomphant a planté quatre minarets sur la basilique de Ste-Sophie, à Istanbul, est-il logique de soutenir que toute cette merveilleuse église fût construite par les anciens Osmanlis? Donnerait-on à un bijou moderne l'âge du tissu égyptien, sur lequel une jeune fantaisiste l'aurait appendu? Quoi de plus légitime pour l'homme de représenter un objet de vénération, sur un fond riche, ancien? Quoi de plus légitime encore pour un peintre de prendre comme toile, pour compléter une « pieuse supercherie », une étoffe de l'époque présumée du Christ? Cette hypothèse est d'autant plus plausible que tous les textes grecs sont muets sur la présence du Suaire à « double empreinte » à Byzance (fait étonnant pour celui qui connaît le caractère « hyper-religieux » des Grecs et leur respect des reliques.

Zagreus-Dionysos et tant d'autres ? Tous ces dieux ne meurent-ils pas déchirés, castrés, crucifiés, cela, d'après M. Vignon, aurait dû empêcher les hommes de leur élever des temples et de les adorer ? Nous savons qu'il n'en a pas été ainsi.

Acceptons pour un moment l'obstacle que pose M. Vignon (il lit dans Dom Cabrol et Dom Leclercq) : l'archéologie ne nous donne pas des « Crucifixions » avant 1204. Devons-nous citer celles qui sont mentionnées dans F. de Mély (p. 64 sqq) (1) :

- Au iv^e siècle : la Crucifixion de Béryte ; cette image, conservée à Gabaon, avait été apportée à Byzance avec d'autres reliques par Jean Tzimisce en 975 ; elle y était encore vers 1200 ; Antoine de Novgorod l'y vit ; elle disparut au sac de Constantinople en 1204.
- Au v^e siècle deux Crucifixions ; l'une sur une plaque d'ivoire, faisant partie d'un coffret qui appartient au British Museum ; l'autre la Crucifixion de la porte de Sainte-Sabine à Rome.
- Au vi^e siècle : Crucifixion rapportée dans le manuscrit syriaque de la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Celle-ci est curieuse par *le rappel du culte de Mithra*, car de chaque côté des bras de la Croix se trouvent le Soleil et la Lune.

*
**

ENSEVELISSEMENT CHEZ LES JUIFS AU TEMPS PRESUME DU CHRIST

Avant d'entreprendre la critique de l'hypothèse de M. Vignon, nous donnerons quelques aperçus de l'ensevelissement chez les juifs à l'époque présumée du Christ. Les rites funéraires hébreux furent-ils influencés par ceux d'Egypte ?

(1) M. Vignon prenant judicieusement quelques phrases dans l'œuvre de M. de Mély (op. cit.) se rend favorable l'auteur qui, après M. A.-L. Donnadiou, le critique un peu vertement.

Nous profitons de cette note pour rendre hommage au professeur A.-L. Donnadiou qui a su montrer, dans son modeste livre, la puissance de son esprit méthodique et intégralement scientifique.

Sur les rites égyptiens, M. Raymond Weill, directeur de la Conférence d'Histoire et d'Archéologie égyptienne à l'Ecole des Hautes-Etudes nous communique: (1)

« En formule osirienne, qui est la plus générale dans le cadre des religions funéraires de l'Egypte, le mort, identique à Osiris, doit avoir la forme et l'attitude du dieu lui-même, soit les bras croisés sur la poitrine et pris dans le maillot, les mains seules sortent du maillot pour tenir les outils qui sont les insignes du dieu. Cette formule n'est pas spécifiée explicitement ; elle ne ressort que de la configuration très uniforme et arrêtée des représentations osiriennes.

« En fait, les momies n'ont jamais les mains saillantes hors du maillot. Et les bras croisés sur la poitrine ne sont pas de rigueur non plus. Chez les personnages royaux de la célèbre cachette de Déir-el-Bakri, notamment, qui peuvent servir de bon exemple pour les alentours du ^{xiv}^e siècle av. J.-C., j'en vois un certain nombre qui ont les bras allongés le long du corps, d'autres avec les mains jointes sur le pubis. Au feuilleté des planches des *Momies royales de Déir-el-Bakri* (volume de Maspero et de Elliot Smith), dans le grand *Catalogue* du Musée du Caire, on se rend compte que *bras croisés sur la poitrine* et *bras allongés le long du corps* étaient de fréquence à peu près égale les *mains jointes sur le pubis* se manifestant un peu moins souvent. [Sur 23 momies étudiées par M. Weill, 9 ont les bras croisés, 9 ont les bras pendants et 5 les mains sur le pubis].

« En somme, aucune attitude n'était prescrite en rigueur. Peut-être assez souvent (on l'a déjà suggéré) le défunt était-il accepté dans la posture où la mort l'avait laissé. »

M. Weill ne voit « probablement aucune influence des rites funéraires égyptiens sur ceux des Juifs du début de notre ère ».

M. G. Cordonnier écrit (2): « ...quarante ans seulement avant la venue du Christ, le rabbin Gamaliel ordonne l'abandon de l'usage des riches vêtements pour ensevelir les morts. »

(1) Qu'il veuille bien trouver ici, l'expression de tous nos remerciements.

(2) G. Cordonnier: Le Christ dans sa Passion.

La voix autorisée de M. Liber, Grand Rabbín de France, dément l'affirmation de M. Cordonnier.

« Rabban Rabbi Gamliel (c'est probablement le second du nom, qui a vécu vers l'an 100 et non le premier qui est le contemporain de Jésus) a demandé d'être enseveli « dans un vêtement de lin ». Le texte ne dit pas autre chose. Le contexte indique qu'auparavant, on ensevelissait les morts dans des vêtements de luxe ; il n'y a rien d'autre à tirer de ce texte. On peut traduire aussi bien « un vêtement de lin » que « des vêtements de lin » et il n'est pas possible de savoir de combien de pièces était formé le vêtement mortuaire de cette époque ». — Telle est la communication qui nous fut faite par le Grand Rabbín Liber, dont l'érudition n'a d'égale que son extrême bienveillance.

Les Evangiles eux-mêmes sont vagues : Matthieu XXVII, 59... enveloppa in *Sindone* (éttoffe ou vêtement) ; Marc XV, 46... l'enveloppa in *Sindone* ; Luc XXIII, 53, *Sindone* et XXIV, 12... *linteaminibus*, les étoffes ; Jean XIX, 40, ils l'enveloppèrent de bandes (*linteis*), avec les aromates, comme c'est la coutume chez les Juifs — XX, 5, 6, et s'étant baissé, il vit les bandes (*linteamina*) — bandes (*linteamina*) — linge (*sudarium*). Et dans Jean encore (résurrection de Lazare) XI, 44, 45 : « Et aussitôt le mort sortit les pieds et les mains liés (*ligatus pedes, et manus*) de bandelettes. Son visage était enveloppé d'un suaire (*facies illius sudario erat ligata*). Jésus leur dit : Déliez-le (*solvite eum*) et laissez-le aller ».

Nous renonçons avec de pareils textes, à esquisser la moindre description des rites funéraires chez les Juifs à l'époque présumée de Jésus. Nous respectons trop notre Jury, pour nous permettre une fantaisie semblable. La description, très hasardeuse, de l'ensevelissement juif, au I^{er} siècle, a été donnée par plusieurs auteurs dont M. Vignon...

Cependant nous pouvons dire que ; les Juifs enveloppaient leurs morts au temps présumé du Christ de bandes, de bandelettes et d'étoffes et faisaient usage d'aromates, en particulier de la myrrhe et de l'aloès (1). Nous pouvons dire encore que certainement un linge recouvrait le visage du mort, car

(1) Nous discuterons plus loin la question de l'aloès.

nous retrouvons par *deux fois* (sur deux morts : donc 100 %) cet usage : une première fois dans la résurrection de Lazare et une deuxième fois à la découverte des linges dans le tombeau du Christ : *et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus* (Jean XX, 7). Mais M. Vignon *ne veut pas* de ce linge sur le visage du mort, car admettre ce linge *c'est ruiner complètement son hypothèse* (qui est d'ailleurs fausse) (1) : si le linge du visage existait nous aurions fatalement deux empreintes antérieures du corps : la première sur ce petit suaire et représentant la tête du mort, la deuxième sur le grand linge, comprenant le tronc et les membres.

M. Vignon, pour éliminer le texte accusateur de Saint Jean, fait appel aux Talmuds (ouvrages terminés au IV^e siècle... V^e-VI^e siècle, ajoute-t-il). C'est là qu'il trouve un de ces innombrables *agadhoth* : *on ne couvrait que les visages abimés*. Mais le texte talmudique n'a aucun rapport avec l'époque présumée du Christ.

Et en serait-il comme M. Vignon le veut : le visage du Christ n'avait-il pas été abimé par le knout romain, par la douloureuse couronne d'épines ; « le nez du Christ semble tout tuméfié » constate M. Vignon lui-même (*mais cette fois dans la deuxième partie de son livre*). Des joues écorchées, œdematiées, sanglantes, une bouche, un front dégouttant de sang, un nez déformé... n'est-ce point suffisant pour *abîmer* un visage ? M. Vignon, qui s'est donné la peine d'imaginer le knout romain, se représente-t-il les dégâts que cet instrument de torture pouvait produire, surtout lorsque les coups étaient portés par un soldat romain, sur un pauvre homme, sur un « indigène » (qu'on s'imagine la brutalité des blancs pour les noirs au début des conquêtes coloniales...)

Des bandelettes attachaient les pieds et les mains du mort dans un but qui nous échappe (2). L'usage de la mentonnière et de tous ces menus petits coussins que M. Vignon

(1) Que notre Jury veuille bien nous excuser de donner une conclusion avant la démonstration.

(2) Certains auteurs ont soutenu que quelques bandelettes servaient à ramener sur la poitrine les bras « rigides ». — Nous éliminons d'abord un premier point, objet de nombreuses discussions : position des bras d'un mort juif ? Il n'existait aucune attitude obligatoire ; les bras pouvaient occuper n'importe quelle position, mais jamais *les mains* ne venaient recouvrir la région pubienne : l'éthique juive est intransigeante sur ce point.

trouve, pro domo, n'est nullement mentionné dans les textes évangéliques. Le nombre de paquets de linge qui entouraient le corps du Christ va en augmentant depuis que M. Vignon (il n'est pas difficile de s'en apercevoir lorsqu'on lit attentivement son dernier ouvrage) commence à se rendre compte que s'il y avait des « projections orthogonales des vapeurs ammoniacales » nous aurions eu *fatalement* une déformation et un élargissement des images du Suaire de Turin. Nous développerons plus loin notre pensée.

Quel était le rôle de la myrrhe et de l'aloès ? Antiputride, dit M. Vignon.

Suite à la note (2) de la page précédente.

Un deuxième point: la rigidité cadavérique. Tous les auteurs qui ont écrit sur le Saint-Suaire ont parlé de cette rigidité. Ils ont dit d'elle des choses invraisemblables. Par respect pour l'Université nous traitons la question dans cette note. M. Vignon écrit (op. cit., 70 seq.): « Pour ce qui est de l'homme du Suaire, n'avait-on pu avoir, d'ailleurs, une ou même deux raisons d'en agir comme on l'a fait ? Question de décence peut-être, le mort étant complètement nu. Question peut-être aussi de *rigidité cadavérique*: les bras roidis par la mort, et après l'étirement que la croix impliquait, *ne se seraient pas laissés replier davantage* ». [Prase soulignée par nous.] La lecture de cette phrase est si peu attendue de la part d'un homme de science, qui en principe aurait dû contrôler tous ces dires par l'expérience (Claude Bernard ne mérite pas cet affront), que nous nous sentons obligés de donner un bref aperçu de ce qu'est la rigidité cadavérique (que notre Jury nous excuse et qu'il ne voit rien d'insultant pour lui: il aurait fait comme nous, s'il avait lu tous les ouvrages qui ont parlé de ce phénomène cadavérique avec une fantaisie déconcertante).

La rigidité cadavérique est un phénomène musculaire survenant chez un cadavre, après acidification des viscères. Elle consiste en un durcissement, une contracture des muscles. Elle débute par les vésicules séminales (chez l'homme), puis successivement la rigidité passe aux maxillaires, au cou et à toute la musculature: membres inférieurs en extension, les supérieurs en flexion, la tête en extension. La pupille, dilatée au moment de la mort, se rétrécit avec la rigidité cadavérique. La rigidité débute trois heures après *la mort*, et est complète dès la treizième heure. Elle persiste 24-48 heures et plus; sa durée est d'autant moindre qu'elle est survenue à une époque plus rapprochée de la mort: *la température ambiante influe sur elle*, elle est *plus courte dans les pays chauds*. Elle cesse lorsque la putréfaction commence.

La rigidité cadavérique est un phénomène facilement vaincu: *un adolescent de 13-14 ans, normalement constitué, peut aisément faire disparaître cette rigidité*, celle-ci *une fois vaincue, disparaît pour toujours* et on peut *donner aux membres d'un cadavre n'importe quelle position*, normale pour les articulations.

Nous faisons à M. Vignon pour la médecine légale, le reproche que lui fait M. de Mély pour l'archéologie: il se contente de peu et n'aime pas la vérification de phénomènes mêmes les plus simples. Nous ne doutons pas, connaissant l'accueil de notre maître, le professeur Piédelièvre, à tous ceux qui veulent travailler à l'Institut Médico-Légal, qu'il aurait pu avoir tous les renseignements concernant cette question. D'ailleurs M. Forestier, brigadier des garçons, aurait pu lui-même, lui fournir une démonstration pratique des phénomènes cadavériques.

Connaissant l'abus immodéré que fait l'Oriental des épices, des aromates, des parfums, de tout ce qui peut « sentir bon » (1) pour son corps, pour son logis, pour son alimentation (mettant « à toutes les sauces », si on nous permet cette expression triviale, la racine, la tige, la feuille, la fleur, la graine d'une plante) nous avons pensé que la myrrhe, l'aloès étaient employés comme substance odoriférantes et non comme substances embaumantes. Connaissant l'Orient, nous étions presque sûr de notre hypothèse, mais nous avons jugé qu'une vérification s'imposait : nous la fîmes sur six petits cyprins, vulgairement appelés « poissons rouges » (2). Il ressort de notre expérience que ni la myrrhe ni l'aloès (purgatif et agallochum) ne sont antiputrides, ou ils ne le sont que mécaniquement ; c'est ce qui explique l'énorme quantité de myrrhe et

(1) L'Orient mériterait bien le titre de *Gulistan*, jardin des roses.

(2) Nous remercions vivement le Dr. Weitz, ancien assistant de M. Perrot, professeur à la Faculté de Pharmacie, de nous avoir prêté les quelques échantillons de *bois d'aloès* qui nous servirent à faire cette première expérience. — Les six petits cyprins furent respectivement mis : le premier dans de l'aloès purgatif (aloès du Cap) ; le deuxième dans un mélange d'aloès et de myrrhe ; le troisième dans de la myrrhe ; le quatrième dans de l'aloès agallochum (bois d'aigle) ; le cinquième dans un mélange d'aloès agallochum et de myrrhe ; le sixième, enfin, dans la poudre de riz ; toutes ces substances étaient, bien entendu, pulvérisées. Huit jours après, en présence de deux amis, un avocat et un médecin (sachant combien l'odorat est trompeur, nous préférons avoir plusieurs opinions), nous sortîmes les petits poissons de leur poudre : à peu de chose près (celui qui avait été conservé dans la myrrhe avait une odeur moins désagréable), tous les petits cyprins avaient cette odeur, *sui generis*, du poisson qui commence « à passer ». — Donc aucun des corps employés n'est spécialement antiputride. Ils retardent la putréfaction sans doute, mais par le même phénomène physique que dans la célèbre expérience de Pasteur : la poudre (comme la gaze de Pasteur) empêche les germes de l'atmosphère, véhiculés ou non par les insectes, d'accomplir leur œuvre de décomposition des matières albuminoïdes. — Le soldat en campagne ne fait pas mieux : à défaut d'installation plus moderne il recouvre ses fèces avec de la simple terre ; c'est peut être aussi ce que font le chien et le chat, instinctivement, en recouvrant par un mouvement rapide de leurs pattes les matières qu'ils viennent d'émettre. — L'ensevelissement que la grande majorité des collectivités humaines pratique, a-t-il un autre but ? Les matières odoriférantes employées pour ensevelir les morts n'avaient-elles pas un rôle identique à celui des parfums employés avant la découverte des pâtes dentifrices ? véritables cache-misères, ces parfums masquaient la mauvaise haleine de la bouche : la myrrhe, l'aloès, le nard, le safran, le cinnamome, par leurs odeurs pénétrantes « *neutralisaient* » les émanations des cadavres en putréfaction.

d'aloès (100 livres, c'est-à-dire presque trente kilogrammes) que Nicodème (Jean XIX, 39-40) apporte au tombeau (1).

*
**

PHOTOGRAPHIES DU SAINT SUAIRE DE TURIN

Nous empruntons le texte à l'ouvrage, déjà cité, de M. Colson :

« Une exposition d'art sacré eut lieu à Turin en 1898. C'est à cette occasion que le roi Humbert II autorisa une ostention du Saint-Suaire, du 25 mai au 2 juin, pendant laquelle M. le chevalier Pia, avocat à Turin et photographe très expérimenté, obtint du roi l'autorisation spéciale de photographier la relique. Les détails de l'opération ont été consignés par M. Pia lui-même... « Lorsqu'en mai 1898, le temps s'approchait de l'ostention solennelle du Saint-Suaire, on pense à le reproduire en photographie. J'en fis la proposition à tous mes frais et en renonçant à toute propriété artistique... D'abord, je fis construire tout exprès un échafaudage devant l'autel où était exposée la sainte relique... J'ai exécuté deux poses sur des plaques de 50/60, la première de 14 minutes, et la deuxième de 20 minutes. L'objectif était un Votgländer, le diaphragme de 2 millimètres, avec écran jaune d'une nuance

(1) Nous avons assisté à Istanbul à des funérailles juives: le cercueil, amené près de la fosse, est ouvert. Deux hommes retirent le défunt, enveloppé de linges blancs (linon), de la bière et le descendent délicatement dans le trou béant. La fosse est rectangulaire : trois petits « bancs » y sont sculptés : le premier tout le long du petit côté du rectangle servira à poser la tête du mort; les deux autres, symétriques, après avoir formé un angle droit avec les extrémités du premier « banc » se continuent en pente douce jusqu'à mi-longueur du rectangle : ils serviront à déposer les membres supérieurs du défunt. Le mort est descendu... une prière... puis un garçon de pompes funèbres dépose deux grandes pelletées de chaux vive sur l'abdomen du défunt. Les intimes jettent symboliquement une poignée de terre sur le corps. Puis doucement la terre recouvre le cadavre. Dans cette chaux déposée sur le mort d'Istanbul, ne faut-il pas voir un vestige des anciens rites funéraires d'Israël ? Cela est possible. — Le rabbin nous décrit le nombre de pièces qui composent l'habillement du mort: une chemise, un pantalon, un bonnet, un *tzitzith* (petite pièce d'étoffe portant à son centre une ouverture pour laisser passer la tête; aux quatre bouts de cette pièce des nœuds rituels symbolisant le nom de Yéhovah). Sur le tout, un long manteau (toujours en lin) cousu de tous côtés et qui en dernier lieu forme une espèce de grand sac dans lequel se trouve le mort... Tout cela nous entraîne bien loin des suaires, des bandelettes, des bandes, des linceuls, etc...

très légère. J'ai employé des plaques orthochromatiques de la Maison Edward ; je les ai développées dans une solution ordinaire d'oxalate ferreux, sans aucune préparation spéciale chimique qui aurait pu altérer de quelque manière le résultat normal habituel de mon travail. Fermé (enfermé) dans mon cabinet, tout attentif à mon œuvre, j'ai éprouvé une émotion très forte lorsque pendant le développement j'ai vu dès le commencement apparaître sur la plaque d'abord la Sainte Face avec tant d'évidence que je restais bien surpris et content, puisque je pouvais être dès lors sûr du bon résultat de mon entreprise. Ensuite j'ai fixé la plaque dans une solution d'hyposulfite de soude ».

En 1931, le chevalier Enrie fut chargé officiellement de photographier le Saint-Suaire.

*
**

*Hypothèse de MM. Battandier, Vignon, Colson relative
aux empreintes du Saint-Suaire.*

M. Battandier écrivait déjà en 1898 (1) : « La myrrhe et l'aloès dont le corps a été oint auraient laissé ces traces [les empreintes du Saint-Linceul] et il est clair qu'elles devaient être plus fortes là où le linceul était en contact direct avec le corps. Donc c'est une sorte de négatif. »

M. Vignon n'a fait que cueillir les fruits de la pensée du Docteur A. Battandier. Il écrit à son tour (2) : « des vapeurs ammoniacales humides, provenant de la fermentation d'une urée qui abonde dans une sueur de torture et de fièvre... la ressemblance du cas du mort [celui du Saint Suaire] avec celui du Christ désigne alors la matière que les vapeurs impressionnaient : il s'agissait d'un mélange, que je dis aujourd'hui pulvérulent, d'aloès et de myrrhe, mélange où l'un des composants, l'aloès, brunissait sous l'action des vapeurs, en se fixant du même coup sur l'étoffe. Et quand je parle de l'aloès, j'entends *l'aloès vrai, l'aloès médicinal* [phrase soulignée par nous] ; celui qui passait jadis pour un antiputrique, tout comme la myrrhe ».

(1) Op. cit. Cosmos 1898.

(2) Op. cit., p. 5 seq.

« M. Vignon, écrit M. Colson (1), étudie la représentation de ce corps et montre que l'image n'a pu être produite que par une action partant du corps et *se transmettant, non seulement au contact, mais aussi à distance, avec un effet d'autant plus faible que la distance est plus grande*. Et comme aucune radiation assez puissante n'est ici admissible, il n'y a plus qu'une émission de vapeurs qui soit capable d'expliquer le phénomène... L'existence de vapeurs d'une part, et d'un écran sensible d'autre part, a-t-elle pu être réalisée dans l'ensevelissement du Christ? La réponse est affirmative. D'une part, *on sait que le corps d'un homme qui se trouve dans les conditions du Christ après la Passion est couvert d'une sueur morbide qui émet des vapeurs ammoniacales ; le sang en émet aussi et renferme* [phrase soulignée par nous] en outre d'autres composés alcalins...

« De récents et ingénieux essais de notre savant collègue, le colonel Colson, écrit M. Vignon (2) montrent que, dans la production d'empreintes semblables à celles du Suaire, la vapeur d'eau joue à l'égard de l'ammoniaque le rôle d'un véhicule et d'un guide. L'image est particulièrement floue, estompée, dégradée, dans les régions où — comme ici — une vapeur d'eau surabondante aura conduit au loin et dispersé l'ammoniaque. L'inverse ayant lieu là où la vapeur d'eau est rare, l'empreinte, par exemple, des doigts de la main droite et de ce qui reste de ceux de la main gauche est aussi nette que peut être une image par vapeurs... Dans un air immobile, *la vapeur* [mot souligné par nous] d'eau monte verticalement ».

*
**

Critique théorique de l'hypothèse Vignon-Colson

Nous divisons cette critique en deux parties : la première traitera de l'impossibilité physico-chimique et géométrique de cette hypothèse ; et la deuxième, des erreurs médicales de l'hypothèse. Nous discuterons plus loin sur l'aloès employé dans les rites funéraires juifs.

(1) Op. cit., p. 40 seq.

(2) Op. cit., p. 36, note 1.

I. — *Impossibilité physico-chimique et géométrique.*

« L'action à distance, écrit le professeur Donnadiou (1) invoquée à l'occasion du dégagement d'une vapeur quelconque est très radicalement inacceptable; elle infirmerait, tout simplement, tout ce qu'on sait, tout ce qu'on dit, et surtout ce qu'on prouve de la diffusion des vapeurs... Les vapeurs quelles qu'elles soient, se diffusent en toutes directions et se *répandent dans l'espace*. Les vapeurs se diffusent plus ou moins vite ; elles sont plus ou moins actives ; elles s'éloignent plus ou moins de leur origine, selon qu'elles sont plus ou moins denses, les légères en montant, les lourdes en descendant ; à mesure qu'elles s'éloignent plus ou moins, elles perdent plus ou moins de leur activité. parce qu'elles se raréfient. *mais elles font ces choses suivant toutes les directions* [phrase soulignée par nous].

« Leur raréfaction (.. terme qu'on peut faire presque synonyme de diffusion) est liée aux distances et leur énergie en est modifiée, mais cette dernière s'exerce *dans tous les sens* [phrase soulignée par nous] voilà l'essentiel ».

Faut-il rappeler à MM. Vignon et Colson qu'il existe dans les sciences positives (que ces Messieurs traitent cavalièrement comme ils l'ont fait déjà pour l'histoire) une théorie cinétique qui fait admettre que les molécules gazeuses sont en perpétuel mouvement ? Faut-il leur enseigner que toute molécule subit environ 50 milliards de chocs par seconde et de ce fait ne peuvent nullement obéir à leurs fantaisistes « projections orthogonales » ? Faut-il leur apprendre, ce que tout collégien connaît, que même pour une espèce donnée toutes les molécules n'ont pas la même vitesse et que les chocs ne se font pas nécessairement à des intervalles de temps égaux ?

Les vapeurs ammoniacales ont une grande énergie de diffusion. « Et ce sont, ces vapeurs, dit le Docteur Donnadiou, qu'on image avoir obéi à la loi des distances, alors que ces distances se mesurent par les saillies d'un muscle, d'une ecchymose, du creux de l'angle de l'œil et autres ? »

(1) Op. cit. page 63.

Nous rapporterons quelques expériences de ce véritable savant qu'était le Docteur Donnadiou, professeur à la Faculté Catholique des Sciences de Lyon :

« Dans un cristallisoir, j'ai placé une petite cuvette à bords élevés, au fond de laquelle j'ai versé un peu d'ammoniacque. Sur le fond du cristallisoir, j'ai déposé, loin de la cuvette, un papier de tournesol rouge. J'ai recouvert le cristallisoir par une toile imbibée de mixture aloétique au dessus de laquelle j'ai étalé un papier de tournesol rouge ; mais, pour empêcher le contact direct de la toile huileuse avec le papier, je les ai.... séparés par une toile métallique à mailles suffisamment larges. Les vapeurs ammoniacales se sont aussitôt dégagées, et le papier, placé dans le cristallisoir, a bleui très rapidement. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que les vapeurs ont pu traverser la toile et influencer le papier placé au-dessus. Ce temps a varié, suivant les épaisseurs des diverses toiles que j'ai successivement employées, mais il n'a jamais été inférieur à un petit quart d'heure.

« Voilà, ce me semble, une expérience des plus probantes à l'égard de la diffusion et des plus affirmatives à l'égard de ce que j'ai dit des vapeurs qui ont dû se répandre dans les espaces que le linceul déterminait à côté de ces points de contact avec le corps. Un linge imbibé d'huile est, pour les vapeurs ammoniacales, *un obstacle qui les oblige à se répandre dans les espaces, au dessous du linge, avant de le traverser* (1).

(1) M. Vignon s'est souvenu de cette remarque comme de toutes celles qu'on lui a faites jusqu'à présent; et selon son habitude, il passe « l'éponge » sur les « historiques » antérieurement donnés par lui et en crée d'autres... toujours authentiques. Veut-on un exemple ? Dans sa première hypothèse, M. Vignon soutenait que la toile qui recouvrait le corps de Jésus, était imbibée d'un mélange huile-aloès. C'est cette idée qui provoqua les vérifications expérimentales du savant M. Donnadiou, et la répétition de ces mêmes expériences par nous-mêmes. (Nous sommes certain que M. Donnadiou nous aurait excusé d'avoir « contrôlé » ses expériences, en se faisant, nous suivions l'esprit dont il était imprégné, l'esprit scientifique. C'est depuis ce « contrôle » que nous pûmes apprécier la probité scientifique du professeur Donnadiou). Il lit M. Donnadiou et voit les obstacles qui lui viennent de la présence de l'huile, en particulier un, qui détruirait à lui seul toute son hypothèse: « On verse, dit M. Donnadiou, dans un tube de la mixture composée d'huile d'olive et d'aloès. On ajoute de l'ammoniacque et on agite vivement; on ajoute encore une certaine quantité d'eau, on agite à nouveau et on laisse reposer. Il s'est produit dans le tube ce qui se produit toujours invariablement lorsque des corps gras et des alcalins sont en présence, une saponification... C'est l'huile seule qui a été saponifiée... quant à l'aloès,

« D'autre part, désirant me rendre compte de la force de pénétration des vapeurs ammoniacales et de leurs facilités de diffusion, j'ai fait une expérience qui m'a été inspirée par le souvenir de celles que j'avais faites, il y a vingt-cinq ans, avec Merget, à l'occasion des vapeurs de mercure.

« J'ai pris des rondelles de bois de deux centimètres et demi d'épaisseur et de six à huit centimètres de diamètre. J'ai choisi, parmi les diverses essences, les plus poreuses et les plus compactes, le peuplier, le chêne et le hêtre. Au-dessous de chacune, j'ai placé une petite cuvette, de diamètre plus petit que la rondelle, et dans laquelle j'ai déposé de l'ammoniaque. J'ai luté le tout avec un lut de farine de lin délayée à l'eau froide. Par cette organisation, les vapeurs ne pouvaient se dégager absolument qu'à travers le bois. Au-dessus de la rondelle, j'ai appliqué un papier rouge, de diamètre également plus petit, et je l'ai enfin recouvert d'une lame de verre, afin de soustraire le papier à toute influence extérieure.

« Au bout d'un temps variable selon les essences, vingt minutes pour le peuplier, trois quarts d'heure pour le chêne et près d'une heure pour le hêtre, le papier a commencé à bleuir en face du canal central du bois ; puis le bleuissement a été rapide et il est vite devenu complet. Mais le bois n'a pas imprimé la trace de ses canaux, comme il le fait avec le mercure ; les vapeurs alcalines, plus diffusibles, se répan-

Suite à note (1) de la page 103.

la saponification a complètement séparé l'huile de l'eau qui s'en est emparé, s'est précipitée au fond du tube, sous forme d'un liquide d'un beau rouge, le rouge de sa transformation... Si donc on admet une saponification assez complète pour avoir fixé l'aloès oxydé sur la toile, on peut, ce semble, de tout ce qui précède, déduire ceci : si l'étoffe de Turin porte, comme on le dit, une image en savon résultant de la saponification par l'alcali d'une mixture aloétique, cette image n'aurait-elle pas disparue au lavage énergique que cette étoffe a subi, (l'inondation du linge pendant l'incendie de 1532) ? — Et si le lavage n'a pas modifié l'image saponifiée, n'est-ce pas la meilleure raison pour chercher ailleurs la cause de cette image ? L'eau pure dissout le savon, elle ne dissout pas la peinture. Tout le monde le sait. » — M. Vignon ne se démonte pas pour si peu. Pour que son hypothèse tienne, il faut que l'incendie ou l'huile disparaissent. L'incendie ne peut pas être rayé, il est trop connu, et le Suaire porte encore des cernes provoqués par l'inondation, mais il n'en est pas de même pour l'huile : il la sacrifie. « C'est l'huile qui a manqué, dit-il maintenant (op. cit., p. 61 seq.). ...C'est de l'huile que les Saintes Femmes se proposaient d'acheter sitôt le sabbat terminé », aussi... les Femmes « achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus » (Marc, XVI, 1), « elles (les femmes) se rendirent au sépulcre de grand matin portant des aromates qu'elles avaient préparés (Luc XXIV, 1).

daient autour des canaux et envahissaient tout, uniformément. Un détail à noter, c'est qu'une fois le bois traversé, la diffusion a été telle qu'il suffisait d'approcher du bois un papier rouge, pour que, même à quelques centimètres de distance, il bleuisse rapidement, et cela durait aussi longtemps qu'il y avait de l'ammoniaque dans la cuvette ».

Les vapeurs ammoniacales occupant rapidement, par diffusion tout le volume qui leur est offert, ne donnent, en aucune façon la forme du corps dont elles émanent, seraient-elles mêmes *véhiculées par la vapeur d'eau*. On n'obtient *que des taches*. La *vaporographie* existe, mais dans le sens étymologique de ce mot.

Comme le fait remarquer, le savant professeur Donnadieu « le fait que l'ammoniaque agit sur l'aloès n'a rien de surprenant ». De nombreuses substances organiques, surtout végétales: la cochenille et son carmin, le curcum, le tournesol, le suc de violettes, l'extrait de chataignier, le tannin et tant d'autres » en présence d'un alcali subissent une réaction de coloration (rouge, brune, bleue, verte, suivant le cas) (1).

Nous *supposerons* l'hypothèse de MM. Vignon et Colson vérifiée, *fiat*. Donc les vapeurs émanant d'une source ammoniacale se projettent orthogonalement dans l'espace.

Un écran imprégné d'aloès, disposé parallèlement à la surface plane d'un cristalliseur contenant une solution ammoniacale, sera « impressionné », l'image obtenue, sera un cercle.

Pour un corps cylindrique (émetteur de vapeurs ammoniacales), enveloppé d'un tissu saupoudré d'aloès, *l'image sera l'aire latérale du cylindre*.

La partie supérieure d'un corps humain étendu sur une surface dure, et vue transversalement, se présente approximativement comme un demi-cercle. La longueur de cette demi-circonférence nous est donnée par la formule :

$$\frac{D \times \pi}{2}$$

(1) La teinture d'aloès (solution alcoolique) en présence de l'ammoniaque donne une coloration rouge vif; le rouge est moins vif si l'aloès a été dissous dans l'eau bouillante; plus terne, tombant vers le brun, si on opère sur de l'aloès mélangé à de l'huile d'olive.

Supposons le diamètre, (qui dans notre démonstration, représente la largeur du dos), égale à 0 m. 50. La longueur de notre demi-circonférence (c'est-à-dire la face antérieure du corps et les côtés) sera :

$$\frac{0,50 \times 3,1416}{2} = 0 \text{ m } 785$$

La différence : (0 m. 785 — 0 m. 50 = 0 m. 285) représente la largeur des deux flancs.

Nous avons accepté l'hypothèse Vignon-Colson, nous leur accorderons pour la pose de leur linge aloétique la position la plus favorable : le linge épousant toutes les formes du corps. Des projections orthogonales ammoniacales émanant du cadavre, c'est-à-dire, de la face antérieure du tronc et des flancs (des membres supérieurs dans le cas où ceux-ci reposeraient le long du corps) impressionneront le drap. La face antérieure du tronc sera en vraie grandeur, les flancs aussi ; mais le « développement » du linge nous donnera *une image large, déformée*. Le déploiement d'un sceau cylindrique (un de ceux que nous admirons au Louvre, au département d'Archéologie orientale) sur une feuille de cire vierge rend exactement la chose.

« La femme est le triomphe de la ligne courbe » a-t-on dit, l'homme ne l'est pas moins. Ce que nous avons obtenu pour le tronc, nous l'obtiendrons pour toutes les parties du corps. Pour le visage par exemple, la face sera encore en vraie grandeur, les joues aussi ; *mais rabattues sur le plan de la face — on aura un visage déformé et élargi*. Dans ce cas la déformation sera beaucoup plus grande par suite de la présence du nez.

Il ne serait possible d'avoir une image photographique que si la direction de l'émission des vapeurs variait avec les parties du corps, c'est-à-dire tangentiellement pour les joues, les flancs, les faces externes et internes des cuisses, des jambes et des pieds. Mais l'hypothèse Vignon-Colson est et doit être entière, radicale. Donc l'image de l'homme du suaire aurait dû être une *image agrandie et déformée*, en tout point semblable à celle que M. Vignon obtint en se barbouillant le visage de sanguine et en y appliquant un linge. Or, le suaire

de Turin nous donne l'image régulière et non déformée d'un homme nu...

Malgré notre bonne volonté, l'hypothèse de MM. Vignon-Colson s'avère insuffisante sur le terrain de la géométrie, comme sur celui de la physico-chimie.

M. Vignon n'est pas resté complètement sourd à la critique ; il invente ce que nous appelons, pour faciliter le langage « les paquets de M. Vignon » : tous les points qui, géométriquement devaient déformer l'image sont systématiquement occupés par des paquets de linge. Avec tous ces linges, l'homme qui donne l'image du suaire (??) devient une surface plane et l'hypothèse s'applique pour « l'homme du suaire » revu et corrigé par M. Vignon.

Dans le chapitre « *Descriptions de l'image obtenue sur le cliché négatif* » nous détaillerons « les petits paquets de M. Vignon ».

M. G. Cordonnier, ancien membre de la Commission du Saint-Suaire, s'étant enfin souvenu qu'il sortait de l'Ecole Polytechnique écrit :

« Regardons le linceul dans sa partie centrale, entre les brûlures. On y découvre deux empreintes, celle du dessus et celle du dessous du Corps. Celles-ci nous disent la taille du Christ, non pas directement en prenant des mesures sur le linge, car celui-ci suivait les ondulations du corps et des bras croisés sur le devant, si bien que les empreintes sont trop longues ça et là » (1).

Le Père passionniste Alessio, cité par le Docteur Hynek, écrit : « ou bien le drap (le Suaire de Turin) reposait sur tout le corps, de sorte qu'il adhérerait étroitement à toutes les parties, en suivant la ligne sinueuse de leur peau. En ce cas il serait difficile d'expliquer la présence des ombres et des transitions ; puis en tendant le drap... l'image qui s'y trouve devrait néces-

(1) Les « déformations » que M. Cordonnier voit sur le Suaire, sont des déformations de style dans la peinture du XIV^e siècle (elles se retrouvent par exemple dans le *Parement de Narbonne*, Louvre, salle des Ivoires; nous les retrouverons plus renforcées encore au XVI^e siècle avec le troublant et merveilleux el Greco, surtout avec : *Jésus portant la Croix*, en Roumanie; *St-François d'Assise aux stigmates*, à Madrid; *St-Jacques Majeur*, à New-York; *Chrstst Sauveur*, à Londres).

sairement manquer de proportions... Ou bien le drap n'adhérait pas également à toutes les parties du corps et il dut se produire des empreintes difformes, bizarres et monstrueuses. Cependant ; qui est-ce qui aurait pu étendre le drap assez convenablement sur le corps du Seigneur, dessus et dessous, afin qu'il représente, à la distance requise, son image négative absolument parfaite quant à la disposition du clair-obscur ? Qui est-ce qui a dirigé l'influence physique et chimique des émanations d'ammoniacque et de la chaleur pour qu'elles puissent donner toutes les nuances aux empreintes exactes du corps, alors que le drap n'adhérait pas où il le fallait, ou n'en était pas éloigné comme le réclamaient les nuances respectives ?... Nous pouvons dire carrément : *Digitus Dei est hic*, c'est le doigt de Dieu ! » C'est ce que nous attendions : le Miracle. Que Dieu lui-même fasse son auto-portrait, nous n'y voyons pas d'inconvénient, *credo quia absurdum*.

II. — Erreurs médicales de l'hypothèse.

« Des vapeurs ammoniacales humides, écrit donc M. Vignon, provenant de la fermentation d'une urée qui abonde dans une sueur de torture et de fièvre... » ; « un homme qui se trouve dans les conditions du Christ, après la Passion, ajoute M. Colson, est couvert d'une sueur morbide qui émet des vapeurs ammoniacales » ; « ce n'est pas que la sueur à l'état normal, renferme beaucoup d'urée, précise Madame Collard-Huard : 0,04 ctg par litre ; mais cette quantité, qui peut atteindre chez les urémiques et les rhumatisants 0,20 ctg et 0,30 ctg par litre et même 1 gr. augmente encore considérablement, sous l'action de la souffrance et de l'agonie, jusqu'à givrer la surface de la peau ».

Cette précision de l'abondance de l'urée dans une sueur de torture (que ces auteurs ne connaissent certainement pas) nous aurait déconcerté si nous ne connaissions de leur part bien d'autres affirmations et qui n'en sont pas.

Nous avions pensé faire l'expérience sur un de ces dégénérés qui abondent dans les grandes villes, un masochiste. Nous ne l'avons pas réalisée parce que le cœur nous a manqué. Nous la suggérons à un autre plus courageux que nous.

Pour des questions aussi précises nous avons préféré nous adresser à la voix autorisée de notre nouveau maître à la Faculté, M. le Professeur Polonovski (1).

La sueur est acide dans le canal de la glande qui la produit et immédiatement après sa sortie (2). Si dans certaines parties du corps, aisselle, orteils, etc... elle semble alcaline, il est démontré que cette alcalinité est due à des résidus accumulés à ces endroits. « La sueur ne devient alcaline qu'à la suite de sa fermentation, et celle-ci est longue à se produire *surtout quand la sueur a été desséchée.*

La quantité de sueur varie selon que l'individu est à jeun ou en digestion : elle diminue à jeun. Exprimée en N elle est égale à 5 grammes pour tout le corps et par 24 heures ; exprimée en urée elle est de l'ordre du centigramme.

L'urée cristallise facilement sur le corps mais se transforme difficilement, car le micrococcus ne vit pas sur la peau (il n'en est pas de même de l'urée de l'urine qui subit l'action du micrococcus uraeae en quelques heures).

Il nous semble utile de rappeler ce que furent les derniers moments de Jésus (3).

La fête des pains sans levain se prépare à Jérusalem. La ville des « mélahim » fourmille de monde, car la fête de Pâques est une grande solennité pour Israël. Chaque année, aux approches de cette fête, les habitants des localités voisines et mêmes lointaines montent à Jérusalem. La ville est surpeuplée et, de ce fait, les mouvements populaires deviennent possibles. Les prophètes, comme les charlatans de nos foires, abondent ; les patriotes mystiques ne sont pas rares. On peut s'attendre à tout d'une foule aussi turbulente. Rome veille...

(1) Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de tous nos remerciements pour les renseignements qu'il a bien voulu nous donner.

(2) Durant une semaine, cinq fois par jour, nous avons cherché la réaction de notre sueur : le tournesol n'a jamais bleui.

(3) Nous suivrons pour le texte les Evangiles et pour la situation des Lieux Saints le plan de Jérusalem tracé par Ollivier, dans *la Passion*, et les quelques renseignements verbaux que le professeur Binet-Sanglé a bien voulu nous communiquer après son dernier voyage d'études en Palestine. Il est bien entendu que nous ne prenons aucune responsabilité historique.

Cependant, le Sanhédrin s'inquiète. Ce Jésus, qui a causé déjà quelques scandales par son puritanisme, pourra tirer parti de ce grand concours de peuple : le danger est d'autant plus grand qu'il sait que Jésus rôde dans la banlieue hiérosolymite. Le Sanhédrin se décide à prendre les devants : Jésus doit être sacrifié à leur tranquillité. Judas, le disciple félon, leur livrera le Rabbi.

Le Rabbi et ses disciples préparent la Pâque. Comme le profanum vulgus, c'est à Jérusalem même que la fête sera célébrée. C'est autour *d'une table frugale* que nous retrouvons le Maître et ses disciples, *ainsi l'exige la Loi* (le *péssah* a été une fuite, un passage). Le repas est silencieux; nul ne porte la main au plat, car le Maître est triste, l'angoisse l'étreint. Il pressent le danger, il sait que le Sanhédrin est son ennemi irréductible. Son désespoir est d'autant plus grand qu'il sait que l'un de ses disciples le trahira. Que faire contre le danger extérieur, le Sanhédrin, et celui qui vit dans son propre sein, Judas l'Iscaïot ? L'instinct de fuite l'accapare un moment; mais où aller ? Le Sanhédrin est puissant et ses perfidies sont grandes. Ses pensées se brouillent: s'il résistait par la force ? « Que celui qui a une bourse la prenne, que celui qui a un sac le prenne également, et que celui qui n'a point d'épée, vende son vêtement et achète une épée », dit-il à ses disciples, après leur avoir rappelé que maintenant c'est à eux qu'incombe le devoir de défendre Celui qui les a fait vivre jusqu'à ce moment: « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose ? » ...Mais il sait que Pierre lui-même le reniera, il le sait... Le désespoir le reprend, l'angoisse l'étreint à nouveau.

Et ce repas pascal qui ne s'achevait pas... Pourtant, c'est Jésus qui a désiré cette dernière cène avec les Douze. *Quitter la table sans toucher aux mets ? La Loi le défendait aussi...* Il faut se résigner à prendre quelque nourriture: Prenez et mangez car ceci est mon corps. Prenez et buvez car ceci est mon sang. Quelques galettes, quelques fruits: tel a été, peut être ce dernier repas.

Ils sont tristes ces cantiques, qu'il faut selon la Loi, chanter après le repas. Le silence renaît et se prolonge. L'atmosphère est lourde. Gethsemani... Délaissé par les hommes, Jésus a peur: Père, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe ! La solitude accable le Christ; à nouveau il

est la proie de la frayeur. *La sueur coule de son front, de son corps.*

C'est maintenant la dure réalité. Les gens envoyés par le Sanhédrin se saisissent de Jésus. Ils ont reçu l'ordre de ne pas amener les hiérosolymites. C'est la consigne formelle de Anne et de Caïphe. On retraverse le Cédron; on suit sa vallée. On longe la partie Sud-Est de la ville. Arrivée dans la vallée de Hinnon, et profitant des ténèbres de la nuit, la petite troupe se risque à entrer dans la ville: la maison des Pontifes est toute proche. Jésus est dans le guêpier. Nul ne peut l'en faire échapper. Il est 1 h.- 1 h. 30 du matin, car le coq vient de chanter. Pierre a renié son maître.

« Les hommes qui tenaient Jésus se moquaient de lui et le *frappaient* »: Maschiah ! devine qui t'a giflé ?...

Enfin quand le jour fut venu, le Collège des anciens du peuple, les principaux sacrificateurs et les scribes, s'assemblèrent et firent amener Jésus. Le verdict était-il fixé d'avance ? La condamnation à mort est prononcée; mais sa confirmation par Ponce Pilate est nécessaire.

Le leitmotiv est aisé : Jésus veut soulever la nation; Jésus empêche le peuple de payer le tribut à César. Il se dit lui-même roi des Juifs.

Et Pilate?... Non, cet homme n'a pas l'allure du rebelle. Il est là tout timide, tout épeuré, semblable à une brebis au milieu d'une meute de loups. Il n'a pas l'étoffe d'un Taddée ou d'un Juda (le Gaulonite). Il est Galiléen ? Que le roi Hérode, présent à Jérusalem, juge ce pauvre homme, cet innocent.

Hérode, après avoir espéré, en vain, quelque miracle, traite le *navi* avec mépris, le revêt d'un habit éclatant et le renvoie à Pilate.

Jésus retrouve Pilate toujours disposé en sa faveur. Mais la foule gronde: *Atzelev oto atzelev !* Bar-Abba ne sauvera pas le condamné. Le peuple hurle toujours: *Taallé oto !* Tu n'es pas l'ami de César. Quiconque se fait roi, se déclare contre César ! Pilate craint de se compromettre: le verdict du Sanhédrin est confirmé.

« Les soldats conduisirent Jésus au prétoire » avant la crucifixion, le fouet zèbre le corps du condamné.

Jésus est chargé du bois de la croix. Pour le lieu du supplice on choisit un tertre un peu élevé. Le patibulum semble lourd. Simon de Cyrène est forcé de le transporter. Arrivé au *Golgotha*, Jésus est crucifié.

Depuis midi jusqu'à trois heures, il y eut des ténèbres sur toute la terre. A la troisième heure, tout était consommé : Eloï, Eloï, lame sabachtani ?

C'est le coup de lance du Romain; la décrucifixion et le transport du cadavre au tombeau de Joseph d'Arimathie.

Quelle quantité d'urée et par suite d'ammoniaque le Christ a-t-il pu produire ? Nous savons que la quantité d'urée produite par la transpiration de 24 heures est de l'ordre du centigramme; nous n'ignorons pas que cette quantité diminue par le régime hypoazoté et encore plus par le jeûne.

Le jeudi 13 Nissan, le Christ après une journée de fatigue, dîne de quelque galette, de quelques fruits (donc des glucides). Dans la nuit, vers 23 heures, il a des transpirations abondantes (Gethsémani) : l'urée se forme, l'ammoniaque est le résultat de la transformation de ce corps. Nous connaissons la rapidité de diffusion de cet alcali. Au moment de l'arrestation de Jésus, certainement qu'aucune odeur ammoniacale ne se dégage plus de lui.

C'est dans la nuit froide (1) du 13-14 Nissan (début d'avril) que l'arrestation a lieu. La vaso-constriction des vaisseaux de la peau, produite par la fraîcheur de la nuit, diminue considérablement les causes de transpiration. Certes, Jésus est basement outragé par la valetaille de Caïphe et d'Anne. Mais des coups de poing, des soufflets, ne peuvent pas amener chez un homme prostré et déjà résigné des sueurs abondantes.

(1) Nous pouvons donner les preuves de cette assertion : Marc XLV, 67 : Voyant Pierre qui se chauffait. — Jean XVIII, 25 : Simon Pierre était là et se chauffait. — Ce n'était pas un frisson émotif que Pierre ressentait car : Ils (les gens du Sanhédrin) allumèrent du feu au milieu de la cour, et ils s'assirent. Pierre s'assit parmi eux (Luc XXII, 55).

Le Sanhédrin porte son verdict de mort le matin du 14 Nissan. Pilate qui reçoit le malheureux condamné l'envoie à Hérode. Celui-ci, après *avoir revêtu* Jésus d'un habit éclatant le renvoie à Pilate (cet habit a effacé certainement toute trace de transpiration sur le corps de Jésus). Le procureur finalement agacé, confirme le verdict du Sanhédrin: la flagellation (1) suit cette confirmation et précède la crucifixion.

Si nous nous rapportons à Matthieu (XXVII, 28) Jésus portait sa tunique *au moment* de la flagellation; si nous faisons appel au texte de Matthieu (XXVII, 27-30), à Marc (XV, 16-18), à Jean (XIX, 1, 4), la bastonnade une fois terminée, Jésus fut *revêtu d'un manteau*, qui s'imbiba des dernières gouttes de sueurs laissées par la tunique de Jésus.

C'est probablement entre 11 h.-11 h. 30 que Jésus est chargé du *patibulum* (2). Le condamné n'a pas la force de traîner la planche transversale de sa croix, *il est fatigué et non en sueurs*: depuis la veille au soir les émotions furent nombreuses et il n'a pas fermé l'œil de la nuit (3). C'est alors que le centurion ordonne à Simon de Cyrène de transporter le patibulum de Jésus.

Vers 11 h. 30-12 h. (« la sixième heure était venue ») la crucifixion a lieu et c'est à ce moment qu'il y eût des ténèbres sur la terre jusqu'à la troisième heure (« la neuvième heure »). C'est à ce dernier instant que Jésus, baissant la tête, rendit l'esprit.

Trois heures de croix. Les condamnés généralement « ne mourraient qu'au bout de plusieurs heures, parfois de plusieurs jours. Pas une seule des blessures qui leur étaient faites, n'étaient vraiment mortelle et quand ils étaient d'une

(1) M. Vignon se basant sur la photographie du Saint-Suaire a pu reconstituer (?) le fouet dont les Romains s'étaient servis pour frapper Jésus. Nous avons eu la chance de voir le négatif photographique du Saint-Linceul en grandeur naturelle. Il nous a semblé qu'il était possible de « reconstituer » plusieurs formes de fouets pourvu qu'on veuille bien s'en donner la peine.

(2) Nous lisons dans Marc XV, 21 et dans Luc XXIII, 26 : « Simon de Cyrène qui revenait des champs », pour son repos de midi peut-être ?

(3) Nous expliquerons plus loin comment des sueurs provoquées au moment du port de la planche ne pouvaient plus exister au moment de l'ensevelissement du Christ.

forte constitution, ils ne succombaient qu'à la faim. Josèphe parle des crucifiés, qui, détachés de la croix après un certain temps et ayant reçu des soins prolongé, s'étaient rétablis. Il est évident que l'hémorragie des mains et des pieds devait s'arrêter assez vite » (1).

Trois heures de pénible agonie. Les sécrétions sudorales se dessèchent rapidement: la croix était sur un tertre et loin des habitations; de plus la journée était sombre. *Le vent violent emporte au loin les vapeurs émises par le corps du Christ*, surtout celles de la face antérieure de son corps, le dos est un peu protégé par la croix.

Quatre, cinq heures de l'après-midi: le décrucifiement. *Il a fallu toucher ce corps* qui, déjà, d'après M. Vignon, impressionnerait la première toile aloétique disposée sur lui. Des mains nerveuses (des mains amies) font disparaître, emportent de l'urée (s'il en reste encore).

Quelle quantité d'urée trouverons-nous sur le corps de Jésus au moment de son enveloppement dans le linceul ? (2) Nous le demandons à M. Vignon, en le priant de ne pas perdre le point de vue suivant, qui est la base de notre discussion:

1° La quantité de sueur diminue avec le jeûne: or Jésus avait pris son dernier repas (*composé de glucides* et d'un verre de vin (?)), une trentaine d'heures avant sa mort;

2° La quantité de sueur exprimée en N est égale à *cinq gramme pour tout le corps et par 24 heures* (le sujet étant au régime normal); exprimée en urée, elle est de l'ordre du CENTIGRAMME;

3° Si l'urée peut cristalliser facilement sur le corps elle SE TRANSFORME par contre DIFFICILEMENT, car le micrococcus uraeae ne vit pas sur la peau.

(1) Ed. Stapfer: *La Palestine au temps de Jésus-Christ*.

(2) Nous admettons que seul ce « linceul » recouvrait le corps de Jésus.

M. Vignon affirme que l'urée (et par suite les vapeurs ammaniacales) « abonde dans une sueur de torture ». Comment connaît-il ce phénomène ? A-t-il assisté à un supplice ? où ? quand ? et comment ?

« Chez les urémiques et les rhumatisants l'urée de la sueur atteint le taux de 0,20 et 0,30 et même 1 gr. par litre », écrit Mme Collard-Huard. Nous ne comprenons pas le rapprochement.

L'urée augmente dans le sang d'un sujet lorsque les reins se refusent au passage libre du produit de désintégration des protéines (nous faisons abstraction des fortes azotémies passagères rencontrées, même à l'état physiologique, après un repas très riche en albuminoïdes). Cet obstacle à l'élimination de l'urée provient d'une atteinte rénale: pour avoir une azotémie chronique il faut avoir eu une néphrite. Pourquoi alors Mme Collard-Huard s'arrête-t-elle au beau milieu de sa démonstration ? pourquoi se refuse-t-elle à porter, sur Jésus, le diagnostic de néphrite azotémique ?

Jésus serait-il urémique que l'hypothèse de M. Vignon ne s'expliquerait pas plus.

L'urée accumulée dans le courant circulatoire est un poison redoutable (1) pour le système nerveux. L'organisme cherche à se débarrasser de l'azote, que le rein n'est plus capable d'excréter en quantité suffisante, par tous les moyens possibles. La principale voie d'élimination devient le tube digestif et ses glandes annexes : *sialorrhée* profuse s'accompagnant d'élimination abondante d'urée (d'où l'haleine ammoniacale chez certains brigtiques); *vomissements alimentaires*, *vomissements aqueux* « parfois d'une extraordinaire abondance », écrit notre Maître, le professeur Pasteur Vallery-Radot (2), avec présence d'urée et surtout d'ammoniaque; *diarrhée* qui vers la fin de la maladie devient incoercible. « Dans certaines diarrhées des urémiques, écrit encore le professeur Pasteur Vallery-Radot, Von Noorden et Ritter ont trouvé des chiffres

(1) Certains auteurs n'acceptent pas la toxicité de l'urée. Mais un fait est certain : l'augmentation de l'urée sanguine est un *indice* de l'empoisonnement de l'organisme.

(2) *Précis de Pathologie médicale*, tome V, coll. Bezançon (Masson).

d'azote très élevés pouvant atteindre 6 grammes par 24 heures ».

A ces symptômes viennent s'ajouter le *prurit* et « très exceptionnellement, dans les jours qui précèdent la mort, on voit apparaître sur la peau des grands azotémiques des *sueurs d'urée* (1). Ce sont des petits cristaux blanchâtres semblables à du givre » (2).

Au risque d'être fastidieux, mais pour éviter à certain auteur de tomber dans l'erreur, nous ferons une esquisse (on sait combien le chapitre est vaste) des derniers jours d'un grand azotémique. Nous prendrons ce schéma au Précis de Pathologie (op. cit.) :

« Pendant les jours qui précèdent la mort, l'azotémique est parfois tourmenté de *crampes* extrêmement pénibles et d'*arthralgies*. Ses muscles et ses tendons peuvent être secoués de *soubresauts*; on observe des trémulations fibrillaires. Parfois se déclenchent des *crises épileptiformes* généralisées pouvant se répéter au point de constituer un véritable état de mal.

« Exceptionnellement on a pu, chez les azotémiques purs, noter l'existence d'un *syndrome méningé* avec céphalalgie intense, raideur de la nuque, signe de Kernig.

« ...Le plus souvent, la mort survient silencieusement: une *torpeur* de plus en plus accablante s'empare de l'azotémique qui entre progressivement dans le *coma*, prélude de la mort.

« D'autres fois, dans les derniers jours de sa vie, l'azotémique est en proie à une *angoisse* douloureuse indéfinissable: c'est un malaise affreux qui l'étreint; il sent la mort prochaine, il semble pris alors entre la volonté de lutter contre elle et le manque de force physique pour réagir. Il entre enfin dans le *coma*.

(1) Aux profanes qui ne connaîtraient pas le langage très imagé des médecins, nous conseillons de bien s'imprégner de littérature médicale avant d'interpréter (c'est une tendance générale que le public a de prendre le style médical à la lettre) l'expression « *sueurs d'urée* » par *déluge d'urée*, peut-être.

(2) Pasteur Vallery-Radot, op. cit., nous avons signalé, *supra*, la difficulté de transformation des cristaux d'urée sur la peau par suite de l'absence du *micrococcus uraeae*.

« Parfois avant de tomber dans le coma, l'azotémique passe par une période d'*excitation cérébrale* coïncidant souvent avec les sensations d'angoisse. Il s'agite, se jette de droite et de gauche dans son lit, s'assoit, tente de se lever, gémit, ébauche des gestes désordonnés, comme s'il voulait accomplir des actes qu'il abandonne presque aussitôt. D'autres fois, assis sur son lit, le facies prostré, ou bien étendu, soit sur le dos, soit en chien de fusil, pâle, inerte, les yeux mi-clos, il prononce des paroles sans suite et marmotte indéfiniment les mêmes mots comme si, suivant l'expression de Frerichs « une idée surnageait encore au milieu du naufrage de l'intelligence ». Dans certains cas, l'azotémique semble rêver et suivre des hallucinations visuelles et auditives.

« Le *coma* dans l'azotémie n'est pas une règle constante: l'azotémique peut mourir conscient. »

Nous ne ferons pas la critique des « rhumatisants » de Mme Collard-Huard. Nous avons sondé les Evangiles et malheureusement nous n'avons pas pu y trouver le moindre signe de rhumatisme concernant le Sauveur.

Après cette étude physiologique menée à travers les Evangiles, nous pouvons dire, que le corps de Jésus au moment de son ensevelissement avait, sur toute sa surface cutanée, une si faible quantité d'urée, qu'il était matériellement impossible d'avoir une empreinte du cadavre sur le linceul, *supposant, bien entendu, l'hypothèse de MM. Vignon et Colson exacte.*

« N'est-il pas préférable pour le croyant d'accepter le « *Digitus Dei est hic* » du Père passionniste Alessio ? Le miracle explique tout (sinon il ne serait pas *admirable*). L'hypothèse Vignon-Colson malheureusement n'offre pas de grande résistance à la critique.

Aloès médicinal ou bois d'aloès (agallochum) ?

Joseph d'Arimathie « vint donc, et prit le corps de Jésus, Nicodème qui, auparavant, était allé de nuit vers Jésus, vint aussi apportant un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès » (Jean XIX, 38, 39).

« ...Les vapeurs amoniacales, écrit M. Vignon (1), ne semblent ni brunir, ni fixer sur des linges, le bois rapé de l'agal-loche. Si donc S. Jean avait par erreur dénommé ἀλόη du mot désignant l'aloès vrai — ce qui aurait été dans sa pensée de l'agalloche (en grec, au temps du Christ et de S. Jean ἀγάλλοχον plus tard ξυλαλόη, xylaloès, bois d'aloès) rien ne subsisterait de notre thèse... Mais *je n'admets pas* [mot souligné par nous] que S. Jean se soit trompé. »

Nombreux sont les auteurs qui contredisent les affirmations de M. Vignon, nous citerons le professeur Donnadieu (2).

« Les naturalistes connaissent deux substances qui portent le nom d'aloès: ce qu'ils appellent l'*aloès sucotrin* et le *bois d'aloès*.

« Le premier est le suc d'une plante de la famille des liliacées, c'est une monocotylédone. La plante est formée par un gros bouquet de feuilles très grandes, très épaisses, très charnues et dont les bords amincis sont garnis de piquants. Du centre du bouquet, s'élève, au moment de la floraison, une longue tige qui porte, à son sommet, un épi de fleurs tubulées, pendantes, et généralement rouges. C'est dans les feuilles que se trouve le suc gomme-résineux qu'on en extrait sous le nom d'aloès. Quelques-uns ont dit qu'il est presque cantonné dans le milieu de la feuille. Les procédés d'extraction sont différents suivant les pays d'origine, et ces pays sont eux-mêmes divers. C'est ainsi qu'on distingue dans le commerce, l'aloès *sucotrin*, qu'on écrit aussi *socotrin*, ou encore *soccotrin*, qui viendrait de l'île de Socotora, ou Socotra (mer des Indes). Mais le véritable est aujourd'hui bien rare: c'est presque toujours l'aloès *du Cap* qu'on vend sous son nom. Puis, viennent successivement, l'aloès des *Barbades*, l'aloès *Caballin*, que l'on croit originaire des côtes d'Espagne, l'aloès *de l'Inde*, et quelques variétés moins importantes. Enfin, dans le langage vulgaire, on confond souvent toutes ces variétés sous le nom de *chicotin* que l'on donne aussi à quelques autres substances amères.

« Le second est le bois d'une dicotylédone. Sa diagnose est un peu confuse, par rapport à ses variétés un peu différentes. On a attribué tour à tour cette expression de bois

(1) Op. cit. p. 71 seq.

(2) Op. cit. p. 86 sqq.

d'aloès à différentes essences: le bois d'Aigle, le bois l'Agal-loche, le bois de Calambac, et aussi à différents genres: l'*Aloexylum agallochum*, de la famille des légumineuses et l'*Aquilaria agallocha*. Les botanistes sont aujourd'hui d'accord pour y reconnaître l'*Aquilaria* dont ils font une sous-famille, celle des Aquilariées, dans la famille des Thyméléacées. On l'indique dans les textes sous les noms divers d'*Agallochon* (grec), *Agalugin* (arabe), *Ahalot* (hébreu)...

« Tous les auteurs, sans exception, parlent du bois d'aloès comme d'un bois aromatique; tous le disent odoriférant. Il est noté partout que c'est un bois résineux et odorant; qu'il brûle en répandant, par sa fumée, une odeur suave; que son parfum, quand il brûle, est délicieux. Dans toutes les descriptions, il est toujours question de son parfum aromatique. Mais il est aussi question de quelque chose de plus important. On retrouve chez presque tous les auteurs, et avec quelques variantes, cette notion générale qui le donne comme étant « Bois aromatique brûlé en Orient *dans les temples* et les habitations », « utilisé à cause de son parfum *dans les cérémonies religieuses* », « employé autrefois en Orient à cause de son aromate, pour parfumer les temples pendant les cérémonies », « recherché par les Orientaux à cause de son parfum et de sa poudre odoriférante », et ainsi de suite. C'est toujours la même idée qui revient partout. « Bois aromatique employé comme parfum » C'est donc bien celui-là que les Orientaux employaient.

« Rien de semblable n'est affirmé du suc d'aloès. Nulle part on ne le voit qualifié d'aromate. Partout, au contraire, il est signalé par sa saveur âcre, piquante; son goût amer, désagréable; son odeur forte, peu agréable, nauséabonde même; ses effets irritants; ses propriétés purgatives, drastiques, etc. Il y a unanimité dans ces appréciations comme il y a unanimité aussi à ne jamais lui appliquer le mot: arôme. Je dirai tout simplement, que c'est une puanteur dont le manie-ment, à l'état de poudre ou de mixture, est assez désagréable et n'est pas sans offrir quelques inconvénients. »

A l'article *Aloès* du *Dictionnaire de la Bible* (1), nous li-sons :

ALOES - hébreu âhâlîm, âhâlôt : Ps. XLV, 9. Dans le livre des Nombres, le mot âhâlîm désigne une espèce d'ar-

(1) Voir Bibliog.

bre; dans les autres passages âhâlim et ahâlôt signifient une espèce de parfum. Les septante et la vulgate ont rendu le mot hébreu par « tente » $\tau\kappa\varepsilon\nu\alpha$, tabernacula, dans les Nombres XXIV, 6 dans les autres passages, les septante ont traduit $\tau\tau\alpha\kappa\tau\eta$ (vulgate: gutta) Ps. XLIV-XLV, 9 et conservé le mot hébreu sous la forme $\alpha\lambda\omega\eta, \alpha\lambda\omega\eta$ Cant. IV, 14; ils l'ont omis dans les Proverbes VII, 17 (ou du moins. ils ne rendent que par un mot $\kappa\sigma\sigma\chi\iota\nu\sigma\nu$, la myrrhe et l'aloès. Dans ces deux derniers passages, la Vulgate traduit aloë; St-Jean, qui mentionne ce parfum dans son Evangile XIX, 39, l'appelle $\alpha\lambda\omega\eta$. Le mot grec n'est sans doute qu'une altération du mot oriental qui devient $\alpha\lambda\omega\eta$ par suite d'une confusion avec l'aloès médicinal, confusion produite par la ressemblance de son. Le mot hébreu lui-même est vraisemblablement d'origine étrangère: on l'a rapproché du nom malais de ce parfum, Agila, sanscrit agura. Les Portugais le reçurent sous ce nom dans son pays d'origine, et l'appelèrent en conséquence pao d'aguila, d'où est venu, en donnant au mot oriental un sens portugais, le nom bizarre de bois d'aigle, lequel est l'origine du nom scientifique Aquilaria. »

« 1° ALOES, ARBRE. — Le mot *ahalim* est employé pour la première fois dans la prophétie de Balaam s'adressant à Israël:

Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Jacob !
 Tes Pavillons, ô Israël !
 Comme des vallées ombreuses,
 Comme des jardins sur les rives d'un fleuve,
 Comme les ahalim que Yéhovah a plantés,
 Comme les cèdres près des eaux.

Num. XXIV, 5-6.

Quoique les anciens traducteurs, la version Syriaque comme les septante et St-Jérôme, aient donné dans ce passage, *aahalim*, le sens de tentes, c'est le sens ordinaire du substantif, en le prononçant ohalim on ne put guère douter d'après le contexte et le parallélisme, qu'il signifie un arbre. Déjà le Targum d'Oukélos le traduit par aromates, traduction encore inexacte, mais qui montre que le targumiste avait bien vu que ahalim était ici la même expression qui, dans les livres sapientiaux indiquait un parfum. On s'accorde généralement aujourd'hui à reconnaître que Balaam parle d'un arbre pré-

cieux et odorant, digne d'être comparé au cèdre. Depuis Celse, qui a consacré à ce sujet une longue dissertation dans son *Hierobotanicon*, T.I., p. 135-171, on suppose communément que le ahalim est l'Aquillaria Agallocha, appelé d'abord par les grecs *αγαλλόχον*, puis aussi *ξυλλόχη*, ou bois d'aloès. L'Aquillaria Agallocha n'est encore qu'imparfaitement connu des botanistes. Il croît dans l'Inde septentrionale. C'est un arbre qui atteint 35 mètres de haut et plus de 3 mètres de circonférence. L'écorce du tronc est unie et cendrée; les branches sont grises, avec de légères bandes brunes, le bois blanc. Il est possible que Balaam, connaissant le bois-parfum qui était importé comme parfum, ait réellement voulu parler de l'arbre qui le produisait. arbre qu'il n'avait jamais vu, mais dont il avait entendu faire l'éloge. En tout cas, si l'ahalim des Nombres n'est pas l'arbre qui produit le parfum appelé Aloès, les éléments nous manquent pour le déterminer. D'après plusieurs commentateurs, c'est aussi de l'aloès-arbre qu'il est question dans le Cantique des Cantiques, IV, 14 et alors on devrait expliquer ce passage comme celui des Nombres; toutefois il est possible que l'auteur du Cantique ne parle que du parfum d'aloès. »

« 2° ALOES PARFUM. — Le parfum d'aloès dont il est question Ps. XLV (XLIV) 9; Prov. VII, 17; Ioa. XIX, 39, est un bois fourni par l'Aquilaria agallocha, ou une essence qu'on en tire. On donne aussi aujourd'hui ce nom au bois de l'Aloexylon Agallochum, originaire de Cochinchine; mais il y a tout lieu de croire que les Hébreux connaissaient seulement celui qui était tiré de l'Inde, c'est-à-dire le bois de l'Aquilaria Agallocha et qui leur arrivait probablement par l'Arabie. Dioscoride en a fait la description suivante: « le bois d'agallochos est importé de l'Inde et de l'Arabie; il est semblable au bois de Thuya, exhale une bonne odeur, est très amer au goût... on le brûle comme l'encens. » (I., 21.) On l'appelle aujourd'hui calambac. Tout le bois de l'Aquilaria Agallocha n'est pas également odorant, mais seulement les veines noires qu'on trouve dans l'arbre. Il n'acquiert même ordinairement ses qualités précieuses que lorsqu'il commence à dépérir. On l'enterre souvent pour développer son parfum. Il résulte dès lors que le parfum d'aloès est rare, et par suite d'un prix élevé. On obtient ainsi une essence parfumée d'aloès en pilant le bois dans un mortier, et en le faisant ensuite infuser dans l'eau bouillante jusqu'à ce que l'huile flotte à la surface. *A cause*

de son prix élevé, on mêlait ordinairement le parfum d'aloès avec des parfums moins coûteux, comme nous le voyons dans St-Jean, XIX, 39. » [Phrase soulignée par nous.]

M. Vignon soutiendra-t-il encore que l'aloès employé pour l'ensevelissement du Christ fût le *sucotrin* ?

M. Vignon a-t-il eu l'idée de brûler un morceau du bois d'aloès (*aquilaria agallochum*) que le Dr Weitz, de la Faculté de Pharmacie, lui avait prêté (nous avons eu *exactement les mêmes produits*) ? A-t-il pensé à en faire autant avec de l'aloès médicinal, sucotrin ? Préférer l'odeur désagréable et écœurante de l'aloès vulgaire à l'agréable parfum d'encens dégagé par la combustion du bois d'aloès, est renversant et anormal.

Le bois d'aloès, *et lui seul*, a été utilisé dans l'ensevelissement du Christ. Si cela était, dit M. Vignon, « rien ne subsisterait de notre thèse ». Nous sommes *exactement* de son avis (1).

*
**

Critique des expériences de M. Vignon.

MM. Colson et Vignon ne firent *que deux expériences*, en 1902.

Première expérience. — Ils ont successivement recouvert de poudre de zinc une médaille à faibles reliefs et le moulage en plâtre d'une tête de Christ, et les ont « exposés pendant un certain temps contre une plaque photographique en renversant respectivement les situations. On a ensuite développé ces plaques et on a obtenu des traces qui inversées par les méthodes ordinaires, ont fourni les images des modèles, vaguement esquissées ».

(1) Nous aurions pu nous contenter de la conclusion de M. Vignon ; mais discutant la thèse impartialement nous avons préféré expérimenter par nous-mêmes : nous avons constaté l'action nulle de l'ammoniaque sur l'aquillaria agallochum. De plus, un linge saupoudré d'aloès ne présente aucune tache après avoir enveloppé durant trente-sept heures un masque en plâtre plongé préalablement dans une solution ammoniacale au 1/3, pendant une heure.

Comme le fait remarquer le professeur Donnadiou, « on s'est adressé à des objets possédant des reliefs variés, et celui qui a présenté les plus faibles est celui qui a donné les images les mieux accusées..., hors les cas de contact direct, ce contact qui a été ingénument appelé « une distance minima », le zinc ne possède à l'égard du gélatino-bromure d'argent, qu'une énergie des plus faibles ». « Sans doute, écrit M. Vignon (1), les clichés obtenus avec les vapeurs [?] de zinc ne sont pas des plus forts; leur énergie est pourtant suffisante, si l'on a soin d'employer de la poudre de zinc très fraîchement préparée; dans le cas contraire l'action est faible et surtout très inégale. » La nécessité d'avoir du zinc *frais*, c'est-à-dire non oxydé; l'obligation de mettre *au contact* de la plaque gélatino-bromurée l'objet recouvert de zinc, nous obligent à voir dans ce phénomène, bien autre chose que des vapeurs. De ce fait nous posons, nous aussi, la question de M. Donnadiou: « *En quoi le zinc agissant sur le gélatino-bromure peut-il bien expliquer l'ammoniaque agissant sur l'aloès ?* »

Deuxième expérience : M. Vignon écrivait (2) : « On prend une main en plâtre et on la recouvre d'un gant en peau de Suède. Après quoi, *on mouille la main* en faisant glisser la solution ammoniacale le long du poignet; cette solution pénètre dans le plâtre, *sans toutefois imprégner* [imbiber dans la première édition du livre] *complètement* la peau du gant. Le dégagement des vapeurs se fait régulièrement au travers des pores de la peau de Suède, *sans que l'eau tache le linge, ni que l'huile* [l'huile dont la toile aloétique est imbibée] *pénètre dans le gant humide.*

« En opérant de cette façon nous avons obtenu une excellente image de la face dorsale de la main. Les extrémités des doigts se reproduisent exactement *avec l'aspect carré que leur donne le gant un peu trop long.* Sur le pouce, on distingue très bien, du côté interne, la couture, qui a produit une image nettement arrêtée, tandis que sur le bord externe, l'image se

(1) P. Vignon : *A propos du S. Suaire de Turin — réponse à M. Donnadiou*, p. 22 — Nous avons trouvé dans le dictionnaire de Littré au mot « Réponse » ces deux définitions : 1° Ce qu'on dit à celui qui fait une demande ou une question ; 2° Réfutation — M. Vignon ne *réfutant* pas la thèse de M. Donnadiou, nous nous voyons obligé de choisir pour le titre du livre cité, la première explication donnée par Littré : en effet, on peut tout dire à celui qui fait une question...

(2) *Le Linceul du Christ*, p. 93, seq.

dégrade d'une façon assez régulière, et pourtant assez vite. L'empreinte est assez limitée pour que l'image du doigt soit très fidèle; elle est assez confuse pour qu'on ne puisse pas en marquer les contours précis. Il en est de même des autres doigts, ainsi que des bords de la main proprement dits, ou de ceux du poignet. Sur le dos de la main, on distingue très nettement des dépressions légères ménagées entre les métacarpiens. En outre, toute la région externe est accusée d'une longue encoche, aux contours dégradés : cette encoche correspond à une partie de la main dont le linge est resté assez écarté, par suite du relèvement des quatrième et cinquième doigts.

« L'empreinte que nous a donné cette main est assez bonne pour nous permettre d'affirmer que les vapeurs ammoniacales, dans des conditions favorables, réalisent des images aussi nettes que celle du Saint-Suaire. L'image de cette main gantée ressemble étonnamment à celle de la main gauche, telle qu'on la voit sur le Suaire. »

Résumons cette expérience: l'objet qui doit s'imprimer sur la toile imprégnée d'un mélange d'huile et d'aloès, c'est *la main de plâtre imbibée* de solution ammoniacale (solution de carbonate d'ammoniaque, rectifié M. Vignon, dans une note). Le gant de peau de Suède a *le rôle de filtre*. M. Vignon espère ainsi avoir sur la toile aloétique l'image des contours de la *main de plâtre*. Nous ne comprenons pas alors pourquoi l'expérimentateur nous expose une expérience manquée ?

Examinons le compte rendu de cet essai: « les extrémités des doigts se reproduisent exactement avec l'aspect carré que leur donne le gant un peu trop long. » C'est donc *le gant qui s'est imprimé* sur la toile aloétique, et ceci parce qu'au moment de mouiller la main de plâtre avec sa solution ammoniacale, M. Vignon avait humecté aussi le gant (ce qui était fatal) : « cette solution pénètre dans le plâtre sans toutefois imprégner [*imbiber*] complètement la peau du gant ». Donc M. Vignon a obtenu *par contact* (ce que nous admettons) l'image légèrement floue de *la main gantée*. Quant aux dépressions intermétacarpiennes, il faut voir le résultat des filets du gant imprimés par suite des piqûres obligatoires qui les marquent.

Donc cette expérience est bien loin de démontrer l'hypothèse de MM. Vignon et Colson: l'image floue de la main gantée (1) a été obtenue *par contact* (avec une surface plane ou relativement plane comme la rosace que M. Vignon obtint plus récemment) et non par « projections orthogonales des vapeurs ammoniacales ».

*
**

Echec de nos expériences sur des têtes de plâtre.

A la page 94 du même livre, M. Vignon écrit: Nous aurions souhaité réussir aussi [? allusion à l'expérience de la main de plâtre gantée] complètement, l'empreinte d'une tête de plâtre. La tête de Michel-Ange, par exemple, serait un objet très favorable, le nez *ne faisant qu'une faible saillie* par rapport à la bouche, et *la barbe ramenant le bas du visage à un plan*. Malheureusement, jusqu'ici nous n'avons pas encore triomphé des *obstacles matériels que nous oppose le plâtre nu* ».

Puisque M. Vignon est certain de son hypothèse, pourquoi tient-il absolument à une tête de Michel-Ange, c'est-à-dire un plâtre ne présentant pas, ou très peu, de saillies? Pourquoi préfère-t-il un objet plan à un objet en relief ? Sans doute l'objet préféré aura un *contact* plus intime avec la toile alvéolaire. Si son hypothèse est juste, pourquoi ne fait-il pas l'expérience sur une tête de plâtre quelconque, sur celle de Michel-Ange par exemple? Quels peuvent être les « obstacles matériels » que lui oppose le plâtre nu ? N'a-t-il pas la possibilité de prendre une tête de plâtre creuse et de verser dans la cavité, remplie de sable la solution ammoniacale ? S'il croit à la démonstration [?] de son hypothèse avec l'expérience de la main gantée, pourquoi ne fait-il pas un masque en peau de Suède pour sa tête de plâtre ?

« Nous continuerons ces expériences », écrivait-il lorsque notre siècle avait deux ans... et depuis, trente-six ans ont passé

(1) A la note (2) de la page 93 du même livre, M. Vignon écrit : « L'image de cette main gantée ressemble étonnamment à celle de la main gauche, telle qu'on la voit sur le Suaire... » ! Nous ne savions pas que les Romains gantaient les condamnés avant de les mener au supplice.

et l'expérience maîtresse est toujours attendue avec impatience: en vain l'avons-nous cherchée dans le dernier ouvrage de M. Vignon.

M. Colson écrit (1) : « Si l'on veut obtenir une reproduction avec des oppositions, c'est-à-dire présentant des teintes foncées en face des reliefs et des teintes claires en face des creux il faut employer une dissolution ammoniacale très étendue d'eau et laisser l'action se prolonger pendant *environ deux jours* ; de cette façon, la vapeur se dégage lentement et donne une bonne image. »

Nous avons fait les expériences sur des plâtres à l'effigie de Pasteur, de Hugo, de Beethoven... avec des temps de « pose » différents : vingt, trente, quarante heures : les résultats obtenus furent négatifs, c'est-à-dire obtention de linge tachés. Nous décrirons la dernière, celle que nous avons photographiée (2).

Un masque de Voltaire (reproduction de l'œuvre de Houdon) fut plongé pendant 60 minutes dans une solution formée par 2.600 grs. d'eau plus 1.300 grs d'ammoniaque officinal. Au bout de ce temps le masque fut retiré de son bain ammoniacal, épongé et enveloppé dans un linge qui, préalablement, avait été *saupoudré* d'aloès purgatif. « Voltaire » resta dans ce drap pendant quarante huit heures. Au bout de ce temps, le linge fut enlevé : il présentait un ensemble de taches incompréhensibles. Nous fîmes faire le cliché : les mêmes taches persistaient.

Tel fut le résultat désastreux de nos expériences sur les plâtres. Si l'hypothèse Battandier-Vignon-Colson était bien établie, nous n'aurions pas eu cet échec de nos masques, et sur toute la ligne.

*
**

De la nécessité de recourir à des expériences sur des cadavres

Il y a bien longtemps déjà que M. Mély écrivait (3) : « Pourquoi ne pas prendre un corps humain, le mettre dans

(1) Op. cit. p. 44.

(2) Dans l'impossibilité de reproduire dans notre thèse tous les documents de nos expériences, nous les gardons, heureux de les montrer à notre Jury, s'il le désire.

(3) Op. cit. 35, seq.

les conditions d'ensevelissement du Sauveur — puisque M. Vignon prétend qu'il n'y a rien là de miraculeux, que c'est un phénomène purement physique — et réaliser l'expérience ?

« La réponse n'a pas varié : « Impossible de me procurer un cadavre dans des conditions indispensables de sueur urémique. » . . « Peu importe. Un cadavre. Vous l'imbiberez de carbonate d'ammoniaque comme votre gant et nous verrons le résultat. » — « *Impossible d'avoir un cadavre.* »

Aujourd'hui, timidement, il prend enfin l'idée de M. de Mély : « Ce qui rajeunirait notre thèse et beaucoup, écrit-il dans son dernier ouvrage (1), ce serait que l'on se mit à travailler sur le cadavre en commençant par frotter un corps avec du carbonate d'ammoniaque, et en comptant pour l'indispensable humidité sur ce filtre qu'est la peau des morts. »

M. Vignon, en principe, ne voit pas ce qui empêcherait la peau d'un cadavre un « peu vieux » de servir de filtre pour l'humidité intérieure. « Mais, dit-il, il est impossible de demander un cadavre dans ce but-là. Les cadavres non réclamés sont réservés aux dissections anatomiques. Les médecins turinois *n'ont pas pu avoir l'autorisation d'expérimenter sur un cadavre.*

A l'appui de ce que nous venons d'avancer, nous avons dans nos dossiers un document personnel : une lettre de M. Vignon lui-même dont nous nous ferons un devoir de faire connaître les termes s'il veut bien nous en donner l'autorisation.

Nous pouvons en faire immédiatement état.

Les affirmations de M. Vignon nous étonnent et cela d'autant plus que nous connaissons l'esprit essentiellement scientifique de nos maîtres.

Pourtant, le Dr Barbet, *membre* de la Commission du Saint-Suaire, écrit (2) : « J'ai donc pris au vestiaire de l'Am-

(1) Op. cit. p. 6, note 1.

(2) Op. cit. p. 41.

phithéâtre d'Anatomie, une quelconque guenille humaine (1), fraîche et parfaitement souple, prêtée par mon vieil ami et ancien collègue le Professeur Hovelacque... » Donc il n'est pas difficile de se procurer un cadavre, cela, pouvons-nous ajouter, non seulement « à l'Amphi » (où les cadavres sont déjà manipulés avec des produits chimiques...) mais aussi à l'Institut médico-légal. Les « morts violentes » sont tout à fait indiquées pour l'étude du supplice du Christ.

Nous blesserons la modestie de notre maître, le Professeur Piédelièvre, en rappelant la très grande bienveillance avec laquelle il nous a recommandé à l'Administration de l'Institut médico-légal (2).

Donc, il est très facile de se procurer un cadavre, surtout un « peu vieux ».

Pourquoi M. Vignon a-t-il échoué là où nous avons réussi aisément ? Aucun de nos maîtres (MM. les Professeurs Balthazard, Piédelièvre, Duvoir) *nous en sommes certain*, ne lui auraient refusé les cadavres nécessaires pour des expériences si anodines.

C'est parce que M. Vignon n'a pas demandé de cadavres qu'il ne les a pas eus. « Il n'a pas de cadavre, écrivait M. de Mély (3) parce qu'il n'en veut pas ; l'expérience, il ne peut la tenter sur un cadavre, parce qu'un corps humain est *rond*, que les émanations fuseraient, qu'une action ainsi à distance produirait par son *rayonnement*, d'abord un élargissement considérable, puis un barbouillage... » Telle a été aussi notre opinion dès que nous fûmes pénétré de la question du Suaire ; et c'est par pur sentiment de justice que nous donnons le texte même de M. de Mély.

Avant de faire l'exposé de nos expériences sur les cadavres, nous citerons ce passage de dernier ouvrage de M. Vignon (4) : « Même la mort avait commencé de faire son œu-

(1) Nous étudierons plus loin cette expérience.

(2) Nous nous faisons un très agréable devoir de remercier la Direction et le Personnel de l'Institut médico-légal de l'amabilité qu'ils nous ont témoignée.

(3) Op. cit. p. 36.

(4) Op. cit. p. 4-5.

vre. A gauche, des gouttes avaient perlé sur le front [se reporter à l'image du Christ telle qu'on la voit sur le Suaire]... Mais vous m'interrompez. Comment ! des suintements, des gouttes ? Le mort n'était donc pas le Christ : le Christ « dont la chair n'aura pas vu la corruption » ? Il est écrit, en effet (Actes II, 31), que la chair du Christ ne s'est pas détruite au sépulcre. Mais celle de ce mort [l'homme du suaire] ne s'y est pas davantage *corrompue* : ces gouttes, et le reste, laissaient intactes ou presque, en effet, les empreintes que la « putréfaction » aurait anéanties ». Nous avouons ne pas comprendre ce passage. Le cadavre du Christ a-t-il oui ou non subi la putréfaction ? Que l'auteur de ce passage fasse intervenir le miracle, nous n'avons rien à redire, *nous ne discutons pas les phénomènes hors nature, nous les acceptons*. Mais placé dans le cadre des lois connues, nous aurions aimé avoir plus de précision dans le texte de M. Vignon.

Les Sciences, ensemble de connaissances humaines, n'existent que parce que l'homme existe : donc, un fait scientifique ne peut être jugé qu'humainement.

La putréfaction commence très rapidement (dans les premières heures, écrit, notre maître, le Professeur Balthazard) pendant la belle saison et surtout dans les pays chauds. Légèrement reculée, si l'individu en bonne santé meurt brusquement, la putréfaction est précipitée chez les sujets morts par cachexie ou par septicémie. Or, le Christ est mort vers le 2 Avril à Jérusalem, après avoir subi la *flagellation* et une *crucifixion* de trois heures (1) la putréfaction rapide du corps de Jésus ne fait pas de doute.

L'hypothèse de MM. Colson et Vignon veut que le corps sécrète une grande quantité d'urée. Nous vous placés les cadavres de nos expériences dans les conditions exigées par cette hypothèse.

Première expérience. — Elle a été faite sur un homme âgé de 50-52 ans, mort d'hémorragie cérébrale. L'expérience eut lieu au quatrième jour du décès.

(1) Nous ne ferons pas appel aux essaims de moustiques et de mouches qui devaient assaillir les plaies des crucifiés. Nous passerons aussi sur l'état d'infection, de faiblesse général d'un pleurétique (admettant le diagnostic rétrospectif de Bartholin-Binet-Sanglé : diagnostic exact si on admet l'historicité des Evangiles.

Matériel employé : Des cristaux d'urée dissous dans un mélange d'urine (vieille de trois jours, donc riche en micrococcus uraeae) et d'ammoniaque officinal — une seringue, des aiguilles, etc...

Nous avons injecté dans le derme et l'hypoderme de la peau du visage du cadavre notre solution : urine-urée-ammoniaque. Les piqûres étaient espacées de 1 cm. ; à chaque injection, nous faisons pénétrer 3-4 mm. du liquide.

Nous avons fait de même pour les paupières. Les sacs conjonctivaux, eux, furent remplis de la solution, puis doucement vidés de manière à laisser les yeux humides (à demi ouverts au dernier moment de l'opération).

Une tache de sang se trouvait étalée sur la joue gauche du cadavre : respectant cette tache sanglante, nous injectâmes au-dessous d'elle. Le cuir chevelu, la gorge, la nuque, tout fut piqué.

De plus, après les injections, avec un chiffon trempé dans de l'urine contenant des cristaux d'urée (sursaturation), nous avons fait une énergique friction sur toute les parties antérieurement injectées.

Nous recouvrîmes, la tête et le cou d'un linge saupoudré d'aloès purgatif.

Le cadavre fut replacé à la température de 0° et resta ainsi pendant 40 heures (du 12 Avril, 15 h. 40 au 14 Avril 8 heures.

—

Le résultat de cette expérience fut un ensemble de *taches* d'un ton brun et jaune-vert. Pour compléter l'épreuve, nous avons fait le *cliché* qui peut-être allait nous donner la clé du mystère. Nous le reproduisons (photogr. 1).

Deuxième expérience. — Nous avons utilisé comme source de micrococcus uraeae non seulement l'urine mais aussi le *soya* ou *pois chinois*.

On connaît la grande richesse de cette légumineuse en diastases parmi lesquelles l'*uréase*, d'où son emploi en chimie

biologique. En Chine, on fait avec cette graine une liqueur, le Shoyu.

Cette expérience, nous l'avons faite sur la tête d'un adolescent de seize ans, trouvé le 12 Avril sur la voie ferrée la tête tranchée.

Nous ferons la description de ce visage ensanglanté et blessé, afin de couper court à tout ce qui a été dit et écrit sur les plaies et le sang du Christ imprimés sur le Suaire.

Sur le trajet de la moitié externe du sourcil gauche, une blessure rectangulaire, 1-2 mm. de profondeur ; au bord externe et supérieur de l'orbite droit, une érosion de la peau ; une plaie large de 5 mm., longue de 2 cm. 5, profonde de 3,4 mm. à l'angle orbito-nasal droit ; une large ecchymose à la partie inféro externe de l'os malaire droit ; deux autres ecchymoses à l'aile droite du nez. La langue brutalement serrée entre les dents, sortait à demi.

Matériel employé : Une préparation *a* à 30° (soya + phosphate disodique).

Une solution *b* d'urine (de trois jours) + cristaux d'urée + carbonate d'ammoniaque.

Avec la solution *b*, nous avons fait sur toute la tête une friction très énergique, les yeux furent traités comme dans la première expérience. Après cette friction, la tête fut recouverte de la préparation *a*.

Une toile saupoudrée d'aloès purgatif enveloppa toute la tête. L'absence de corps nous permit de tendre parfaitement le linge, à la manière d'un ballon enfermé dans un mouchoir.

La tête regagna sa caisse, placée à 0°.

L'exposition de la toile aux émanations ammoniacales dura trente-neuf heures (du 14 Avril, 17 h. 40 jusqu'au 16, 8 h. 35).

Le développement du linge nous donna une immense tache jaune-vert, cernée de rouge foncé (le sang du cou tranché). Dans son centre un dessin informe, plus ou moins

bizarre : la partie du drap qui recouvrait le visage proprement dit. De toutes les blessures, une seule s'était imprimée en rouge foncé : celle de la moitié externe du sourcil gauche.

Le cliché de cette toile ne nous a rien révélé (photogr. 2).

En résumé, les résultats négatifs de ces deux expériences nous obligent à dire, qu'il est impossible d'avoir l'image d'un cadavre sur un linge imprégné d'aloès purgatif, même si de fortes quantités d' NH_3 émanaient de lui. On obtient des taches, résultat de l'action de l'alcali sur cet aloès.

Nos cadavres, nous dira-t-on, sont vieux, l'un de quatre jours, l'autre de deux jours ? Sans doute ; mais quel rôle peut jouer cette « vieillesse » sur nos expériences ? Le filtre de la peau existe toujours (nos expériences le prouvent) ; de plus, la putréfaction n'est-elle pas plus forte sur un cadavre dans un climat palestinien que celle qui pourrait avoir lieu dans le froid (celui-ci étant un des meilleurs conservateurs des produits organiques).

La température de vos cadavres n'a-t-elle pas empêché l'action des micrococcus ? La température 0° ne détruit pas l'action des micro-organismes, elle la ralentit ; l'addition directe de carbonate d'ammoniaque dans nos expériences a compensé ce ralentissement : l'obtention des taches le prouve.

Troisième expérience. — Cette épreuve fut faite sur un animal vivant, sacrifié, crucifié et enveloppé dans un linge aloétique.

Nous avons choisi le chat (1), animal préféré par Canon dans ses expériences sur le sympathique et parasympathique, c'est dire aussi sur la transpiration. « Le chat, lisons-nous dans le Dict. physiol. du professeur Ch. Richet, est un bon sujet pour l'étude... de l'influence du système nerveux sur les sécrétions de la sueur.. et Luchsinger a trouvé que les centres sudoraux médullaires sont placés entre la neuvième et la treizième vertèbre dorsale pour les membres postérieurs ; dans la région cervicale pour les membres antérieurs. Les fibres sorties de ces centres quittent la moelle par les racines

(1) Quoique herbivore, le cheval serait tout indiqué pour une semblable expérience, mais malheureusement son prix de revient est très élevé.

antérieures de la quatrième et la dixième dorsale, et de la première à la troisième lombaire. La disposition de ces dernières fibres varie généralement avec celle du plexus lombo-sacral (Langley).

« Le sciatique, le médian et le cubital contiennent les fibres sudoripares. » De plus, le chat a l'avantage d'être un *carnivore*.

Julius (notre chat) était âgé de trois mois et demi. Dans la matinée du 11 Avril, il fut tondue (le poil aurait gêné notre expérience). Ce n'est que le 12 au matin que nous commençâmes l'expérience : ces vingt-quatre heures de repos (et à la chaleur) suffirent certainement à rétablir l'équilibre nerveux de la peau, qui avait peut-être (?) été troublé par la tonte de l'animal.

Julius fut attaché par les quatre pattes sur la gouttière de Claude Bernard :

— à 9 h. 35, nous fîmes dans les fessiers de l'animal une première injection de dinitrophénol alpha ;

— à 9 h. 40, une deuxième injection du même produit (les deux injections totalisaient 1 g. de thermol) ;

— à 9 h. 45, nous avons été obligé de bâillonner le chat dont les miaulements devenaient de plus en plus forts ;

— à 10 h. 5, nous avons injecté à l'animal 4 cc. de propidon (I. M.) ;

— de 10 h. 5 à 10 h. 20, nous avons recouvert toute la colonne vertébrale de Julius, particulièrement les zones correspondant aux centres sudoraux, et la tête de compresses *particulièrement chaudes* ;

— à 10 h. 50, nous sacrifîâmes l'animal par section du bulbe.

Une énergique friction de tout le corps avec une solution d'ammoniaque officinal dilué contenant en dissolution du carbonate d'ammoniaque suivit la mort de l'animal.

Il fut cloué : une partie du linge saupoudré d'aloès purgatif était interposée entre le dos du chat et la planche qui

servit à la crucifixion, l'autre pan de l'étoffe recouvrit la face ventrale de l'animal. Il était 11 heures.

Le chat fut laissé dans son linceul durant trente-cinq heures à la *température de 25°-30°*.

Le 13 Avril, l'animal se présentait dans cette rigidité cadavérique qui lui est propre. Ses pattes antérieures étaient à demi fléchies, les postérieures écartées de l'axe du corps.

Sur la partie du linge qui était au contact du dos, une longue tache verdâtre, et, dans son grand axe, un point et une traînée brune dus au sang.

Sur le tissu qui recouvrait la face ventrale du chat, des îlots vert clair dont les bords déchiquetés sont d'un vert plus foncé, le tout ayant l'aspect d'une carte de géographie (Photog. 3).

Le supplice que nous fûmes obligé d'infliger (bien malgré nous) à notre pauvre Julius et les résultats négatifs obtenus, s'ajoutant à ceux de nos deux premières expériences, semblent à notre avis, suffisants pour écarter une fois de plus l'hypothèse Battandier-Vignon-Colson.

*
**

Mise au point

Jusqu'ici, nous avons exposé des faits *positifs, certains*. Tous les textes d'histoire peuvent être vérifiés, les critiques chimiques, physiques, mathématiques, biologiques et médicales (1) aussi. Nos expériences *sont susceptibles de répétition immédiate*. N'importe quel chercheur impartial peut refaire nos essais et obtenir, indubitablement, des résultats identiques aux nôtres.

Cette mise au point nous semblait nécessaire maintenant que nous nous proposons l'étude du *Suaire avant l'incendie* de la Sainte-Chapelle de Chambéry en 1532, qui faillit consumer le drap.

(1) Nous exposerons plus loin d'autres faits anatomiques et médicaux.

Sur ce terrain, nous n'aurons pas toujours des certitudes ; il y aura quelques *probabilités* : peut-on faire autrement avec une toile qui est rarement montrée, jamais expertisée comme il est d'usage *pour toute toile, pour toute œuvre d'art* ? On a donné à ce drap un caractère *tabou*.

Nous essayerons donc, par des chemins un peu difficiles, d'arriver à quelques autres certitudes ou à des probabilités.

*
**

Le « Linceul » avant l'incendie de 1532

Dans les premières pages de notre thèse, nous avons donné la description du Suaire, *tel qu'on le voit aujourd'hui*. A dessein, nous avons emprunté le texte de M. Colson lui-même : « Sur un fond roussâtre, des taches d'un roux plus foncé, dont l'ensemble représente la double apparence, de face et de dos, d'un corps humain de 1 m. 80 environ... »

Mais le dessin visible sur le Suaire *n'a pas toujours été aussi flou, aussi effacé*. Antoine Lalaing, chroniqueur de Philippe le Beau, écrivait, vers 1503, après l'ostention de ce même Linceul le vendredi-saint (à Bourg-en-Bresse) : « On le voidt clerement ensanglenté du très precieus sang de Ihésus, nostre rédempteur, *comme si la chose avait été faite aujourd'hui*. [Phrase soulignée par nous]. On y voidt l'imprimure de tout son très saint corps, teste, viaire, bouce, yeulx, nez, corps, mains, pieds et ses chincq playes : espécialement, celle du costé, longue environ d'un bon demi piedt, est fort ensanglentée ; et de l'autre part, comme il estoit couvert et redoublé du dict linchoel, on voidt le vestige et figure de son dos, teste, chevelure, coronne et espauls. »

Entre la description de Lalaing (1503) et celle de nos modernes se place l'incendie de 1532.

Lors du sinistre de la Sainte-Chapelle de Chambéry, le Suaire fut gravement endommagé. « Les taches disposées sur les deux parallèles longitudinales, écrit M. le chevalier En-

rie (1), photographe officiel et membre de la Commission Italienne du Saint-Suaire, sont les traces de l'incendie de Chambéry survenu en 1532. Elles se signalent particulièrement par un halo sombre caractéristique d'un commencement de carbonisation... Les pièces qui font saillie au centre de ces taches furent appliquées par les Clarisses de Chambéry en 1534 pour remplacer les parties entièrement brûlées. On croit que ces brûlures ont été provoquées en partie par la chute de quelques gouttes de métal provenant de la chasse en argent qui commençait à fondre, et en partie par l'irradiation du métal incandescent... Les taches en losange, aux contours ondulés, que nous trouvons disposées le long de l'axe longitudinal, suivent, elles aussi, l'ordre et la symétrie des brûlures pour la même raison de pliage. Elles sont dues à l'eau employée pour éteindre l'incendie, laquelle avait pénétré le tissu replié du Linceul avant qu'on ait pensé à étendre celui-ci. »

C'est dans cet incendie, dans cette grande source de chaleur, qu'il faut chercher l'explication de la transformation des couleurs vives décrites par Antoine de Lalaing, en ces couleurs ternes, rousses, visibles actuellement sur le Linceul. C'est encore dans l'étude des colorants employés (les naturels compris : sang de bœuf) par les artistes de Chambéry, Lirey, Besançon, etc, avant 1534, et leur transformation chimique ou physique sous l'influence de la chaleur qu'il faut chercher l'inversion des couleurs sur le Suaire. N'oublions pas aussi « que pour esprouver si c'estoit bien le vrai linchoel on l'a boulit en huile, bouté en feu, lavé et buet par pluseurs fois. » (Lalaing.)

Nous savons que ce travail est dur, très onéreux mais c'est la seule voie qui se présente à nous. Il faut être armé d'un courage et d'une patience égale sinon supérieure à celle de Bernard Palissy, si l'on songe surtout à *l'extraordinaire chance du Linceul* de n'avoir pas été détruit complètement pendant l'incendie.

Que l'on s'imagine en effet : le linceul, plié et replié, est enfermé dans une châsse d'argent (métal merveilleux pour la conduction de la chaleur et pour son irradiation : *il fond vers 950-960°*). L'incendie éclate, la châsse est entourée par les

(1) G. Enrie : *Le Saint-Suaire de Turin révélé par la photographie*, p. 34 sqq.

flammes, la température est telle que l'argent rougit : une goutte tombe sur le drap. Pour que l'argent ait pu fondre, il faut admettre, pensons-nous, *au moins* une température globale pour toute la châsse de 600 à 700°, température suffisante pour carboniser n'importe quel linge. L'inondation de la châsse était vraiment arrivée à temps.

Nous avons exposé à la flamme d'une lampe à alcool une casserole en émail, bien séchée, au fond de laquelle nous avons placé un grand mouchoir (plus long que large) plié en seize ; la casserole fut recouverte d'une assiette. Deux minutes après le début du chauffage, la casserole dégageait des vapeurs rousses et très denses ; le linge était déjà d'un très joli roux. A la cinquième minute, nous avons rempli brusquement avec de l'eau, la casserole. Doucement, nous dépliâmes le linge (car il était devenu très fragile et se serait déchiré très aisément). Séché, le mouchoir présentait, en son centre une longue bande rousse, les parties latérales étaient complètement carbonisées.

*
**

*Etait-il possible à un artiste du xiv^e siècle
de « penser négatif » ?*

Pour démontrer l'authenticité du Suaire, on a dit et écrit qu'il était impossible à l'homme, avant la découverte de l'action de la lumière sur certains produits chimiques, en particulier ceux qui ont l'Ag. dans leur molécule (la photographie) de *penser négatif*.

Nous sommes bien loin de partager cet avis et pour le discuter, nous admettons pour un moment que l'Image de Turin n'a subi aucune modification pendant l'incendie de Chambéry.

L'observation de l'inversion des objets sur une surface unie et réfléchissante est aussi vieille que la raison humaine. Les Narcisses de tous les temps ont su que *l'image* réfléchie par les eaux avait à droite les parties de leur corps placées à gauche, et inversement.

L'idée du *négatif* est aussi vieille, peut-être, que l'idée de l'inversion des images sur une surface polie ou non : le chasseur du premier âge, observant les traces des doigts des pattes laissées sur un terrain mou par l'animal poursuivi, savait très bien qu'à la *dépression de l'empreinte* correspondait un relief de la patte ; il pouvait ainsi non seulement identifier la bête, mais dire, suivant la *lourdeur du pas* imprimé au sol, si l'animal était blessé ou pas. Cet homme primitif n'ignorait pas, dans la poursuite du gibier sur un sol rocailleux, dur, que à la *partie la plus visible, la plus imprimée de l'empreinte, devait correspondre la plus forte saillie de la patte de l'animal*.

Nous accordons, qu'officiellement, nous pensons « négatif *photographique* » depuis Niepce et Daguerre. Mais nous pouvons dire, que l'homme a pu « penser négatif » dès le début de sa raison au moment où le *struggle for life* darwinien avait tout son sens, toute sa force.

Nous oublions trop souvent que la photographie n'est qu'une simple réaction physico-chimique, et des plus banales : la lumière noircissant un quelconque sel d'Ag. ; d'où inversion des clairs et des obscurs.

Certes, la découverte de la photographie est merveilleuse ; mais tout artiste voulant reproduire l'empreinte laissée par un homme sur une toile, *était obligé*, par la connaissance de la physique élémentaire, de renforcer les couleurs pour les parties en contact intime avec le linge, c'est-à-dire les saillies, de les atténuer, les dégrader, les éliminer pour les zones du corps plus ou moins écartées du linge.

Faisons le cliché photographique de cette toile : les teintes renforcées viendront en clair ; l'inverse se produira pour les teintes atténuées, dégradées, c'est-à-dire elles seront obscures. Sur notre cliché nous aurons donc un positif.

L'artiste qui, sur l'ordre d'un quelconque seigneur (de Charny ou autre) avait tracé « l'empreinte du Christ » sur une toile ne pensait pas du tout qu'un jour la photographie inversant les clairs et les obscurs, allait faire de son œuvre un positif physique. *Le cliché de M. Pia a trahi l'artiste en nous dévoilant le modèle qui servit pour l'empreinte.*

M. Vignon admet la possibilité de reproduire l'aspect d'un objet en intervertissant les *clairs et les ombres*. Mais, dit-il, il y a quasi impossibilité de reproduire les détails d'un visage sans le secours d'un positif servant de base.

Certes, peindre, surtout un visage, directement en négatif est la caractéristique d'un homme de génie. Mais par contre, faire un négatif en partant d'un positif est chose aisée.

Que l'on s'amuse à peindre à la gouache, sur un papier blanc (mais en inversant les clairs et les obscurs) un portrait quelconque : les *obscurs* du portrait-modèle rendu sur le papier en jaune, rougeâtre-clair, ou un clair plus accentué, suivant l'intensité des ombres ; les *clairs* par un rouge brun foncé et les reliefs les plus saillants du sujet en brun plus sombre. L'image obtenue sera un négatif qui, photographié donnera un positif (sur le cliché).

Nous reproduisons (Photogr. 4) le négatif que nous avons obtenu nous-même. Nous nous excusons de sa nullité artistique (nous n'avons pas la prétention d'être un peintre) notre but a été avant tout scientifique.

L'auteur de l'empreinte du Suaire a certainement utilisé un modèle *positif* préparé dans ce but (1).

Le travail, certainement, est ardu et demande assez de volonté. Mais qu'on s'imagine un peintre du *xiv^e*, du *xv^e* siècle, bien logé, bien nourri, bien payé par un riche seigneur, lui demandant en échange de lui faire un portrait, une image sainte et cela sans aucune limite de temps (2). L'artiste dans ces conditions *finissait toujours son travail* (3).

(1) Modèle sur toile, ou même un modèle humain « préparé » : on sait jusqu'à quel point les anciens poussaient leur désir de rendre la nature.

(2) Qui ne se souvient de ce peintre de l'Ecole italienne de la Renaissance qui, chargé de peindre la dernière Cène, et, voulant avoir des personnages « vrais » chercha pendant des mois, dans les marchés, dans les bas quartiers, un individu ayant « la tête » de Judas. Le Mécène finit tout de même par montrer un peu d'impatience, ce qui lui valut la réponse du peintre : « Servez-moi donc de modèle pour mon Judas ».

(3) C'est ce qui explique le fini des œuvres anciennes et la décadence, non des peintres, mais de la peinture moderne.

Dans le cas du *Suaire*, le travail n'a pas été pénible : aucun détail sur le corps et les membres ; le visage est régulier, les yeux (la seule difficulté que l'artiste aurait peut-être rencontrée) sont fermés ou presque.

Donc la présence d'une image inversée sur le Suaire de Turin est loin, est bien loin, de signer l'hypothèse des auteurs cités déjà de nombreuses fois.

*
**

Les empreintes du Suaire ont-elles été faites avec un poncis ?

L'hypothèse soutenant que le Suaire de Turin *était* une peinture pourra *définitivement* être écartée après les études sur l'action des hautes températures, sur les couleurs employées par les artistes avant la première moitié du xiv^e siècle.

Cependant, nous basant sur la description du tissu faite par des personnes ayant touché ou vu de très près le Suaire, nous pouvons dire après M. de Mély (1), que la double empreinte humaine de cette étoffe a été faite en impression, soit avec un bois, soit avec un poncis.

En effet, cette étoffe très souple n'a aucune induration, ni empâtement ; elle ne porte aucune trace de cassure de croûte, malgré les nombreux pliages du Suaire. M. Enrie, membre de la Commission italienne du Saint-Suaire, écrit : « Bien que sa coloration soit assez foncée, on n'y trouve aucune trace de peinture... » Tel est l'avis du traducteur de M. Enrie, M. Porché et celui de M. Vignon, tous deux membres de la Commission française du Suaire (2).

Au grand érudit, M. F. de Mély, revient la gloire d'avoir donné une explication nette et précise de l'image de l'étoffe de Turin.

(1) F. de Mély : op. cit. 39 sqq.

(2) Cependant M. Colson écrit (op. cit. 45) : l'image est formée par la juxtaposition d'une infinité de petites parcelles telles que seraient les grains de matières concassées et broyées.

Cet auteur fut mis sur la voie par M. Vignon lui-même, qui parlait de taches brun-rougeâtres, semblables à du « *sang séché* ». Or, M. Bouchot, conservateur du Cabinet des Estampes, qui venait de découvrir un grand nombre de bois d'imprimerie du *xiv^e* siècle, montra qu'une toile *imprimée en rouge* et se trouvant à Saint-Maurice, avait été faite avec des bois d'imprimerie datant du *xiv^e* siècle.

De plus, en 1902, M. Vignon lui-même écrivait (1) : « En réalité, parmi les suaïres connus jusqu'à présent, un seul s'est posé pendant plusieurs siècles comme rival sérieux de celui de Turin : c'est le Saint-Suaire de Besançon... accessoire quelconque du culte au cours de la cérémonie pascalle... on y voyait une image de Jésus Christ analogue dans ses grandes lignes à l'image face du Saint-Suaire de Turin » (2).

M. de Mély rapproche ces deux faits du rapport envoyé à la Convention en 1794 (op. cit.) : «... On nous envoie non seulement ce linge [le suaïre de Besançon] ouvré et d'un travail moderne, mais encore le *poncis* ou le moule découpé qui servait à y renouveler chaque année l'empreinte dont on admirait la conservation miraculeuse... » « On comprendra que je me suis demandé si le suaïre de Lirey-Turin n'était pas lui aussi un accessoire des fêtes de Pâques, fait également en impression, soit avec un bois, soit avec un poncis et si tout ne concordait pas pour affirmer cette conviction (3).

1° « Le Suaire fait son apparition vers 1353. De nombreuses contestations s'élèvent ; les chanoines de Lirey ont interdiction de montrer le Suaire, sans faire crier par un hérault que c'est seulement une représentation ou figure du vrai Suaire. L'affaire est portée devant le Pape, qui déclare que ce n'est qu'une représentation ou figure (bulle de Clément VII), et dans une des enquêtes, Pierre d'Arcis dit que son prédécesseur a découvert l'artiste qui l'a peint.

2° «Lorsqu'on examine archéologiquement et artistiquement la photographie du Suaire, on lui trouve tous les carac-

(1) Op. cit. p. 130.

(2) M. Colson écrit que le Suaire de Turin était « *absolument semblable* à celui qui existait à Besançon ». M. Colson est près de la vérité. (Se reporter à l'ouvrage de Chifflet, *De Linteis sepulchralibus Christi Servatoris*).

(3) F. de Mély, op. cit. 40, sqq.

tères du ^{xiv}^e siècle, et ceux-là uniquement ; il n'est pas jusqu'à l'étoffe qui ne soit, comme je l'ai dit, de la mesure de celle de Rouen.

3° « Nous apprenons ensuite par M. Vignon lui-même qu'un des suaires les plus importants, parmi les quarante deux que nous connaissons, celui de Besançon n'est qu'un vulgaire accessoire des fêtes de Pâques, fait avec un poncis ou moule.

4° « Voilà que quelques jours seulement nous séparent de la découverte de la gravure sur bois au ^{xiv}^e siècle, vers 1360, que nous pouvons rapprocher « du poncis » du suaire de Besançon envoyé à la Convention.

5° « Enfin, je trouve ici quelque chose de bien curieux, le coup de lance à gauche, alors que toujours il est à droite. Cette prétendue divergence avec la tradition ne viendrait-elle pas précisément de ce que le coup de lance, bien dessiné en place sur le bois ou sur le poncis, s'est, à l'impression, par renversement, trouvé placé à gauche ?...

« Les gravures, dans l'origine... étaient imprimées en rouge, souvent *avec du sang de bœuf*. Et précisément M. Vignon ne nous a-t-il pas dit, dès les premières lignes, que le dessin était brun-rougeâtre, *semblable à du sang desséché*, ce qui est d'ailleurs parfaitement confirmé par Antoine de Lalaing qui voit l'image « *ensanglantée comme se la chose avoit esté faicte aujourd'hui* »... En photographie, le rouge vient noir...

« Mais il y a encore autre chose. On peut insister sur le faire de la tête, trouver que c'est bien étudié pour une de ces gravures du ^{xiv}^e siècle, généralement si sèches ; puis, qu'en réalité, il y a là une influence allemande, qui ne semble pas très distante de la Véronique d'Albert Durer de 1509. Je sais bien tout cela, mais je n'en suis pas autrement étonné. Ne voit-on pas que dans le Suaire, seule, une partie est assez apparente ? Dans la chromophotographie, bien plus que dans les simples reproductions en noir, la chose visible, c'est la figure : quand tout le reste demeure dans ce vague qui impressionne tant M. Vignon, la face du Sauveur semble se détacher. Et alors, je me demande si, après l'épreuve de 1503, qui avait dû si fortement la détériorer, on n'a pas cru devoir lui faire faire quelques retouches, par un maître, qui aurait ainsi donné à

l'image du xiv^e siècle, sans la modifier cependant, un sentiment de l'art du xvi^e siècle.

« Qu'on ne dise pas que c'est impossible ; la médaille d'Innocent VIII, reproduction directe de l'émeraude d'Olga du x^e siècle ne nous donne-t-elle pas la preuve palpable qu'un objet d'art peut ainsi se transformer sous la main d'un artiste, sans perdre cependant son caractère primitif ? N'avons-nous pas d'ailleurs la preuve certaine qu'on ravivait également les couleurs du Saint-Suaire de Besançon ?

A toutes les savantes études de M. de Mély, M. Vignon ne sait que répondre : « Quelles étranges inventions ! Pourquoi au lieu de se donner tant de mal, le fraudeur n'aurait-il pas peint ses images d'une façon tout ordinaire ? ». Connaissant l'histoire du Suaire de Besançon, cette question est un peu inattendue : n'est-il pas plus aisé d'avoir un poncis permettant à chaque fête pascalle de renouveler les teintes de la toile « miraculeuse » ? Si le peintre avait exécuté ses images *d'une façon tout ordinaire*, les fidèles auraient fini par s'apercevoir de la « pieuse supercherie » : la main du plus habile artiste ne répète ou ne corrige pas toujours identiquement un même tableau ; il y a toujours de petites différences qui n'échappent pas à l'œil. D'autre part, n'oublions pas que si le peintre venait à mourir les possesseurs de la toile auraient eu de gros ennuis... tandis qu'un poncis dure des siècles...

Le travail était-il vraiment pénible ? nous ne le pensons pas, surtout si l'on songe à la portée d'une relique « *authentique* » pareille.

En quoi, d'ailleurs, consistait ce travail ? M. Vignon, qui résume les travaux de M. de Mély nous donne lui-même la réponse (1) : « Notre fraudeur va prendre une planche d'une longueur de 1 m. 80 pour fabriquer l'image face, et une autre toute pareille pour l'image dorsale. Dans les points qui, sur une figure normale, sont fortement éclairés, il laissera sa planche intacte. Il modèlera les demi-teintes et les ombres en creusant des tailles dans le bois. Arrivé sur les bords de l'image, il creusera uniformément sa planche (2) et laissera ainsi

(1) Op. cit. 2^e édit. p. 30.

(2) Ou ferait un granité très fin de façon à imiter un effet d'estompe.

la silhouette former une saillie générale par rapport au fond déprimé sur lequel l'image se détachera. Cela fait, il encre sa planche avec une substance rougeâtre, sang de bœuf ou tout autre ; il appliquera une étoffe sur la planche, et obtiendra une négatif. En effet, la substance colorée ne retracera sur l'étoffe que les parties en relief, soit les régions planes, soit les crêtes laissées entre les tailles qu'aura creusées le graveur ».

Ce travail est-il vraiment aussi complexe que l' imagine M. Vignon ?

Les « étranges inventions » de M. de Mély, sont pour nous de grandes lumières nous permettant de dire que nous avons presque la certitude que le Suaire de Turin a été fait avec un poncis.



*Description de l'image obtenue sur le cliché négatif
en photographiant le Suaire.*

Avant de faire cette description, nous rappellerons la longue querelle entre les partisans de la « laideur » et ceux de la « beauté » du Christ. Nous citerons aussi deux textes, deux sources, qui inspirèrent, certainement, l'auteur du Suaire de Turin.

Nous n'avons aucun renseignement sur le physique de Jésus-Christ, et pour cause (1). Le premier portrait *humain* (2) du Christ, nous le trouvons dans le « Prince des prophètes ». En effet, nous lisons dans Esaie (LIII, 2) : « Il n'avait

(1) Se reporter à notre Introduction.

(2) Volontairement pour abréger notre thèse, nous passons sur les représentations animales du Christ : poisson, dauphin, agneau, aigle, tête d'âne... Plus tard, lorsque le christianisme se détacha complètement du judaïsme, et que l'influence des formes des dieux « païens » atteignit son summum sur le nouveau culte, les Chrétiens, n'ayant plus de raison de ne pas « dessiner la forme humaine », donnèrent à Jésus le physique de ses concurrents. Jésus jusqu'au IV^e siècle fut *exclusivement* un beau jeune homme « imberbe ». Citons celui du « Couronnement d'épines » d'un sarcophage du Vatican II-III^e siècle) ; le beau visage du Christ du sarcophage de l'église Saint-François à Ravenne (II-III^e siècle) ; celui du sarcophage de

ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'avait rien pour nous plaire » tel se le représentèrent, Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Commodien, Tertulien, Saint-Cyprien, Hippolyte. Une légende voulait même que Jésus fut lépreux : à ce prix le serviteur de Yéhovah pouvait sauver l'humanité.

« Pourtant, écrit M. Guignebert (1), c'était un sentiment trop répandu partout par l'olympisme que celui de l'union de la beauté et de la divinité, pour que les simples d'entre les fidèles renonçassent à en faire bénéficier le Christ ». Le psautre XLV, 3 vint à leur secours : « Tu es le plus beau des fils de l'homme, la grâce est répandue sur tes lèvres ». La querelle commence dès le temps de Clément d'Alexandrie. Les partisans de la « laideur » perdent du terrain ; « ils ont contrée eux, écrit encore M. Guignebert, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostôme, Ambroise, Augustin, Jérôme, Théodoret ; et toute la pratique iconographique les condamne.

(1) Op. cit. 18; 190 sqq.

Suite de la note 2 (p. 144).

Junius Bassus (iv^e siècle), le Christ du Musée de Berlin, trouvé à Psamatia, Istanbul (iii^e siècle) ; l'ivoire du v^e siècle du British Museum, représentant la Crucifixion d'un Christ imberbe ; l'ivoire Trivulzio de Milan nous permettant d'admirer un très beau Christ imberbe et les deux Marie (v^e siècle) ; le Christ imberbe de la fresque de l'église copte de Baouit (Haute-Egypte) (viii^e siècle), etc...

C'est au iv^e siècle qu'apparaît le « Christ barbu ». C'est à la célèbre vision de Constantin qu'il faut rattacher cette transformation de Jésus. D'après M. de Mély, il est plus croyable de supposer qu'Eusèbe (Histoire Ecclésiastique), en décrivant le monument de Panéas, donna naissance au songe de Constantin et par suite au nouvel attribut pileux de Jésus-Christ : le portrait probable d'un empereur romain (trionphant de la ville de Panéas) servit de base à toute l'iconographie du Christ barbu.

M. Vignon n'hésite pas (mais pas un instant) à faire dériver tous nos Christ de celui que nous avons sur le Suaire de Turin « ancêtre vénérable ». Sur quoi se base-t-il ? Sur des ombres normales d'un visage : celle de l'espace intersourcilière, l'ombre sous-palpebrale et frontale. Avec ce bagage, M. Vignon soutient que le magnifique buste de Neptune Farnèse dérive lui aussi du Christ du Suaire de Turin *tel que nous le voyons sur ce drap, à l'œil nu*. Nous acceptons cette ressemblance (que le « Neptune Farnèse » et le « beau dieu d'Amiens » nous pardonnent) mais ne pourrions-nous pas dire que les icônes prises par M. Vignon pour des descendantes du « Christ du Suaire » sont, au contraire, les ancêtres de ce Suaire fait au xiv^e siècle ? C'est précisément dans ce siècle que le « rendu de la nature » commence en Occident (on peut contempler au Louvre « Le Parement de Narbonne » dans la salle des Ivoires).

Il nous semble légitime de poser à M. Vignon la question suivante : d'où vient que M. Vignon trouve une similitude de traits entre le personnage

Des « portraits » du Christ ne se font pas alors attendre, dans l'Antiquité et le Moyen-Age. « De ces pseudo-portraits, continue M. Guignebert, à peu près tous ceux qui ont la prétention, de s'imposer comme authentiques ont fini par revendiquer une origine miraculeuse... le voile de Véronique... le Saint-Suaire de Turin. »

Deux textes furent, pensons-nous, les sources qui inspirèrent l'auteur de la toile connue sous le nom de « Suaire de Turin » :

1° la fameuse lettre que Publius Lentulus « gouverneur de Jérusalem » aurait envoyée au Sénat et au peuple romains.

2° le portrait du Christ tracé par Nicéphore Calliste.

Voici le texte de la lettre de Lentulus :

« Un homme de grande vertu est apparu en nostre temps, et on l'avait nommé Jésus-Christ ; lequel ressuscite les morts et guarit toutes sortes de maladies, que l'on appelle le Prophète de vérité ; et il a des disciples qui le nomment Fils de Dieu. *Homme à la vérité de belle taille et digne d'admiration aiant une face vénérable* qui donne de l'amour et de la

Suite de la note 2 (p. 144).

du Suaire et les œuvres datées bien avant 1202 ? Dans son dernier livre, il nous dit (p. 103 sqq.) que jusqu'au début du XIII^e siècle, exactement 1202, en dehors de la famille impériale, nul ne connaissait l'existence des empreintes du Christ sur le Linceul gardé dans « l'auguste chambre à coucher » à Constantinople. Ce n'est qu'en 1202 que les fidèles... les artistes avec, connurent cette image. Nous ne tiendrons pas compte des œuvres citées dans son livre de 1902, nous prendrons seulement celles de son dernier ouvrage ; Fig. 43 : coupole du Baptistère de Néon, Ravenne, VI^e s. ; fig. 47 : tête de Saint Pierre et du Saint Cosme, VI^e s. ; fig. 50 : l'évêque Euphrasius, l'archidiaque Claudius, VI^e s. ; fig. 52 : Christ du VI^e-VII^e siècle de la catacombe de S. Pontien à Rome ; fig. 53 : le Christ du jugement dernier, VII^e s. ; fig. 54 : Tête du Christ (église Sainte-Sophie à Salonique, VII^e s. ; fig. 56 : fresque des églises ruspestres du Cappadoce, X^e s. ; fig. 57 : Scène de la vie du Christ, vers l'an 880 ; fig. 60 : La panoplie dogmatique (1081-1118) ; fig. 64 : Couronnement par le Christ de l'empereur Nicéphore III (1078-1081) ; fig. 66-67 : Codex Gertrudianus (1085) ; fig. 68-69 : Christ vainqueur du diable, XII^e siècle ; fig. 71 : Manuscrit latin du Vatican, Rouleau d'Exultet (1050) ; fig. 72 : Des Saints, XI^e s. ; fig. 73 : Communion des Apôtres, Cathédrale de Kiev, XII^e s. ; fig. 74 : Le Christ couronne le roi Roger, Eglise de la Martorana, Palerme (1131-1148) ; fig. 75 : Christ bénissant. Dôme de Montréal, fin du XII^e s. ; fig. 76 : Christ bénissant, cathédrale de Torcello, XII^e s. ; fig. 78 : Guérison de la femme contrefaite, XII^e s., etc., etc.

Les contradictions de M. Vignon ne nous étonnent plus.

crainste tout ensemble, à tous ceux qui la regardent ; *ses cheveux sont couleur de noisette en la maturité*, étant unis jusques aux oreilles, et, depuis les oreilles, retortillés et crépus, beaux et luisants, et qui sont *resplandus et voltigeant sur les espauls*, étant les dits cheveux *divisés au milieu de la teste à la façon des Nazaréens*. Il a le *visage sans aucune tasches ou rides, d'une couleur vermeille*, et agréable ; quant au nez et à la bouche, il n'y a rien à redire ; ses yeux sont comme bleus et comme verds, entremeslés de blanc. Il a la *barbe épaisse, mais guère longue et de la même couleur que ses cheveux et fendus au mitan*. Ses *maîns et ses bras sont délectables à voir*. Il est terrible en ses répréhensions et en ses exhortations, bénin et aimable, guay, mais avec gravité ; lequel on n'a jamais vu rire mais bien quelque fois pleurer ; fort rare et modeste en son parler, et beau entre les fils des hommes » (1).

« Il est à peine besoin, dit M. Guignebert, de mettre le doigt sur les détails qui accusent l'évidente fausseté de la pièce. Il n'y avait pas de *gouverneur de Jérusalem* au temps de Jésus : aucun Lentulus ne joue un rôle quelconque dans l'histoire juive d'alors, et, sous le règne de Tibère, un fonctionnaire subalterne ne pouvait se permettre d'écrire directement au *sénat et au peuple romains*, adresse qui aussi bien n'avait plus de sens. Et quel serait, du reste, le but de la lettre ? On n'en voit qu'un qui serait de porter sur Jésus un témoignage apologétique ; mais les termes en seraient proprement ahurissants s'il venait d'un fonctionnaire romain. Un des Douze ne l'aurait pas donné aussi conforme à la future orthodoxie, car il n'aurait pas appelé son Maître, *Jésus-Christ*, ni ne l'aurait qualifié de *Fils de Dieu*, plus qu'il ne l'aurait confondu avec le *plus beau des enfants des hommes* [beau entre les fils des hommes] comme fait ce Romain habile à citer les Psau-mes ». La « lettre de Lentulus » ne fût jamais mentionnée avant le XII^e ou XIII^e siècle.

Nicéphore Calliste, vers 1335, nous donne aussi un « portrait » : « Mais l'image de la forme de N. S. Jésus Christ, telle que nous l'avons reçue des anciens [Calliste reproduit une chronique du X^e siècle], dans la mesure où il est possible de

(1) Le texte de cette lettre varie d'un manuscrit à l'autre. Von Dobschütz a eu connaissance de plus de soixante-quinze manuscrits. Notre « lettre » est celle qui est citée par M. de Mély.

comprendre difficilement leurs paroles, est à peu près telle. Il fut d'un *beau et énergique visage*. Son corps était d'une longueur de 7 spithames (1). *Sa chevelure* était un peu blonde et pas beaucoup touffue, *tombant légèrement ondulée*. *Les sourcils noirs, inégalement courbés*. De ses yeux fauves et un peu blondissants sortait une grâce merveilleuse: ils étaient perçants. *Il avait le nez très long, la barbe était jaune et plutôt courte*. Il *portait des cheveux bien longs*; le rasoir ne passa pas, en effet, sur sa tête, ni quelque main humaine, si ce n'est celle de sa mère, au moins dans son âge tendre. Son cou était un peu incliné, de telle sorte qu'il ne paraissait ni trop grand ni trop long. Son teint rappelait la couleur du froment mûr: il se trouvait n'avoir pas le *visage* trapu et rond, mais comme celui de sa mère, *un peu incliné vers le bas et légèrement rouge*. La gravité et la sagesse étaient mêlées à la douceur, il portait sur lui l'indulgence qui n'était pas dépourvue d'empportement. Enfin, il ressemblait, en tout, à sa divine mère immaculée ».

Faisons la synthèse de ces deux textes: (2)

« Homme à la vérité de belle taille et digne d'admiration (Lent.); beau et énergique visage (Cal.); ses cheveux, de couleur noisette en la maturité, resplandus et voltigeant sur les espauls... divisés au milieu de la teste à la façon des Nazaréens. Il a le visage sans aucune taches ou rides, d'une couleur vermeille (Lent.). Les sourcils sont inégalement courbés. Il avait le nez très long (Cal.). Il a la barbe épaisse, mais guère longue et de la même couleur que ses cheveux et fendus au mitan (Lent.). Son cou était un peu incliné... le visage un peu incliné vers le bas et légèrement rouge (Cal.). Ses mains et ses bras sont délectables à voir (Lent.) » Ajoutons à ce tableau les caractéristiques du siècle: longueur anormale des membres qui sera portée à son maximum au xvi^e siècle par le génial El Greco; ajoutons encore la plaie du flanc et celle de la main gauche (seule visible) et nous aurons la description de l'image obtenue sur le cliché négatif de la photographie du Suaire.

(1) Le spithame égale le grand palme, c'est-à-dire 0 m. 225.

(2) D'après M. Donchou de Quincey, cité par M. Guignebert. Nicéphore Calliste, comme l'anonyme de la « lettre de Lentulus » décrivent un type païen fort connu du monde artistique, celui de Sérapis, auquel les artistes « prêtaient une beauté grave et sereine, un air de majesté très noble, un regard direct et pénétrant, une chevelure partagée et une barbe bifide ».

Nous voyons ainsi que les principales sources pour l'exécution du Suaire furent la « lettre de Lentulus » et le portrait tracé par Nicéphore Calliste. Or, celui-ci écrivait vers 1335: donc l'œuvre a été exécutée après cette date.

M. Vignon, nous l'espérons, ne nous contredira pas sur ce point, car ce faisant, il démentirait les pages qu'il a écrites en 1902 (1): « l'arcade sourcilière ne se distingue du front que par son relief progressivement accentué : *nul ne pourrait tracer même les sourcils* (page 56). *Si le sourcil gauche est normal, le droit est détendu et abaissé* dans sa région moyenne en même temps qu'il se relève du côté du nez (page 58). Le nez est reproduit d'une façon remarquable. *C'est un nez assez long et un peu aquilin s'infléchissant vers la bouche...* Les yeux s'en trouvent d'ailleurs très rapprochés (page 57). La bouche est reportée un peu à gauche de l'axe du visage ; le coin gauche se relève et le coin droit s'abaisse (page 58). En dessous du nez la moustache s'est imprimée fortement... *il n'y a rien à dire du modelé de la joue gauche... la joue droite est représentée avec un extrême réalisme*, et le modelé en est très détaillé (page 57). *L'attache du menton est parfaitement modelée*, surtout à gauche... *La barbe, au contraire, était maintenue courte et taillée à peu près en carré...* (page 58) ». Ailleurs, étudiant le Suaire vu à l'œil nu, il ajoute : « d'oreilles, de cou, il n'y en a pas trace. *Latéralement deux sortes de bandes sombres prétendent peut être y figurer des cheveux*. En dessous, elles s'arrêtent brusquement. Sans doute les cheveux passent en arrière des épaules ? *Mais ces épaules où donc sont-elles ?* »

Avant de terminer ce chapitre, nous ferons quelques observations qui relèvent du simple bon sens. Nos remarques porteront sur le Suaire tel qu'il est sur le cliché photographique.

1° *Les deux empreintes, l'une dorsale, l'autre ventrale, sont situées exactement sur le grand axe du drap*. Comment concilier cette précision mathématique avec l'ensevelissement hâtif de Jésus-Christ ? Nous fera-t-on croire que les Apôtres et les « Femmes » qui ne savaient même pas où ensevelir le Crucifié (Joseph d'Arimathie fut leur Providence) se firent un de-

(2) P. Vignon : *Le linceul du Christ* (1^{re} édit.), p. 57 sqq.

voir de placer le Christ *juste au milieu du linceul à un millimètre près*. Leur sens de l'esthétique aurait-il été plus fort que l'émotion dans laquelle les avait plongés la mort du Maître ?

Cette précision, par contre, s'explique facilement, si on admet la peinture: l'artiste était *obligé* de placer son personnage exactement sur le grand axe du drap, à un millimètre près.

2° *Entre les deux têtes il existe un intervalle de 16 centimètres*. Si l'hypothèse Battandier-Vignon-Colson était exacte, cet espace vide n'aurait pas dû exister: *il aurait été comblé par une image conique...* Combien, par contre, cet intervalle devient compréhensible et normal dans une exécution picturale ! Cet espace entre les deux têtes nous le voyons dans tous les Suaïres à double empreinte reconnus œuvres humaines. Pourquoi le Suaire de Turin ferait-il exception à la règle ?

MM. Vignon et Colson, se sont rendus compte, après de nombreuses critiques, que géométriquement, et en application de leur hypothèse, il devait obligatoirement exister une tache conique entre les deux têtes.

M. Vignon soutint d'abord, que le Suaire, au sommet de la tête formait un pli. Ce pli, contredisant encore son hypothèse, il arriva à la « mentonnière ». « Pour obtenir une mentonnière, écrit-il dans son dernier ouvrage (p. 67), après avoir plié un linge suivant une diagonale, on le roule sur lui-même. Cela fait, on en pose le milieu sur la tête du sujet dont on veut lier la mâchoire. Les bouts descendant de droite et de gauche se croisent sous le cou, remontent et viennent se nouer sur le haut de la tête ».

M. Vignon nous dira-t-il pourquoi, dans l'évangile johannique nous ne trouvons pas l'usage de cette « mentonnière », ni pour Lazare, ni pour Jésus ? Dans les deux cas, nous trouvons le sudarium qui servait à recouvrir la tête. Dans le chap. XX, 7 du même évangile nous lisons que Simon Pierre trouva le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, *plié dans un lieu à part*. Nous sommes bien loin de l'interprétation de M. Vignon.

L'usage de la mentonnière dans les rites funéraires juifs fit son apparition avec les Talmuds, c'est-à-dire au iv^e siècle, et ce petit linge est bien loin d'atteindre les dimensions que M. Vignon lui donne... pour remplir les seize centimètres qui séparent les deux têtes sur le Suaire.

M. Vignon a l'habitude de se contredire sur plusieurs points à la fois ; nous acceptons l'usage de cette immense mentonnière. Quelle aurait été alors, (toujours en application de son hypothèse vaporographique), la forme du visage de l'homme du Suaire ? Comment expliquer cette régularité des cheveux de notre Christ si la mentonnière avait été utilisée ? La bande de linge aurait empêché la chevelure de s'imprimer sur le linceul et fatalement nous aurions un Jésus « tête de forçat ».

En outre le Christ du Suaire a une barbe bifide, nette, impeccable : en aurait-il été ainsi si la mentonnière avait existé ? Pour bien tenir la mâchoire, ce bandeau aurait dû passer en avant et en arrière du menton ; arriver vers le milieu du bord inférieur du maxillaire inférieur, à 2-3 cm en avant de l'angle de ce maxillaire, remonter, passer en avant du bord antérieur des masseters, ou sur leur face externe ; passer au devant des pavillons des oreilles : remonter encore sur le temporal ; l'entrecroisement des deux bouts du bandeau se serait fait sur la suture des pariétaux. La barbe a été passée au devant du linge, nous dira-t-on. Dans ce cas, la barbe aurait été nettement déformée et nous n'aurions pas eu encore les cheveux. Et d'ailleurs, à quoi servirait une mentonnière qui n'embrasserait pas solidement le menton, donc la barbe ?

Nous sommes donc obligé de voir, dans la présence de cet espace de 16 centimètres entre les deux têtes, le travail, la technique d'un artiste.

3^e *Comment M. Vignon, avec son hypothèse, nous expliquera-t-il, le dessin des yeux, des cheveux, de la barbe ?* Pour que les yeux se soient imprimés sur le Suaire, il leur aurait fallu des sueurs d'urée, chose peu probable. — Les cheveux ont aussi sué de l'ammoniaque ? Fait possible si nous admettons... que les sécrétions du cuir chevelu ont eu assez d'astuce pour se faufiler orthogonalement entre les cheveux et venir

oxyder l'aloès du linceul, ce qui est fort douteux. — D'où provient cette grosse trainée « sanglante » aperçue sur les cheveux de la tempe droite ? Elle est bien curieuse...

4° *D'où viennent les paquets de linges de M. Vignon ?* Cet auteur a vu des coussins funéraires employés par les Orientaux. Ces paquets de linges, M. Vignon les emploie partout, à gauche, à droite, en avant, en arrière, en haut, en bas. Il emploie tellement de coussins pour l'ensevelissement du Christ que le cadavre devient presque une image plane : M. Vignon espère ainsi arrêter la critique. Pour une mise au tombeau hâtive, cette grande quantité de coussins est vraiment respectable, si respectable qu'on peut se demander très sérieusement, si Joseph d'Arimathie n'employait pas son tombeau comme chambre de repos pendant les chaudes journées de Jérusalem !... Constatant ce dépôt de linges dans le tombeau, nous avons le droit de nous dire : quel besoin avait Joseph d'Arimathie d'acheter un linceul pour envelopper le corps du Christ. Son tombeau devait contenir tout le nécessaire puisque les paquets de linges y étaient ?

Il est vrai que l'Orient a employé et continue à employer des coussins pour ses morts ; mais ces coussins (qui peuvent être en terre battue) sont au nombre de trois : la tête repose sur le premier et les deux autres, placés l'un à gauche, l'autre à droite du corps, soutiennent les bras allongés. Et c'est tout.

Pour placer ses petits coussins, M. Vignon n'hésite pas à reparler de la rigidité cadavérique, chapitre très dangereux pour lui.

« L'homme reposait sur le dos, écrit-il à la page 85 de son dernier livre, la tête d'aplomb. C'était la règle chez les Juifs. Mais pour le mort du Suaire, voilà qui impliquait que la tête eut été calée latéralement. (En croix l'homme était mort la tête penchée sur la poitrine). Or, comment avait-on pu fixer dans la position voulue, la tête du mort, sinon en mettant de droite et de gauche des linges disposées en paquets ? » M. Vignon a un besoin *urgent* de ces paquets : en les plaçant là, il pourra un jour nous expliquer pourquoi, sur le Saint-Suaire, il n'y a pas eu déformation et agrandissement du visage (même raisonnement pour le reste du corps).

Devons-nous rappeler encore ce qu'est la rigidité cadavérique ? devons-nous dire que la tête d'un cadavre obéit simplement et purement aux lois de la pesanteur ; la tête tombe lorsqu'elle se trouve sans point d'appui (tel, par exemple, le cas des crucifiés...), mais reste *parfaitement en équilibre* si le cadavre est en decubitus dorsal. Par acquit de conscience nous avons vérifié ce fait, d'une évidence telle, que nous l'appellerons volontiers « une vérité de la Palisse » : les trente à trente-cinq cadavres vus par nous à l'Institut médico-légal, ont conservé sans aucun coussin, à même la planche, la position que nous avons voulu leur donner : l'homme reposant sur le dos et ayant la tête d'aplomb.

Mais M. Vignon a besoin des paquets de linges pro domo : « Par quoi, écrit-il, l'étoffe était-elle maintenue de la sorte ? Faisons l'économie d'une hypothèse nouvelle, et disons que des paquets de linges étaient là, calant le dessous des pieds comme d'autres linges, mis aussi en paquets, fixaient la tête de droite et de gauche... Certains linges repliés sur eux-mêmes, et faits pour épargner le dur contact de la roche à ce mort... » etc... etc. Nous avons supposé tout à l'heure que le tombeau de Joseph d'Arimathie servait peut-être de chambre de repos pendant les chaleurs, constatant cette abondance d'étoffes et de linges, nous nous demandons maintenant, si ce sépulcre n'était pas aussi une boutique de drapier...

5° *Comment, autrement que par la peinture, expliquerons-nous la longueur exagérée des membres supérieurs de l'homme du Suaire et surtout des mains ?* On a grossièrement soutenu que cette anomalie était due à la dislocation des articulations (poignet, coude, épaule) par la crucifixion. Cette assertion est contraire à tout ce que nous savons sur les luxations articulaires : la décrucifixion aurait produit (la rigidité cadavérique *ici* aidant) un énorme raccourcissement des membres.

Nous comprenons encore mal (le style pictural du siècle, par contre, nous l'explique aisément comme *le nu* du cadavre), l'émaciation des mains, surtout cette horrible main gauche (sur le Suaire vu à l'œil nu) et cela d'autant moins que le poids du corps était soutenu par le carpe et non par la paume des mains.

Nous traiterons dans un chapitre spécial, la plaie de la main droite et celle du flanc gauche (sur le Suaire vu à l'œil nu, toujours).

ETUDES SUR LES BLESSURES DES MAINS, DES PIEDS ET DU FLANC DU CHRIST

Les tissus du métacarpe peuvent-ils soutenir le corps d'un crucifié ?

Dans notre Introduction, nous avons déjà effleuré ce chapitre; nous le compléterons ici.

L'homme du Suaire a eu les *carpes* perforés ; les deux pieds ont été fixés ensemble par un clou unique (1).

Pour démontrer l'authenticité du Suaire, on a essayé de mettre en valeur cette constatation: « l'iconographie, la peinture, nous dit-on, ont l'habitude de nous présenter les *métacarpes* transpercés, les pieds percés et fixés séparément, or, ici... etc... le trou des mains se trouve, sur le Suaire, dans le carpe, c'est la seule possibilité anatomique: les métacarpes ne peuvent pas soutenir le corps d'un crucifié, etc... donc le Linceul de Turin est vrai, il est le seul, l'unique drap mortuaire du Christ ».

Des expériences furent faites: le professeur Donnadieu, quoique étranger à la médecine, crucifia un cadavre pris dans un pavillon d'anatomie; les clous avaient été plantés dans les *métacarpes* et le cadavre avait tenu.

Mais la critique était aisée: le sujet de M. Donnadieu était préparé pour la dissection, donc « injecté », de plus il était squelettique. M. Donnadieu n'était pas dans les conditions voulues.

Le Dr Barbet reprit les expériences et arriva à la conclusion suivante : les métacarpes ne peuvent pas soutenir le

(1) La perforation carpienne est visible; mais nous n'avons pas pu comprendre comment le Dr Barbet est arrivé à dire qu'un seul clou avait été employé pour les deux pieds. Cette affirmation n'est-elle pas exagérée, même un peu imaginaire?

corps ; la fixation des pieds ne soulageait pas les mains du poids qu'elles avaient à supporter.

Ce sont ces conclusions que nous critiquons dans ce chapitre.

Nous avons dit, déjà, qu'il est rationnellement impossible de fixer la forme de croix qui fût utilisée pour le supplice de Jésus (1) ; impossible non plus de dire si le Christ a été attaché à un quelconque *arbor*, ou attaché et perforé en même temps. Nous n'en savons rien et, certainement, nous ne le saurons jamais.

Nous admettrons les vues du Dr Barbet : trois clous furent utilisés pour la crucifixion du Christ : un fort clou pour les pieds et un clou dans chacun des carpes.

La résistance du métacarpe est très mal connue, même des médecins. Mais en y réfléchissant, la fixation d'un supplicié par les paumes des mains, n'a rien de surprenant : les bouchers ont bien l'habitude de suspendre un demi-bœuf par un simple tendon, et ce dernier est loin de céder. De plus, n'oublions pas que la fixation des pieds diminue la traction du corps exercée sur les mains. L'expérience prouve la justesse de notre raisonnement.

Le Dr. Barbet a fait l'expérience suivante (2) :

« Sur une main d'homme fraîchement amputé, j'ai planté mon clou carré, de 8 mm. de côté [clou de la Passion, ajoutez-il très sérieusement] en pleine paume dans le troisième espace. J'ai suspendu doucement à l'avant-bras, quarante kilos (moitié du poids d'un corps d'homme qui a près d'un mètre quatre vingts). Après dix minutes, la place s'était étirée ; le clou était au niveau des têtes métacarpiennes. J'ai provoqué alors une secousse très modérée de l'ensemble et j'ai vu le clou franchir brusquement le point de l'espace rétréci par les deux têtes métacarpiennes et déchirer largement la peau jusqu'à la commissure. Une deuxième secousse légère a arraché ce qui restait de peau.

« Or, ce n'est pas un poids de quarante kilos, mais d'environ quatre vingts quinze, qui tirait sur chaque clou des mains

(1) Pour la discussion, nous admettrons l'historicité de la vie de Jésus-Christ.

(2) Op. cit. p. 14 seq.

du Crucifié. On sait, en effet, que la décomposition d'un poids P en deux forces symétriques *obliques* donne des composantes supérieures à $\frac{P}{2}$. Elles valent $\frac{P}{2 \cos. x}$, x étant l'angle des composantes avec la verticale. Un corps de 80 kilos pesant sur deux bras faisant un angle de 65° avec la verticale exerce donc sur chacun d'eux une traction de $\frac{80 \text{ kgs}}{2 \cos. 65^\circ}$, c'est-à-dire environ 95 *kilogs*.

« Il est donc évident que les clous ne pouvaient être plantés dans les paumes sans déchirer tout rapidement. »

La deuxième expérience faite par le Dr Barbet fut la suivante (1) :

« J'ai pris au vestiaire de l'*Amphithéâtre d'Anatomie*, une quelconque guenille humaine, *fraîche et parfaitement souple*... fait préparer une croix légère en voliges.. J'ai trois clous carrés de 8 mm. de côté. Les deux bras sont étendus à plat à 90°. Sur chaque main, au bon endroit [espace de Destot], un seul coup de marteau fait passer le clou à travers le carpe et le fémur dans le bois. Puis, les deux pieds sont cloués, en fléchissant un peu les genoux : un coup de marteau peut traverser le pied gauche à plat ; ce pied gauche est reporté sur le droit ; un deuxième coup de marteau fait traverser le pied droit et fémur le clou dans le bois... La croix est dressée verticalement ».

Le corps s'affaisse (l'axe des bras formant un angle de 65° avec la verticale) et reste suspendu.

Nous pouvons faire de nombreuses objections aux essais du Dr Barbet :

Le corps humain est un « complexe » si difficile à étudier, que le meilleur physicien hésiterait à lui appliquer une loi absolue. Chaque segment du corps a des règles qui sont loin d'être identiques à celles d'un autre segment, même voisin ; cela est surtout vrai en mécanique.

(1) Op. cit. p. 41 seq. et figures.

La difficulté provient nécessairement (surtout pour l'étude des forces qui s'exercent en tel ou tel point du corps) de la forme de ou des os contenus dans le segment étudié; de la présence, de la disposition ou de la forme des articulations; de la forme de la capsule, des ligaments articulaires et de leurs dispositions; de la forme et du trajet des muscles, du système nerveux si le sujet est vivant; de la disposition même de la peau. Les solutions obtenues varient suivant qu'un segment est étudié seul ou avec celui qui lui est voisin. Il y a donc impossibilité physique de comparer les résultats obtenus sur un bras détaché avec ceux que l'on aurait obtenus si le membre faisait partie du corps: pour écarteler Ravaillac, il a fallu quatre forts chevaux qui eurent beaucoup de mal à détacher les membres de l'assassin d'Henri IV.

Non, une expérience faite sur une main amputée (sur laquelle en plus de ce nous venons de dire, il y a une forte diminution du bloc ligamento-musculaire), ne peut en aucune manière servir de base à notre étude particulière de la crucifixion.

La loi de la décomposition d'un poids P en deux forces symétriques obliques donne des composantes supérieures à $\frac{P}{2}$; elles valent, en effet, $\frac{P}{2 \cos. x}$, x étant l'angle des composantes avec la verticale. Mais une fois de plus, pour le corps humain, elle doit être appliquée avec beaucoup de circonspection; les « à peu près » et les « environs » de cette loi, appliquée à l'organisme, sont pleins d'erreurs; les « x... kgs près » peuvent être de l'ordre de 20-30 kilos en plus ou en moins.

Le Dr Barbet, croit, en appliquant cette loi, rejeter la possibilité, pour un crucifié, d'être fixé par les paumes des mains. Nous appliquerons cette loi pour nos expériences, et nous montrerons qu'elle ne gêne en rien la crucifixion par les métacarpes.

Pour sa démonstration de crucifixion, le Dr Barbet a pris un cadavre à l'« Amphi ». Venant d'un chirurgien, ce choix nous étonne, et cela d'autant plus, que ce praticien a critiqué

un peu vertement M. Donnadieu, pour avoir utilisé, pour son expérience, un cadavre « d'amphi » (il est vrai un peu trop racorni).

Quelle est la valeur expérimentale du cadavre utilisé par le Dr Barbet ? C'est *un sujet souple*, parce qu'il n'est plus rigide ; il est *frais* parce qu'*injecté*, préparé pour nos jeunes camarades. De plus, si nous nous reportons à la photographie du cadavre crucifié, nous croyons qu'il mérite bien, au sens propre, le nom de « guenille humaine » donné par le Dr Barbet lui-même philosophiquement : c'est un homme maigre, décharné, un véritable squelette.

Nos critiques s'adressent à l'expérimentateur et non au résultat de l'expérience ; celle-ci doit fatalement réussir même si le sujet est « frais », car le massif carpien est solide. *Mais si le cadavre tient par le carpe, il tient aussi par le métacarpe.*

Première expérience (elle fut faite, comme celles qui suivront, à l'Institut médico-légal) :

Une femme, de 50-55 ans (?) fut retirée d'un fleuve le 12 avril, après un séjour de quelques heures dans l'eau. Le 13, elle est amenée à l'Institut ; le 19 elle fut crucifiée par nous (1).

Matériel : une croix de fortune ; deux clous « à bateau », longs de 6 cm., ayant un diamètre de 5 mm. (2), et un troisième, pour les pieds, ayant une longueur de 15 cm. et 5 mm. de diamètre.

La croix étant à terre, le cadavre fut couché dessus : le grand clou fixa les deux pieds à la planche verticale : le métatarse droit sur le gauche. Les bras, volontairement, furent relevés (3) et sur chaque main, *en pleine paume, dans le troisième espace*, nous avons planté notre clou. La croix fut redressée, les paumes ne cédèrent pas, la moindre déchirure ne fut aperçue (Photogr. 5), le cadavre resta en croix pendant quarante minutes.

(1) Conservé à 0 degré, le cadavre resta pendant une heure à la température ambiante avant d'être crucifié.

(2) Nous ignorions l'existence de « clous historiques » de la Passion. Dans notre deuxième expérience nous avons corrigé cette erreur.

(3) Nous voulions savoir par cette première expérience si, oui ou non, le cadavre pouvait tenir accroché.

Par cette première expérience, nous infirmions les dires du Dr Barbet.

Deuxième expérience. Dans cette deuxième expérience, nous voulions appliquer la loi de physique citée dans les pages précédentes.

Nous espérions refaire l'essai sur un nouveau cadavre, mais malheureusement nous n'avons pas eu la chance d'avoir un « Inconnu ». Pressé par le temps, nous fûmes obligé de reprendre notre *premier cadavre*, le 25 avril.

Matériel : même croix, même clou pour les pieds; pour les paumes, nous avons utilisé des clous carrés de 7 mm. de côté.

Le cadavre fut couché sur la croix. Les clous des paumes furent placés *à côté des trous de la première crucifixion, d'où l'apparent élargissement de la plaie*; la croix à terre, les membres supérieurs, en extension, formaient des angles droits avec l'axe du corps.

Pour les pieds, nous avons utilisé les trous déjà faits dans la première crucifixion; mais cette fois le pied gauche recouvrait le droit. La croix fut relevée et fixée de telle sorte, que, sauf les épaules, il n'y avait aucun contact entre la planche verticale et la face dorsale du cadavre: supprimant le frottement nous augmentons la traction sur les clous des mains. Cette fois encore le cadavre ne tomba pas (une heure de crucifixion) (Photogr. 6). Les angulations des membres inférieurs et supérieurs furent modifiées par cette nouvelle position de la croix, le corps s'étant affaissé, comme pour le cadavre de l'expérience du Dr Barbet.

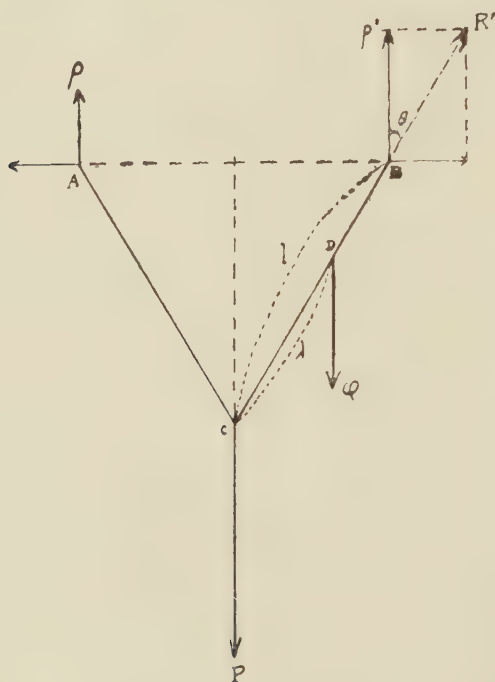
Appliquons la loi citée par le Dr Barbet : le bras droit forme avec la verticale un angle de 69° ; pour le bras gauche 63° . Nous avons donc une moyenne de 66° .

La valeur de la réaction sera égale (le poids de notre cadavre étant de 67 kilos) à :
$$\frac{67}{2 \cos 66^{\circ}} = 82 \text{ kg.}, 400 \text{ soutenus}$$

par *chaque clou* des mains, c'est-à-dire, par les petits muscles, les ligaments, les tendons des *paumes*.

Troisième expérience. Nous avons voulu savoir ce que serait devenue la plaie du métacarpe, après avoir suspendu au pli du coude gauche un poids de 10 kilos. Aucune modification ne se produisit.

Calcul de la réaction en B (1).



La composante verticale ρ est bien déterminée:

$$\rho + \rho' = \mathbf{p} + \mathbf{q}$$

$$\rho' - \rho = Q \frac{\lambda}{1}$$

D'où $\rho' = \frac{1}{2} \left(P + Q \frac{\lambda + 1}{1} \right)$

(1) Suivre aussi le calcul sur la fotogr. 8.

Les composantes horizontales en A et B sont égales, mais *indéterminées*. Il nous faut une hypothèse supplémentaire. Admettons la plus simple : le bras est flexible en D, mais Q étant petit par rapport à P on peut négliger la flexion en D. Alors, la réaction en B est dirigée suivant CB. On a alors :

$$R' = \frac{\rho'}{\cos \theta}$$

Calcul numérique :

La longueur du bras étant de 65 cm. :

$$\begin{aligned}\lambda &= 59 \text{ \% } 5 \\ l &= 92 \text{ \% } \\ \theta &= 57^\circ \\ \rho' &= \frac{1}{2} \left(67 + 10 \frac{151,5}{92} \right) = 42 \\ R' &= \frac{42}{\cos 57} = 77 \text{ kg.}\end{aligned}$$

On voit donc les erreurs grossières où nous conduit l'application de cette loi au corps humain.

Quatrième expérience :

Nous avons suspendu, au tiers externe du membre supérieur gauche, un chariot pesant au moins 25 kg. (Photogr. 9). Dans ce cas il n'est pas possible de négliger la flexion du bras et l'erreur commise serait trop grande. Le calcul direct est impraticable.

En résumé :

1° La loi citée par le Dr Barbet s'applique *difficilement* au corps de l'homme.

2° Dans une crucifixion, il n'est pas nécessaire de faire passer le clou dans l'espace de Destot.

3° Un crucifié est parfaitement soutenu par les clous qui traversent ses métacarpes, ses *paumes*.

Donc la perforation des carpes du Christ sur le Suaire de Turin, ne prouve nullement l'authenticité du Linceul.

**

Sur la blessure du flanc du Christ.

Nous avons traité cette question dans notre Introduction. Nous donnerons ici quelques nouvelles précisions.

Rappelons les circonstances du drame qui provoquèrent le coup de lance du Romain: « Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix, pendant le sabbat, — car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, — les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât... S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau ». (Jean XIX.)

Donc, le coup de lance avait pour but d'achever le crucifié; il devait donc être porté au cœur et par le chemin le plus court, c'est-à-dire, au quatrième, cinquième espace intercostal *gauche* (1). Et un soldat romain devait parfaitement connaître cet endroit vulnérable; habile dans le maniement de la *hasta*, du *pilum* ou du *contus*, il lui était très facile de transpercer le cœur d'un homme immobile, la poitrine découverte.

Sur le Suaire de Turin, tel qu'il est vu à l'œil nu, nous avons la plaie du côté à gauche, et sur le cliché photographique nous avons, évidemment, le trou à droite (le cliché représentant le corps du Christ).

Le Dr. Barbet, n'hésita pas à soutenir, que le Romain, pour arriver au cœur de Jésus, transperça le côté droit du Crucifié: « Le coup de lance (2) a été oblique et plus proche de l'horizontale... la lance a glissé sur la sixième côte, perforé le cinquième intercostal... la pointe se dirige alors tout

(1) Emplacement accepté même par ceux qui considèrent les Evangiles comme purement symboliques.

(2) Dr. Barbet : op. cit. 29 sqq.

naturellement à travers la partie antérieure mince du poumon droit, et atteint, après un trajet de 8 cm. en largeur, le bord droit du cœur enveloppé du péricarde, [et] l'oreillette droite, remplie de sang liquide sur le cadavre...

« J'avais remarqué, dans mes premières autopsies que le péricarde contenait toujours une quantité de sérosité (hydro-péricarde, probablement agonique et non sérosité de péricardite) suffisante pour qu'on la vit couler à l'incision du feuillet pariétal. Dans certains cas, elle était même très abondante ». *L'eau*, conclut le Dr Barbet, provenait d'un hydro-péricarde, probablement agonique; quant au *sang*, il provenait de l'oreillette droite.

Il nous est impossible d'admettre le coup de lance porté à droite pour atteindre le cœur; un Romain était, pensons-nous, plus habile dans l'art de tuer. Si Rome avait eu des soldats aussi incapables que celui que suppose le Dr Barbet, elle serait rapidement devenue Carthage.

L'aire cardiaque était parfaitement connue des soldats, et le coup de lance n'a pu être porté qu'à gauche.

Le Dr Barbet semble dire que, dans un cadavre, l'oreillette droite seule contient du sang liquide. Ceci n'est pas conforme à la réalité. Au moment où survient la mort le sang coagule dans certaines régions et reste liquide dans d'autres : telle est l'opinion de notre maître, le professeur Piedelièvre. Le sang a donc pu couler de bien d'autres organes (1).

Il existe, dit le Dr Barbet, dans le péricarde d'un homme normal (2), surtout après sa mort, une quantité de sérosité suffisante (elle est même dans certains cas très abondante, ajoute-t-il) pour la voir sortir si on transperce le flanc, comme on le fit pour le Christ.

(1) D'ailleurs, il reste à démontrer que le Christ était mort avant le coup de lance. La boisson qui lui fut présentée, et qu'il but, avait la réputation : ou de soulager la soif; ou de rendre « fou » le crucifié; ou de l'anesthésier; ou d'accélérer la mort. Entre ces quatre hypothèses, toutes soutenables, bien orgueilleux serait celui qui affirmerait la vie ou la mort du Christ avant le coup de lance.

(2) Ce n'est pas une sérosité de péricardite, insiste-t-il.

Cette abondance de sérosité n'existe, comme nous le montra le professeur Piedelièvre, que dans une péricardite avec épanchement. En dehors de ce cas, la quantité de liquide contenue dans le péricarde atteint, au maximum, la valeur d'une cuillerée à soupe.

Il est donc partiquement impossible (surtout si le flanc droit a été percé) de voir couler à l'extérieur le liquide, après déchirure du péricarde. Bien plus, le Dr Hynek, cite le cas de l'impératrice d'Autriche Elisabeth, assassinée à Genève, en 1898, le cœur traversé par une lime: il ne sortit que deux gouttes de sang, l'hémorragie produite étant interne.

Donc, le coup de lance a déchiré, sans doute, le flanc gauche de Jésus, et aucun liquide n'a pu s'écouler du cœur... à moins d'admettre que le Christ ait eu une péricardite avec gros épanchement. Les Evangiles nous donne une symptomatologie trop faible pour poser le diagnostic d'une affection cardiaque au Sauveur.

Supposons un instant qu'il existe effectivement, une sécrétion péricardique agonique. C'est trois heures après sa crucifixion que le Christ fût transpercé par le Romain. En 180 minutes, peut-il s'écouler une quantité de sérosité capable de provoquer l'étonnement de Jean qui nous prend à témoin: « Celui qui l'a vu en a rendu témoignage... afin que vous croyiez aussi ». Il nous est impossible d'accepter cette seconde hypothèse aussi.

Une affection pulmonaire expliquerait, par contre, la sortie de l'eau: un *épanchement pleurétique*.

Le Dr Thomas Bartholin écrivait déjà en 1646: « il n'y a aucun doute que l'abondance de liqueur ait pu être produite au dernier instant de sa vie [celle de Jésus] et engendré non pas par Dieu sans aucun facteur, mais par suite de causes naturelles... Cette liqueur, on l'appelle non sans raison *serum* qui est vulgairement le véhicule décanté du sang chargé d'aller à toutes les parties vides ; il se collecte dans la capacité du thorax... ». Bartholin vivait au xvii^e siècle, il ne pouvait pas en dire davantage...

Rostochiensis, cité par Bartholin, est plus précis : le liquide provenait « de la mauvaise santé des membranes internes du thorax ».

Le professeur Binet-Sanglé, pose enfin le diagnostic de *pleurésie*. Par un long raisonnement, cet auteur trouve que Jésus était atteint d'une pleurésie séro-fibrineuse. Nous négligeons volontairement cette discussion, car elle nous amènerait très loin de notre sujet.

La pleurésie du Christ était-elle unique ou double? Tout nous fait croire qu'elle était *unique et gauche*: Le Romain, pour achever Jésus vise le cœur et c'est le poumon qu'il rencontre. Or, nous savons que dans une pleurésie abondante unique et gauche, il y a dextrocardie: donc la lance qui visait le cœur devait obligatoirement rencontrer l'aire pulmonaire élargie.

Revenons à notre Suaire.

Tel qu'il est, vu à l'œil nu, le Christ présente la plaie du flanc à gauche.

Si l'étoffe de Turin ne prétendait pas être l'empreinte du Sauveur, c'est-à-dire si elle nous présentait un simple portrait du Rédempteur au tombeau, tout aurait été simple: d'après ce que nous avons dit plus haut, la situation de la plaie du flanc à gauche est logique.

Mais le drap de Turin veut représenter le « linceul » qui recouvrit Jésus au tombeau, donc une empreinte de son corps, une espèce de cliché photographique: les organes qui étaient à droite du Christ sont sur « son » linceul à gauche et inversement. *Donc nous référant au Suaire de Turin, la plaie du Christ se trouvait à droite*: cette constatation ne répond pas à la réalité anatomique, *mais obéit PARFAITEMENT à la règle suivie par les peintres de toutes les époques*. Citons par exemple :

— *La Crucifixion avec le Christ imberbe*. Ivoire du v^e siècle.

— *La Crucifixion* du manuscrit syriaque du vi^e siècle.

— *Le Christ du Sacramentaire de Gellone*, VIII^e siècle.

— *L'incrédulité de St-Thomas* (St-Marc de Venise) XIII^e siècle.

— *La Crucifixion et St-Dominique* de Fra Angelico, XV^e siècle (Museo di San Marco-Firenze).

— *La Piété* de Giov. Bellini, XV^e siècle (Milano).

— *L'Epitaphios* de l'ouvrage de Kondakov (Cathédrale de Smolensk XVI^e siècle).

— *La dispute du St-Sacrement* de Raphaël Sanzio, XVI^e siècle (Vaticano-Roma).

— *La Piété* de El Greco, XVI^e siècle (Paris).

— *Le Christ en Croix* de Velasquez (musée del Prado Madrid), XVII^e siècle.

— *La Crucifixion* (Louvre), *Le Christ en Croix* (Anvers), *La Décrucifixion* (Anvers) de Rubens, XVII^e siècle, etc... etc...

CONCLUSIONS

Résumons les résultats de nos études sur le Saint-Suaire de Turin.

Rationnellement, il est impossible d'accepter l'hypothèse que nous avons envisagée ici spécialement. Elle infirme toutes nos connaissances scientifiques actuelles. Accepter cette hypothèse c'est désavouer les lois les plus élémentaires de la physique et de la chimie : la classique théorie cinétique relative aux gaz, qui trouve ses applications dans de nombreuses industries, est réduite à néant par les défenseurs du Saint-Suaire de Turin. Ceux-ci ont l'air de nous dire : « supposez un petit bonhomme à cheval sur une molécule et la dirigeant en ligne droite. »

Certains auteurs ne craignent pas de s'attaquer à la géométrie la plus élémentaire. Peu s'en faut pour qu'ils nous disent que la longueur d'une demi-circonférence égale celle de son diamètre. Pour eux, le développement d'une courbe sur un plan ne donne pas l'image d'un moulage déplié... ?

Les mêmes pour défendre leur hypothèse, n'hésitent pas à soutenir que dans les sueurs humaines, il y a de telles quantités d'urée qu'elles « impressionnent » aisément une toile sensible ; cette assertion nous... impressionne aussi, connaissant la faible teneur des transpirations en urée. Médicalement encore ils soutiennent que la rigidité cadavérique ne peut pas être rompue... ? !

Historiquement, certains pour démontrer l'authenticité du Suaire de Turin, n'hésitent pas à enseigner à l'histoire : « les textes ont tort, ou vous les interprétez mal : laissez-nous vous guider. » nous disent-ils...

*
**

Le Suaire de Turin est certainement *cheiropoiète*. Cette oeuvre daterait, probablement, du xiv^e siècle.

*
**

Se basant sur l'étude du Suaire faite par M. Vignon, quelques auteurs soutiennent que des clous plantés dans les métacarpes d'un crucifié déchirent les paumes des mains : pour qu'un supplicié tienne sur la croix, il faut que les clous traversent l'espace de Destot. Les photographies de nos expériences prouvent le contraire.

D'autres encore, voient dans le sang et l'eau qui coulèrent du flanc du Christ un hydro-péricarde agonique. Nous avons démontré que cette hypothèse ne peut pas être soutenue. Deux seules interprétations sont possibles :

— la première, religieuse, symbolique (nous nous rallions à elle), *l'eau* représente le Baptême, et le *sang*, l'Eucharistie.

— la deuxième interprétation (nous l'aurions adoptée si nous acceptions l'historicité des Evangiles), l'épanchement pleurétique.

Nous basant sur l'Histoire, la Science et la Médecine, nous concluons: Les images du « Linceul » (?) de Turin, ne sont pas les empreintes d'un cadavre enveloppé dans ses plis.

BIBLIOGRAPHIE

- ALFARIC P., Couchoud P.-L., Bayet Al.: Le Problème de Jésus et les origines du Christianisme. — Paris, Les Œuvres Représentatives. 1932.
- AUGUSTINI (S. Aurelii) Hipponensis episcopi opera omnia studio Monachorum S. Benedicti, e congregatione S. Mauri ; Parisiis, Fr. Muguet Regis, M. DC. XCIV, *loc. cit.* : Contra epistolam Manichaei quam vocant fundamenti : liber unus, caput quintum : contra titulum epistolae Manichaei : A. B. C.
- BARBET (Dr. Pierre). — Les cinq Plaies du Christ, étude anatomique et expérimentale, deuxième édition, Paris, Ed. L. E. Dillen.
- BARTHOLIN Thomas : De latere christi aperto dissertatio, accedunt Cl. Salmasii et aliorum de cruce epistolae, Lugduni Batavorum, ex officina Joannis Maire, 1646.
- BARTHOLIN Thomas : De cruce Christi hypomnemata IV, Amselodami, sumptibus Andreae Frisii, 1670.
- BATTANDIER (Dr. Albert). — La Photographie du St-Suaire de Turin, — Revue « Cosmos, Revue des Sciences et de leurs applications », Tome XXXIX, — 1898, p. 10.
- BAYET Al. : Qu'est-ce que le Rationalisme ? — Les Cahiers Rationalistes, mars 1938 — p. 73 sqq.
- BELOT (Dr. J.) : Le Saint-Suaire de Turin, ext. « Annales de Médecine légale, déc. 1936, p. 628-636.
- BIBLE (La Sainte) traduction par Louis Segond, nouvelle éd. revue, Guildford, Billing, imp. 1935.
- BIBLIA Sacra et romanae correctionis in latinis Bibliis editionis vulgatae, loca insigniora observata a Francisco Luca Brugensi, Theologo ; Lutetiae Parisiorum, M.DC.XVIII. Sumptibus Roberti Fouët, Nicolaï Buon Sebastiani Cramoisy.
- BINET-SANGLE (Dr.) La Folie de Jésus, Son hérédité. Sa constitution, Sa physiologie. — 3^e éd., Paris, Maloine.
Tome 1 : 1911 ; Tome 3 : 1912
Tome 2 : (4^e mille) 1910 ; Tome 4 : 1915

- BOULENGER (Abbé A.) Manuel d'Apologétique, 5^e éd., Em. Vitte, Lyon 1938.
- BOULENGER Jacques : La Photographie du Christ, «Le Temps » du 1^{er} janvier 1938.
- CAGNAT R. et GOYAU G. : Lexique des Antiquités Romaines, Fontemoing, éd., Paris 1896.
- CALMET (R. P. D. Augustin, des Bénédictins de la Congrégation de St-Vanne et de Ste-Hydulphe) Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. M.DCC. XXVI.
- CHRETIEN (Manuel du) édition approuvée par S. Em. le Cardinal Archevêque de Tours. — Al. Mame et fils, Tours, 1920.
- CLARI (Robert de) La conquête de Constantinople, éditée par Ph. Lauer, Collection « Classiques français du Moyen-Age ». Paris, Champion 1924.
- CLEMENTIS Alexandrini opera graece et latine quae exstant, post accuratam D. V. D. Hiensii recensionem. — Lutetiae Parisiorum M.DC.XXXI, Fred Sylburgius. loc. cit. : ΛΟΓΟΣ ΗΠΟΤΡΕΠΤΙΚΟΣ, Admonitio ad Graecos seu ad gentes, pagina 72, C.
- COLLARD-HUARD (Mme Ch.), Docteur en Médecine : Le Saint-Suaire de Turin, 2^e éd. Pau, G. Moutoué. 1936.
- COLSON René : Le Portrait du Christ, Le Saint-Suaire de Turin en 1914. — Lie. H, Oudin, Paris 1914.
- CONCILIA generalia et provincialia, graeca et latina, omnia Studio et industria R. D. Severini Binii, S. S Theol. Doctor. Coloniae Aggrippinae, Anno M.DC.XVIII, Sumptibus Joannis Gymnei — loc. cit. : Concilium Arelatense primum, 314 : p. 221, A. : Cap. I, can. 3.
- CORDONNIER Gérard : Le Christ dans sa passion révélé par le St-Suaire de Turin, 2^e éd., Paris, Pouyé imp. 1935.
- CORPUS inscriptionum latinarum consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae editum, 1869-1909, 15 vol. in-f^o — loc. cit. : vol. III : Inscriptiones Asiae, provinciarum Europae graecarum, Illyrici, 1873. — Supplementum (pars prior) : 1889-1893 ; (pars posterior), cum indicibus et tabulis, 1902...
- COUCHOUD (P.-L.) : Le Mystère de Jésus. Ed. F. Rieder, Paris 1926.

- DAMASCENE (St-Jean) : De imaginibus oratio, patrologie gréco-latine de l'Abbé Migne, tome 94.
- DARENBERG, Saglio, Pottier : Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines (Paris 1877-1918), 9 vol. in. 4°.
- DECHARME Paul : Mythologie de la Grèce antique, Garnier, Paris, 6^e éd. 1929.
- DESFOSSES P. : Un problème médico-légal, Le Saint-Suaire de Turin, « La Presse Médicale » : 16 avril 1938, p. 605.
- DONNADIEU A.-L. Docteur ès-Sciences : Les Hypothèses Scientifiques relatives au Saint Suaire de Turin, Lyon. Em. Vitte, 1903.
- DRAPER (Juan Guillermo) : Historia de los conflictos entre la Religion y la Ciencia, Biblioteca « Francisco Bilbao, N° II », Buenos Ayres 1935.
- ENCYCLOPÉDIE (la Grande) française: tome XX, article Histoire.
- ENRIE (Giuseppe) : Le Saint Suaire de Turin révélé par la photographie, traduit de l'italien par G. Porché. — Procure du Carmel de l'Action de Grâces. Paris, 1936.
- EVANGILES (Les) ספרי הברית החדשה imprimé à Berlin.
- FABIA (Philippe) : les Sources de Tacite dans les Histoires et les Annales, Paris, Imprimerie Nationale, 1893.
- FRANCEZ (R. P. J., S. J.) : Un pseudo Linceul du Christ, Desclée de Brouwer et Cie, 1935.
- GRANET M. : La civilisation chinoise, Les cahiers Rationalistes, Avril 1938, p. 106 sqq.
- GUIGNEBERT (Charles) : Jésus, collection « l'Evolution de l'Humanité », Paris, Renaissance du Livre.
- HYNEK (Dr. R.-W) Le Martyre du Christ, étude médicale et pieuse sur le Saint-Suaire de Turin. — Avignon, Aubanel, éd. 1937.
- IUSTINI (S. P. N.), Philosophi et Martyris, opera quae exstant omnia, Parisiis. M.DCC.XLII, sumptibus Caroli Osmont; loc. cit. Apologia : I, ad. Antonium Pium, Capita XXXV, et XLVIII.
- JOSEPHI FLAVII : Opera omnia. éd. Teubner 1856. — ab Immanuele Bekkero.

- LOISY (Alfred) : Jésus et la tradition évangélique Paris 1910.
- LOISY (Alfred) : Le Quatrième Evangile. Paris 1921.
- MAHOMET : Le Koran traduction de Kasimirski, Paris 1880, Charpentier.
- MALIJAY (R. P. N. Noguier de, des Salésiens de Don Bosco) : Le Saint Suaire de Turin, ou le Saint Linceul (La Santa Sindone), Paris, éd. Spès 1929.
- MARQUARDT J. et Mommsen T., Manuel des Antiquités Romaines (trad. franç., Paris 1890-1907), 19 vol. in-8°.
- MAURIAC Fr., de l'Académie Française: Vie de Jésus, Flammarion 1936, Paris.
- MELY (F. de) : Le Saint Linceul de Turin est-il authentique ? — Paris, s. d., Poussielgue.
- NICEPHORI CALLISTI, filii Xanthopuli Ecclesiasticae Historiae Libri XVIII, graece, adiecta est latina interpretatio I. Langi a R. P. F. Ducaeo, S. J. — Lutetiae Parisiorum, M.DC.XXX. — loc. cit.: Tomus posterior.
- NICEPHORE CALLISTE: Historiae Ecclesiasticae Libri XVIII, — loc. cit.: liber Primus, cap. XL. — Patrologie gréco-latine de l'Abbé Migne, Tome 145.
- OLLIVIER (T. R. P. M. J., des Frères Prêcheurs) : « La Passion », Paris, Lethielleux, éditeur.
- PLINE le Jeune: Epistolae, X., 97: Pline à Trajan.
- PROCES-VERBAL de la Séance du 5 Prairial, An II. — Extrait de la « Gazette Nationale ou Moniteur Officiel », n° 247, 7 Septidi, Prairial, An II de la République (26 mai 1794), page 1.004 (deuxième col.); 1.005 (deuxième col.).
- PROSOPOGRAPHIA Imperii Romani Saec. I, II, III. — pars prima, Secunda, tertia Berlin.
- RABELAIS: Gargantua et Pantagruel.
- REINACH Salomon: Orpheus, Histoire Générale des Religions, Nouvelle éd. revue, — Librairie d'Education Nationale, Paris 1933.
- RENAN (Ernest) Vie de Jésus, — Paris, Nelson-Calmann Lévy, 1935.
- RICH Anthony: Dictionnaire des Antiquités Romaines, — Fontemoing éditeur 1861.

- ROGER Henri : Les Religions révélées. — T. I : Le Judaïsme. — T. 2 : le Christianisme. — T. 3 : Le Christianisme. — Paris. Les éditions Représentatives, 1934.
- ROGER Henri : Religion et Rationalisme. — Paris, les Editions Rationalistes, Rieder 1937.
- ROGER Henri : Les Miracles. — Editions Rationalistes, Rieder.
- ROYE (François de) Vita, Haeresis et Poenitentia Berengarii — Paris.
Andegauensis Archidiaconi ad Flavii Josephi Locum de Domino Jesu Christo.
- STAPFER Edmond : Mort et Résurrection de Christ, Tome III, 1898.
- STAPFER Edmond, professeur de théologie protestante à Paris : La Palestine au temps de Jésus. — Paris.
- SUETONE : Œuvres. — Loc. cit. : Vie de Claude V, 25 — Vie de Néron VI, 16.
- TACITE (C.) : Annales, XV, 44. — Coll. des « Classiques Latins ». éd. Hachette.
- TALMUD de Babylone. תלמוד בבלי
- TALMUD de Jérusalem. תלמוד ירושלמי
- TANON (Le Professeur Louis), de la Faculté de Médecine de Paris, « L'Orientation de l'hygiène moderne », leçon d'ouverture du Cours d'hygiène, — Extrait de « Paris Médical » 24 Nov. 1928.
- TERTULLIANI (Q. Sept. Florentis) opera ad vetustissimorum exemplarum fidem locis quam plurimis emendatas N. Rigaltii, — Lutetiae M.DC.XXXIV. — Sumptibus Mathurini Dupuis. — Loc. cit. : 1° Argumentum libri de Baptismo adversus Quintilliam, parag. II. — 2° De carne Christi, parag. 5 D.
- TORQUEM : Le Saint-Suaire de Turin. — Dunkerque 1936.
- VERUT (Dr. Emile) : Voilà vos bergers. — Jésus devant la Science. — Ed. N. Maloine, Paris 1929.
- VIGNON PAUL : Le Saint-Suaire de Turin. — « Anthropologie » : XIII, 1902, p. 421.
- VIGNON Paul : Le Linceul du Christ, étude Scientifique. — 1° et 2° éd., Paris Masson, 1902.
- VIGNON Paul : A propos du Saint-Suaire de Turin, réponse à M. Donnadieu, — extrait de l'Université Catholique. — Lyon 1902.

VIGNON Paul : Le Problème du Saint-Suaire. — Revue de Paris, 15 sept. 1936, p. 377-394.

VIGNON Paul : Professeur à l'Institut Catholique de Paris : Le Saint-Suaire de Turin devant la Science, l'archéologie, l'histoire l'iconographie, la logique. — Paris, Masson 1938.

VIGOUROUX F. : Dictionnaire de la Bible. — Paris. — Letouzey

WILLERMI (Tyrensis Archiepiscopi) Historiae Liber vigesimus, capitulum XXIII, dans le « Recueil des Historiens des Croisades : Historiens Occidentaux, Tome 1^{er}, première partie, — Paris, Imprimerie Royale, 1844.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	1
Introduction : Le Problème de Jésus	11
Auteurs Païens	25
Que nous donnent les historiens juifs	29
Les auteurs chrétiens	37
Que nous donne la critique interne de nos évangiles	49
Que nous donne l'histoire	51
Qui est Jésus ?	55
Cause du triomphe du christianisme	61
Sujet	71
Histoire du linceul de Cadouin	73
Description du Saint-Suaire de Turin tel qu'on le voit	74
Histoire positive du Saint-Suaire de Turin	75
La légende du Saint-Suaire	78
Ensevelissement chez les juifs au temps présumé du Christ	93
Photographies du Saint-Suaire de Turin	99
Hypothèse de MM. Battandier, Vignon, Colson, relative aux empreintes du Saint Suaire	100
Critique théorique de l'hypothèse Vignon-Colson ..	101
Impossibilité physico-chimique et géométrique de l'hypothèse	102

Erreurs médicales de l'hypothèse	108
Aloès médicinal ou bois d'aloès (Agallochum) ?....	117
Critique des expériences de M. Vignon	122
Echec de nos expériences sur des têtes de plâtre ..	125
De la nécessité de recourir à des expériences sur les cadavres	126
Mise au point	134
Le Linceul avant l'incendie de 1532	135
Etait-il possible à un artiste du xiv ^e siècle de « penser négatif » ?	137
Les empreintes du Suaire ont-elles été faites avec un poncis ?	140
Description de l'image obtenue sur le cliché négatif en photographiant le suaire	144
Etudes sur les blessures des mains, des pieds et du flanc du Christ	154
Les tissus du métacarpe peuvent-ils soutenir le corps d'un crucifié	154
Sur la blessure du flanc du Christ	162
Conclusions	167
Bibliographie	169

